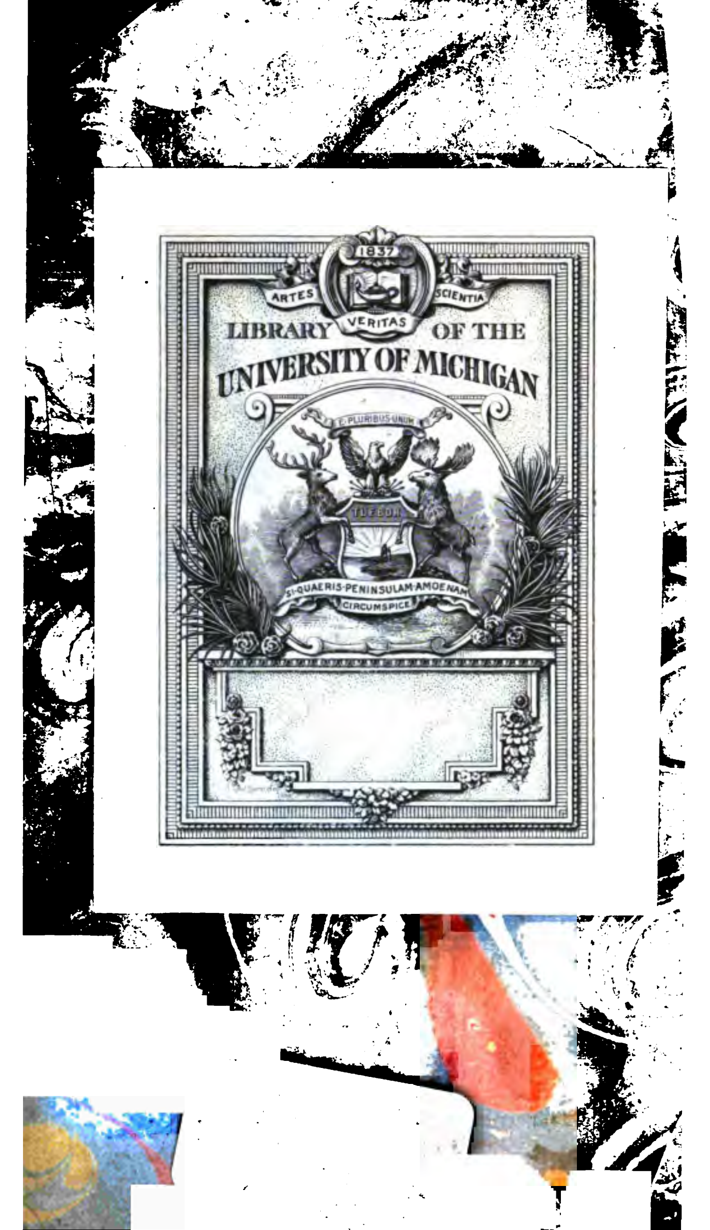
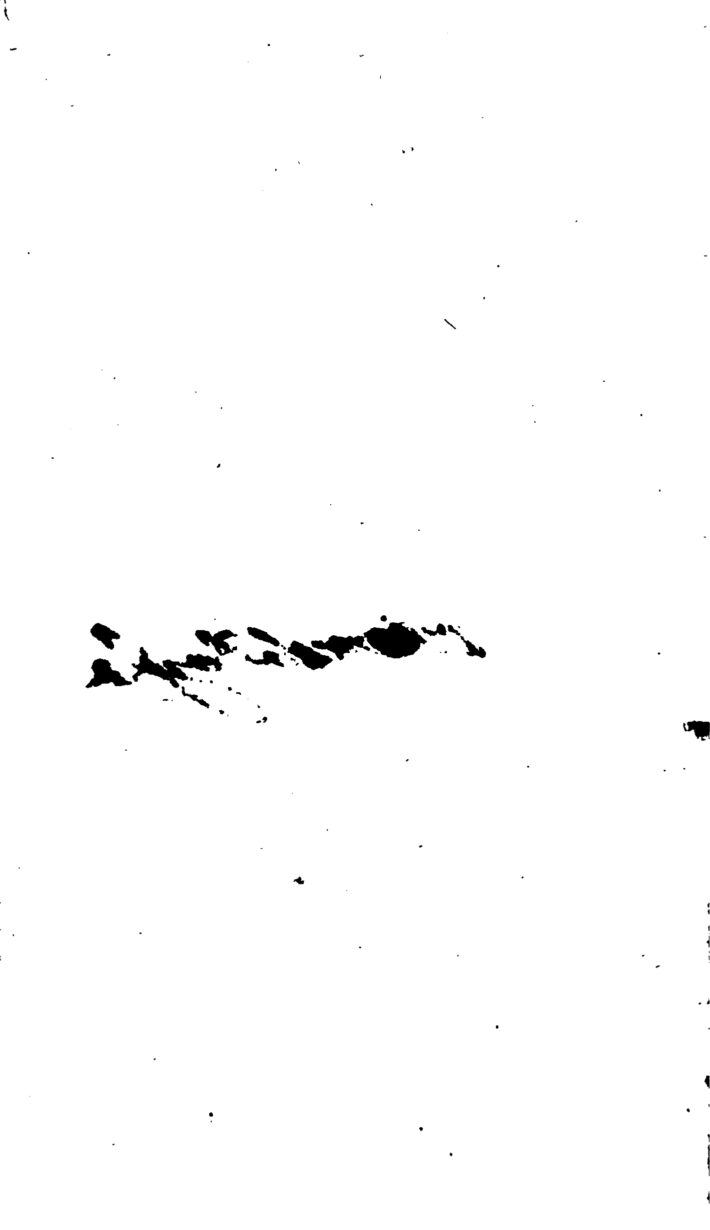




HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,
MARÉCHAL GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

TOME PREMIER.

HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,

MARÉCHAL GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

NOUVELLE ÉDITION.

Augmentée des Mémoires des deux dernieres campagnes du Maréchal de Turenne en Allemagne, & de ce qui s'eſt paſſé depuis ſa mort, ſous le commandement du Comte de Lorges.

Ramsay, Andrew [illegible]

TOME PREMIER.

William Ellis Doyle



A PARIS,

Chez CH. ANT. JOMBERT, pere, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



AU PRINCE DE TURENNE.

Votre âge ne vous permet pas encore de connoître tout le mérite d'un grand Oncle dont je vous présente l'Histoire ; mais à mesure que votre esprit se dévolopera & que votre cœur se formera, vous trouverez dans les actions de sa vie les principes qui doivent vous éclairer, & les vertus qui doivent vous animer pendant tout le cours de la vôtre.

Le vicomte de Turenne, dès sa tendre jeunesse, fit voir un grand empire sur ses passions ; autant de candeur à avouer ses fautes, que de force pour les corriger ; un

amour dominant pour la vérité ; une bonté pleine de noblesse ; une généreuse compassion des malheureux, & tous les sentimens dignes de sa naissance.

Quand il commença, sous le prince Maurice son oncle, l'apprentissage de l'art militaire, le desir de s'y perfectionner l'excitoit à chercher les dangers & l'endurcissoit au travail. Il interrogeoit ses anciens avec déférence, & sa docilité les engageoit à lui communiquer leurs lumieres. Loin de révolter l'amour propre de ses rivaux, il les intéressoit à ses succès par sa modestie ; il se faisoit aimer des soldats, & on l'a vu souvent se refuser le nécessaire pour les soulager dans leurs besoins.

Parvenu au commandement des armées à l'âge de trente-deux ans, il se montra également capable de conduire l'Etat par ses talens, & de le défendre par sa valeur. L'humanité, le désintéressement & la simplicité l'accompagnerent dans ses victoires ; la religion épura & perfectionna toutes ses vertus ; enfin il mérita l'éloge d'avoir été

[1] *l'*appui du Trône, *le pere des soldats, l'amour des citoyens, &* [2] un homme qui faisoit honneur à l'homme.

Voilà votre modele, UNIQUE ESPERANCE D'UNE ILLUSTRE *MAISON* : *lisez & relisez sans cesse cet Ouvrage ; dites-vous à vous-même, quand vous tomberez dans les fautes trop communes à la jeunesse,* Turenne auroit-il fait de même? *Hâtez-vous de sortir de l'enfance, & montrez de bonne heure que vous serez un jour digne des Héros dont le sang coule dans vos veines : ils vous invitent à marcher sur leurs traces, & je sens déja que vous écouterez leur voix ; c'est par-là seul que vous pourrez récompenser les soins, le zele & la tendresse infinie d'un Serviteur fidele qui s'est dévoué à votre éducation.*

DE RAMSAY.

---

[1] Paroles de la reine mere Anne d'Autriche.

(2) Expression du comte de Montécuculli.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cette Hiſtoire a été aſſez heureux pour en trouver les matériaux dans des ſources qui ne doivent pas être ſuſpectes.

I. Les Mémoires du vicomte de Turenne, écrits de ſa propre main, dix ans avant ſa mort : ils contiennent l'hiſtoire de ſes campagnes, depuis l'an 1643 qu'il fut fait maréchal de France, juſqu'à la paix des Pyrenées.

II. Une longue ſuite de lettres du Vicomte à la reine Anne d'Autriche, à Louis XIV, au prince de Condé, au cardinal Mazarin, aux Sécrétaires d'Etat, aux Rois, aux Electeurs & aux Princes étrangers, à ſes parens ou à ſes amis, & pluſieurs Inſtructions qu'il avoit dreſſées par ordre du Roi pour les ambaſſadeurs de France à Vienne, à Madrid, à Londres, à la Haye, en Suéde & en Portugal. On a imprimé à la fin de cet ouvra-

ge les mémoires du Vicomte, quelques-unes de ses lettres & instructions, dont les originaux se sont conservés dans sa Maison.

III. Les Mémoires du duc d'Yorck, depuis Jacques II, roi de la grande-Bretagne, qui servit quatre ans avec le Vicomte pendant les guerres civiles, & deux ans avec le prince de Condé dans l'armée Espagnole : l'un & l'autre de ces deux grands Capitaines admirerent toujours la valeur & la capacité du duc d'Yorck. Le Prince Anglois écrivoit dans sa langue le soir ou le lendemain de chaque action, ce qui s'étoit passé sous ses yeux, & le communiquoit ensuite au Général. Le manuscrit original a été dé-déposé au Collége des Ecossois à Paris. En 1696, ce Prince devenu roi d'Angleterre, fit faire une traduction Françoise de tout ce qui regardoit le vicomte de Turenne, & la donna au feu cardinal de Bouillon : *huit* ans après, la Reine sa femme envoya au même Cardinal une

autre traduction des mêmes Mémoires ; signée de sa main, scellée de son grand sceau, & contresignée par Mylord Caryll, sécrétaire d'état.

IV. Les mémoires manuscrits de Fremont d'Ablancourt. Le Vicomte, à qui il étoit attaché & qui l'employa dans les négociations de Portugal & d'Allemagne, l'avoit souvent entretenu des particularités de son éducation, de sa jeunesse & de son apprentissage dans le métier de la guerre : c'est de lui qu'on a principalement tiré ce qui regarde les premieres années de la vie du Vicomte.

V. Les Mémoires de Langlade, sécrétaire de Fréderic Maurice, duc de Bouillon, frere du vicomte de Turenne. Langlade est d'autant moins suspect dans ce qu'il dit d'avantageux du Vicomte, qu'il se plaint de lui, par rapport à sa fortune. Lorsque le Roi voulut envoyer l'Auteur en ambassade dans les pays étrangers, il interrogea le maréchal de Turenne sur la capacité de Langlade ; & ce Général ré-

pondit au Roi avec candeur : *Je l'aime & je l'estime ; mais je le crois capable de tout autre emploi que de celui pour lequel Votre Majesté le destine.*

VI. L'ouvrage de Deschamps, que le prince de Condé mit depuis auprès de son petit fils le duc de Bourbon, comme un officier habile & très-capable de contribuer à l'éducation de ce jeune Prince. Deschamps servit lui-même sous le Vicomte pendant ses deux *dernieres campagnes*, dont il a écrit l'histoire : elle fut revue & approuvée par le maréchal de Lorges, neveu du Vicomte. Son style n'est ni élégant ni correct ; mais la conduite des Généraux y est parfaitement développée.

VII. L'histoire manuscrite de l'abbé Raguenet. Il écrivit la vie du Vicomte par l'ordre & sous les yeux du cardinal de Bouillon, qui avoit appris plusieurs particularités de la bouche même de son oncle, ou par d'autres traditions aussi certaines. Les faits que l'Abbé raconte

sont vrais, ses dates sont exactes, sa narration est claire; mais il semble avoir plutôt écrit un journal qu'une histoire.

VIII. On a lu avec soin la plupart des Auteurs de réputation qui ont écrit sur les événemens du tems; tels sont Puffendorf, Vittorio-Siri, Walkenier, les mémoires de Retz, de la Rochefoucault, de la Bardée & de Monglat, la relation manuscrite de la bataille des dunes par le général Morgan, Anglois, & plusieurs autres dont l'énumération est inutile.

IX. Enfin, on a consulté sur les détails des dernieres campagnes du Vicomte, le marquis d'Imecourt, gouverneur de Montmédi & lieutenant-général des armées du Roi, qui fut témoin de la plupart des exploits du Vicomte, depuis les guerres de Hollande. Le marquis d'Imecourt avoit souvent entendu parler le Vicomte des motifs de ses actions & de ses projets de campagne; d'ailleurs, il a vécu plusieurs années dans une intime

liaison avec les maréchaux de Duras & de Lorges, & avec les principaux officiers formés sous le Vicomte.

Pour arranger & lier ensemble ces matériaux en un seul corps d'histoire, l'Auteur a mêlé le récit des négociations politiques avec celui des expéditions militaires : il a tâché de développer en plusieurs endroits l'état général de l'Europe & la situation particuliere de la France, les intrigues de la Cour, les intérêts des Princes & le caractere des Généraux contemporains ; dans le dessein de faire connoître l'origine des guerres où le Vicomte a montré ses talens. Cependant on a eu soin de ne jamais perdre de vue le Vicomte, d'écarter tout ce qui ne sert pas à son histoire, & de ne point noyer l'objet principal dans des détails épisodiques.

Lorsqu'on a manqué de mémoires authentiques, on n'a pas cru devoir y suppléer par des conjectures : on a toujours préféré scrupuleusement le vrai au vrai-

ſemblable ; perſuadé que l'Hiſtorien n'a pas, ainſi que le Poëte, le privilege de créer pour embellir. Par le même reſpect pour les loix de l'hiſtoire, qui ne permet pas plus de ſupprimer le vrai que de dire le faux, on n'a point diſſimulé les fautes du vicomte de Turenne. La vertu trop parfaite paroît inimitable ; elle décourage les uns, elle irrite les autres ; elle eſt ſuſpecte à tous, parce que les hommes, quelque grands qu'ils ſoient, ſont toujours marqués au coin de l'humanité.

Comme le but unique de cet Ouvrage eſt de tranſmettre à la poſtérité la mémoire d'un homme, dont les vertus civiles & militaires ſerviront toujours de modele aux bons citoyens & aux plus grands Capitaines, l'Auteur s'eſt attaché à écrire d'un ſtyle clair, ſimple & naturel, ſans affecter les ornemens qui ne conviennent jamais à l'hiſtoire, & qui ſeroient encore plus déplacés dans la vie d'un homme, dont la ſimplicité faiſoit le principal caractere.

AVIS DU LIBRAIRE

SUR CETTE ÉDITION.

LA premiere Edition de cette Histoire a été faite en deux volumes in-4°, grand papier. Le format & la beauté de l'exécution qui la rendoient fort chere, en devoient aussi rallentir le débit ; mais l'excellence de l'ouvrage a vaincu cet obstacle : il n'en reste plus qu'un très-petit nombre d'exemplaires. On en a fait une édition en Hollande en 4 vol. in-12, qui a été entiérement consommée, & qui est devenue fort rare, & d'un prix inaccessible. Le débit rapide de cette édition a encouragé les Libraires Hollandois à en faire une autre en 4 vol. petit in-8° ; mais il n'y ont pas apporté les mêmes soins qu'à la premiere, & elle lui est de beaucoup inférieure, quoiqu'elle soit aussi chere. Sollicité par plusieurs Officiers de mérite qui regrettoient de ne point voir cet ouvrage à un prix modéré, & encouragé par les assurances d'un

accueil favorable de la part du public militaire, nous en donnons une édition qui aura l'avantage sur toutes les précédentes, de renfermer la valeur d'un volume de plus; sçavoir, les mémoires des deux dernieres campagnes de Turenne, & de ce qui s'est passé après sa mort sous le commandement du comte de Lorges.

Cette augmentation que nous avons gagnée dans la disposition de l'ouvrage & dans le choix du caractere, n'ajoute rien à la grosseur des volumes & au prix du Livre.





HISTOIRE
DE HENRI
DE LA TOUR D'AUVERGNE,
VICOMTE
DE TURENNE.

LIVRE PREMIER.

HENRI vicomte de Turenne, naquit à Sedan le onzieme de septembre 1611, de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, souverain de Sedan, & d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume de Nassau, premier du nom, prince d'Orange, & de Charlotte de Bourbon Montpensier. Naissance du vicomte de Turenne.

Le duc de Bouillon, pere du Vicomte, étoit de l'aveu de tous les historiens de son tems, un homme d'un mérite supérieur. Il se forma dans l'art militaire au milieu des troubles Caractere du duc de Bouillon, pere du vicomte.

qui agiterent la France pendant les regnes orageux de Charles IX & de Henri III. Attaché dès sa tendre jeunesse à la personne de Henri IV, il devint * *le lieutenant, l'ami & le compagnon* de ce heros. Il fit éclater ses vertus guerrieres contre les Guises, les Mayennes, les Parmes & tous les généraux de la Ligue. Henri le Grand le chargea des négociations les plus importantes en Angleterre, dans les Provinces-unies, & chez les princes d'Allemagne. Toujours éclairé dans ses vues, fécond en expédiens, appliqué constamment à son objet, il sçavoit pénétrer les caracteres, démêler les inclinations, flatter les goûts, manier les passions, & remuer tous les ressorts du cœur humain. La vivacité de son esprit étoit tempérée par un grand sens, qui lui faisoit tenir le juste milieu entre la précipitation téméraire, & la timide lenteur. Elevé sous les yeux de son grand-pere maternel le connétable de Montmorency, dans une ignorance alors fort ordinaire parmi la haute noblesse de France, il s'adonna de lui-même à l'étude des mathématiques, de l'histoire, de la politique, de la morale, & de toutes les sciences qui pouvoient le rendre aussi propre pour les conseils que pour l'éxecution. Les connoissances qu'il acquit contribuerent peut-être autant que sa

* Paroles de Henri IV.

naissance & sa valeur, à le rendre chef du parti calviniste ; avantage, que les préjugés de religion pouvoient seuls lui faire ambitionner, & moins glorieux pour lui que le titre *de pere & de protecteur des lettres*, qu'il mérita par la fondation d'une académie à Sedan. On ne peut voir sans regret, l'éclat de tant de grandes qualités terni par une politique qui n'étoit pas toujours assez scrupuleuse sur le choix des moyens.

Education du Vicomte.

[1] Un tel pere n'oublia rien pour l'éducation de ses enfans. Frederic-Maurice, prince de Sedan, étoit l'aîné, & le vicomte de Turenne avoit cinq ans moins que son frere. Comme la liaison intime qui a toujours été entre ces deux freres, a influé sur les principaux événemens de la vie du Vicomte, & que les conseils & l'exemple de l'un ont souvent déterminé l'autre dans sa conduite, on ne pourra se dispenser de mêler quelquefois l'histoire du duc de Bouillon avec celle du vicomte de Turenne. Les deux freres furent élevés à Sedan dans la Religion P. R. & l'on n'oublia rien pour les en instruire parfaitement. Le prince de Sedan eut pour précepteur le

[1] Les faits historiques de ce Livre sont tirés des Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt, des Mém. de Langlade, de Vittorio Siri, de Monglas, Puffendorf *de Reb. Suecicis.*

fameux du Moulin, calviniste rigide, & le vicomte un calviniste tolérant, nommé Daniel Tilenus; ce qui fut peut-être une des principales causes du retardement de la conversion du Vicomte, parce que de tous les systêmes protestans, le Tolérantisme paroît le moins déraisonnable. Aussi-tôt que l'éducation du frere aîné fut achevée, on l'envoya en Hollande pour apprendre le métier de la guerre sous son oncle le prince Maurice, pendant que le cadet continuoit ses études à Sedan.

Premiere marque des dispositions militaires du Vicomte.

[1] Le vicomte de Turenne étoit d'une complexion très-délicate dans son enfance, & sa constitution fut toujours foible jusqu'à l'âge de douze ans; ce qui fit dire souvent à son pere, qu'il ne seroit jamais en état de soutenir les travaux de la guerre. Le Vicomte, pour le forcer à penser différemment, prit à l'âge de dix ans la résolution de passer une nuit pendant l'hiver sur le rempart de Sedan. [2] Le chevalier de Vassignac, son gouverneur, après l'avoir long-tems cherché, le trouva sur l'affût d'un canon où il s'étoit endormi. Plusieurs autres traits annoncerent dès lors l'extrême passion du Vicomte pour la guerre.

---

[1] Voyez les Mém. de Langlade qui avoit été sécrétaire de M. le duc de Bouillon.

[2] Il étoit grand oncle de M. le marquis d'Imecourt, lieutenant général des armées du roi.

Dans le premier tems de ses études il apprenoit avec difficulté : son esprit lent & tardif passa pour un défaut d'application, & lui attira des châtimens qui ne servirent qu'à lui inspirer une égale aversion pour les maîtres & pour les études. Le duc de Bouillon son pere crut devoir prendre une autre voie : il le piqua d'honneur, & lui fit sentir combien il étoit indigne d'un homme destiné pour les combats, de ne sçavoir pas se vaincre soi-même. Un motif si noble eut beaucoup plus de force que la sévérité : le jeune Vicomte s'appliqua à l'étude par pur courage d'esprit, & s'y affectionna peu à peu avec tant de succès, que dans un âge avancé il se souvenoit encore des plus beaux endroits des poëtes latins & françois.

Etudes du Vicomte.

[1] Dans sa tendre jeunesse, il s'attacha fort à la lecture de l'histoire, & sur-tout à celle des grands hommes qui s'étoient distingués par les vertus & par les talens militaires. Il fut frappé du caractere d'Alexandre le grand : le génie de ce conquérant plut au jeune Vicomte, que son ambition auroit peut-être porté aux entreprises les plus éclatantes, s'il eût vécu dans ces tems où la valeur seule autorisoit les hommes à troubler la paix de l'univers. Il prenoit plaisir à lire Quinte-

AN. 1623.

Son amour pour le caractere d'Alexandre le Grand.

[1] Ce trait se trouve dans les Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

AN. 1625. Curce, & à raconter aux autres les faits héroïques qu'il avoit lus. Pendant ces récits on voyoit son geste s'animer, ses yeux étinceler; & alors son imagination échauffée forçoit la difficulté naturelle qu'il avoit à parler. Un officier s'avisa un jour de lui dire que l'histoire de Quinte-Curce n'étoit qu'un roman; le jeune Vicomte en fut vivement piqué. La duchesse de Bouillon, pour se divertir, fit signe à l'officier de continuer à le contredire: la dispute s'échauffa, l'enfant se mit en colere, quitta brusquement la compagnie, & fit secretement appeller en duel l'officier, qui accepta la proposition pour amuser la duchesse de Bouillon, charmée de voir dans son fils ces marques d'un courage naissant. Le lendemain le Vicomte sortit de la ville sous prétexte d'aller à la chasse, & étant arrivé au lieu du rendez-vous, il y trouva une table dressée. Comme il rêvoit sur ce que signifioit cet appareil, la duchesse de Bouillon parut avec l'officier, & dit à son fils qu'elle venoit servir de second à celui contre qui il vouloit se battre: les chasseurs se rassemblerent, on servit le déjeûné, la paix fut faite, & le duel se changea en une partie de chasse.

Les exercices du Vicomte.

Il n'avoit pas encore douze ans lorsque son pere mourut, après une vie pleine d'agitation, mêlée de bons & de mauvais succès; mais tou-

jours accompagnée de gloire. On continua l'éducation domestique du jeune Vicomte sous les yeux de la duchesse de Bouillon sa mere pendant une année entiere. Ce fut durant ce tems-là, qu'il fit ses exercices : il y réussit mieux que dans ses études ; en moins d'un an il monta les chevaux les plus difficiles. Le comte de Roussy, qui devint ensuite son beau-frere, en amena un à Sedan, qui étoit tellement ombrageux que personne n'osoit le monter. Le Vicomte échauffé par l'exemple d'Alexandre, qui, étant à peu près au même âge, avoit dompté Bucéphale, conçut le dessein de l'imiter ; & malgré les représentations de ses domestiques effrayés du péril auquel il s'exposoit, voulut absolument monter le cheval fougueux ; il le mania avec adresse, & le dompta.

An. 1623.

Le courage n'étoit pas la seule bonne qualité qu'il fit paroître pendant sa jeunesse : dès ses premieres années, on remarquoit en lui une sagesse fort au-dessus de son âge ; un goût constant pour tout ce qui étoit raisonnable ; un grand empire sur ses passions, quoiqu'il fût d'un naturel vif & sensible ; une douceur & une modération qui paroissoient venir encore plus de réflexion que de tempérament ; un amour dominant pour la vérité ; une horreur naturelle du mensonge, des fausses finesses

Qualités du Vicomte dans sa jeunesse.

& de la diſſimulation ; ſur-tout une humanité & une charité ſi rares, qu'il ſecouroit pluſieurs pauvres familles de Sedan, de l'argent qu'on lui donnoit pour ſes menus plaiſirs, & qu'il ne ſe permettoit rien de ſuperflu dans ſa parure, pour ſoulager ceux qui manquoient du néceſſaire.

An. 1624.

Son premier voyage en Hollande.

A peine avoit-il treize ans, que la ducheſſe de Bouillon ſa mere réſolut de l'envoyer en Hollande, comme on y avoit envoyé le prince de Sedan ſon aîné. L'Europe étoit alors inondée de ſang & de carnage. Il faut reprendre de plus loin, en peu de mots, l'origine des factions & des guerres civiles qui l'agitoient depuis long-tems, pour faire connoître le théâtre ſur lequel le Vicomte va paroître.

Plan général de la ſituation de l'Europe, & des guerres de religion.

Les ſuperſtitions introduites au mépris des regles, les vaines diſputes de quelques ſcholaſtiques, la corruption des mœurs d'une partie du clergé, avoient été les principales ſources de tous les ſcandales qui regnoient dans l'Egliſe. Ceux qui vouloient ſecouer ſon joug, confondirent peu à peu les abus de la religion avec ſes principes, les opinions avec les dogmes, & ce qui eſt toléré avec ce qui eſt commandé. L'on ſe dégoûta bien-tôt de l'obéiſſance qui peut ſeule réunir la multitude incapable de raiſonner. Le monde Proteſtant ſe partagea en trois ſectes principales, dont

Luther, Calvin & Socin furent les chefs. Les enthousiastes & les incrédules firent plusieurs divisions & subdivisions, en appellant du tribunal de l'autorité, à celui de l'inspiration particuliere, ou de la raison présomptueuse. [1] *Le feu de la discorde passa rapidement* des écoles jusques dans les cours des souverains; & chacun prit le parti qui convenoit le plus à son génie ou à sa politique. L'intérêt & l'ambition, l'amour de l'indépendance & l'envie de dominer, les passions grossieres & les vices rafinés, se déguiserent sous les apparences de la religion, exciterent la révolte contre les deux puissances, & produisirent par-tout de grandes révolutions. Gustave Vasa, après avoir enlevé la couronne de Suede à Christierne II, indigné contre l'avarice & l'ambition de l'archevêque d'Upsal, embrassa le luthéranisme, pendant que Frederic, duc de Holstein, qui s'étoit emparé des royaumes de Dannemarck & de Norvege, y introduisit la même secte. Henri VIII, roi d'Angleterre, précipita ce royaume dans le schisme pour satisfaire son amour, & pour envahir les richesses excessives du clergé. Les Ecossois chasserent la reine Marie Stuard, qui, après avoir été la victime de ses foiblesses, fut mar- AN. 1624.

[1] Hist. des guerres qui précéderent la paix de Westphalie, par le pere Bougeant, Jésuite.

tyre de sa religion. Sous la minorité des enfans de Henri II, le calvinisme remplit la France de toutes les horreurs des guerres civiles. La jalousie des princes d'Allemagne contre la maison d'Autriche engagea le Corps Germanique à se partager en deux factions nommées L'UNION EVANGÉLIQUE, & LA LIGUE CATHOLIQUE. Les Suisses imiterent la conduite de l'Allemagne, quoique leur simplicité mâle & leur sens droit eussent dû les mettre à l'abri des excès où entraîne la présomption. Les Protestans de Bohême secouerent le joug de leur roi légitime Ferdinand II, & cette guerre, par un progrès insensible, embrâsa toute l'Europe. Les Provinces unies réduites au désespoir par l'inhumanité du duc d'Albe, s'affranchirent de la domination espagnole, sous la conduite de Guillaume prince d'Orange. Tant de maux étoient les fruits d'un faux zele de religion, dont les suites funestes duroient encore quand le vicomte de Turenne se préparoit à faire son apprentissage dans la guerre.

An. 1624

Etat de la Republique de Hollande lorsque le Vicomte y alla.

Les affaires des Hollandois étoient alors dans un état beaucoup plus florissant qu'elles n'avoient été sous le grand prince Guillaume. Ils avoient lutté pendant plusieurs années contre la puissante monarchie d'Espagne, rarement victorieux, & souvent poussés à de grandes extrêmités. Cette guerre avoit déja

duré près de soixante ans, & avoit coûté au roi d'Espagne des sommes immenses; & près d'un million d'hommes; toute l'Europe étoit dans l'étonnement de voir qu'un si grand monarque, avec tous les trésors des Indes, n'eût pu réduire une petite République, qui dans ses commencemens étoit si foible, que pour en représenter le pitoyable état, les Hollandois avoient fait mettre sur leur monnoie un vaisseau au milieu d'une mer orageuse, sans voiles, sans mâts, & prêt à faire naufrage. Les merveilleux exploits du prince Maurice, oncle maternel du vicomte de Turenne, avoient ranimé leur courage & relevé leurs forces abattues. Quoiqu'il n'eût que seize ans quand on l'appella au commandement des armées, il avoit établi la République sur un pied qui la rendit respectable à ses voisins, & formidable à ses ennemis. Il avoit forcé les Espagnols à reconnoître la Hollande comme un Etat libre & souverain: il avoit conclu une treve de douze ans avec eux dès l'année 1609. Cette treve expirée en 1621, on avoit recommencé les hostilités, & les Espagnols désespéroient du succès de la guerre pendant la vie de ce héros. C'étoit un prince d'un jugement admirable, d'une valeur extraordinaire, & d'une prudence consommée: il avoit l'esprit insinuant, l'air majestueux, & toutes les qua-

AN. 1624.

AN. 1624. lités d'un homme né pour fonder une République, pour discipliner une armée, & pour policer un peuple.

AN. 1625. La duchesse de Bouillon ayant appris que le cardinal de Richelieu avoit formé le dessein d'achever la ruine des Huguenots, ne voulut point envoyer son fils le vicomte de Turenne, faire la guerre contre ceux de sa religion : elle le fit partir pour la Hollande, vers le commencement de l'année 1625. Le prince Maurice son oncle lui fit mille caresses ; & voulant connoître à fond son caractere, il l'entretint souvent en particulier. Le Vicomte n'a jamais eu ni éloquence naturelle, ni extérieur brillant ; mais le prince Maurice découvrit bientôt ce qu'il y avoit en lui d'excellent, & n'oublia rien pour le développer & le cultiver. Ce grand Général, persuadé que dans l'art militaire, il y a une infinité de connoissances utiles qui ne s'acquierent qu'en descendant jusqu'aux moindres emplois ; & que le succès des plus grandes actions dépend souvent de minuties qu'on ne peut connoître qu'en entrant dans le détail, traita le vicomte de Turenne comme il avoit traité le prince de Sedan, & voulut lui faire porter le mousquet, avant que de l'élever à aucun grade. Le Vicomte servit d'abord comme volontaire, & fit paroître tant de fermeté, de patience & d'applica-

Le Vicomte sert comme volontaire sous son oncle le prince Maurice.

tion, que le prince Maurice en conçut les plus hautes espérances : mais trois mois après l'arrivée du jeune Vicomte en Hollande [1] le prince Maurice mourut. Henri Frederic son frere succéda à ses biens, au gouvernement des Provinces & au commandement de l'armée. Comme les Espagnols redoublerent alors tous les efforts pour accabler la République, elle renouvella son alliance offensive & défensive avec la France ; & le cardinal de Richelieu sentant qu'il auroit besoin des forces maritimes des Hollandois pour assiéger la Rochelle, travailla plus que jamais à cimenter l'union entre le Roi son maître, & les Provinces-unies.

AN. 1625.

Le prince Henri donna à son neveu une compagnie d'infanterie, & le Vicomte s'acquitta des devoirs d'officier comme il s'étoit acquitté de ceux de soldat. Sa compagnie étoit la plus belle & la mieux disciplinée de l'armée : tout jeune qu'il étoit, il ne se reposoit point sur les soins d'un lieutenant ; il faisoit faire lui-même l'exercice aux soldats, les dressoit avec patience, & les corrigeoit avec douceur. Il exigeoit d'eux, non-seulement une grande exactitude dans le service, mais encore

Le Vicomte est fait capitaine d'infanterie.

AN. 1626.

[1] Il mourut le vingt-trois avril 1625, âgé de cinquante-huit ans, suivant Baillet, Histoire de Hollande, tome 1. pag. 439.

AN. 1626. une parfaite régularité dans les mœurs ; il les engageoit à l'obéissance par amitié, & se refusoit le nécessaire pour leur donner des marques de sa libéralité. Il traitoit avec la même bonté les autres soldats, & se faisoit aimer généralement de tous. En s'endurcissant au travail, il se contentoit de peu, assuré par-là de se trouver rarement dans le besoin.

AN. 1627.

Application du Vicomte pour apprendre le métier de la guerre.

Le Vicomte servit d'abord en qualité de capitaine aux siéges de Klundert, de Williamstadt & de Groll, & dans la plûpart des expéditions du prince Henri, contre le fameux Spinola, Général Espagnol. Il ne négligea aucune occasion de s'instruire. On le voyoit sans cesse, la toise ou le crayon à la main, étudier avec application tout ce qui s'offroit à ses yeux, & faire ses remarques sur les réponses que les officiers, les ingénieurs, les sappeurs, & même les moindres soldats faisoient à ses questions. Uniquement occupé de son objet, le desir d'apprendre lui faisoit mépriser tous les dangers. Il se mit bientôt en état de rendre un compte éxact de tout ce qui se passoit. Sans chercher à étaler ses connoissances ni à faire parade de ses talens, il interrogeoit ses anciens avec politesse ; il les écoutoit avec plaisir, & par sa docilité les engageoit à lui communiquer leurs lumieres. Il pensoit beaucoup ; il parloit peu, & se con-

AN. 1628.

tenoit de répondre aux questions qu'on lui faisoit, avec modestie & défiance de lui-même. AN 1628.
Après avoir ainsi passé trois ans dans l'étude de l'art militaire, le siége de Bois-le-Duc lui fournit les occasions de montrer ses progrès d'une maniere plus éclatante.

AN. 1629. Siége de Bois-le-Duc.

Cette place étoit d'une grande importance: les Hollandois firent tous leurs efforts pour la prendre, & les Espagnols pour la conserver: on l'appelloit communément LA PUCELLE DU BRABANT, parce qu'elle n'avoit jamais été prise, quoiqu'elle eût été assiégée plusieurs fois. Elle étoit peu accessible à cause des eaux qui pendant les deux tiers de l'année inondoient les environs à une grande distance: elle se trouvoit entourée d'un mur très-épais, garni de sept gros bastions, & défendu de fossés larges & profonds. On avoit bâti quatre forts bastionés sur ses avenues principales; & l'on voyoit sur les autres plusieurs petits forts ou redoutes. Antoine Schetz, baron de Grobendonck, gouverneur de la place, étoit un homme d'une capacité & d'une expérience consommée dans la guerre; mais sa garnison n'étoit que de deux mille trois cens hommes de pied, & de quatre compagnies de cavalerie. Dès le premier jour du siége, il fit sortir, sous la permission du prince d'Orange, tout ce qu'il put de femmes & d'enfans, & soutint par

An. 1629.

toutes ses actions la haute réputation qu'il avoit acquise. Il reçut un secours inespéré de huit cens hommes de la garnison de Bréda, qui se glisserent adroitement dans Bois-le-Duc la nuit du quatrieme au cinquieme jour du siége, après avoir traversé des marais impraticables, & dès landes inondées.

30 Avril.

Le Prince d'Orange avoit fait investir la place, le dernier du mois d'Avril, avec une armée de trente mille hommes, sans compter six mille hommes de renfort que les Etats lui envoyerent. Il employa dix jours entiers à assurer son camp par des lignes de circonvallation, avec des fossés très-larges & très-escarpés, remplis d'eau par le regorgement de trois rivieres qu'il avoit fait couper & soutenir avec des digues, pour en interrompre le passage au travers de la ville, & pour conduire jusques dans son camp les munitions de guerre & de bouche, qui lui venoient de la Meuse par Crevecoeur. On construisit par ses ordres divers forts avec des bastions de distance en distance. Les quartiers furent distribués pour attaquer la place & les ouvrages détachés par quatre endroits différens.

Conduite du Vicomte à ce siége.

Le vicomte de Turenne avoit vu toutes ces dispositions; il avoit été témoin de tous les ordres qui s'étoient donnés; il observoit quand, comment & par qui ils étoient exécu-

tes; il voyoit de près tout ce qui s'y passoit ; le jour qu'il étoit commandé de tranchée étoit plutôt pour lui un jour de repos que de fatigue ; parce que ces sortes de gardes obligent à rester long-tems dans le même poste. Le troisieme de juin, le prince d'Orange chargea le Vicomte de faire placer la batterie de six pieces de canon de vingt-quatre, qui tira les premiers coups. Elle fut posée dans la ligné de communication des Anglois aux François, qui faisoient l'approche du fort Isabelle, par le quartier du prince d'Orange. On lui donna ensuite différens travaux à conduire, & des postes à forcer. A peine avoit-il rempli ces fonctions, qu'il alloit visiter les autres attaques, où il examinoit comment on conduisoit les sappes, jusqu'où se poussoient les travaux, & quel étoit le dessein de chaque opération. Il se trouvoit par-tout ; on ne pouvoit distinguer s'il étoit commandé ou volontaire. Son gouverneur s'efforçoit en vain d'empêcher qu'il ne s'exposât lorsqu'il n'étoit pas commandé : quand il s'agissoit de combattre, le vicomte ne l'écoutoit plus ; dans tout le reste il le respectoit comme un pere. Le prince d'Orange crut aussi lui devoir faire des réprimandes sur son courage immodéré ; mais en lui faisant de semblables reproches, il ne put dissimuler sa joie, & se tournant vers les officiers qui

An. 1629.

An. 1629. étoient présens, il dit: *Je me trompe fort, ou ce jeune homme égalera un jour les plus grands capitaines.* Il voulut cependant mettre des bornes à l'ardeur de son neveu, & lui ordonna de ne plus s'éloigner de sa personne. Dès le lendemain le Vicomte eut une occasion favorable de faire révoquer cet ordre : il demanda avec instance & obtint la permission de suivre son frere le prince de Sedan, devenu duc de Bouillon. Le prince Henri l'envoyoit avec un détachement de troupes Hollandoises, pour s'opposer à quatre ou cinq cens hommes de la garnison de Bréda, qui venoient se jetter dans Bois-le-Duc. Le détachement marcha au-devant de ce secours, & le joignit : l'action fut vive de part & d'autre, & les Espagnols mis en fuite. Le vicomte de Turenne qui avoit combattu à côté de son frere, s'attacha si fort à la pourfuite des ennemis, qu'il ne s'apperçut pas que les troupes victorieuses avoient fait alte. Le duc de Bouillon vint lui-même annoncer la défaite des Espagnols au prince d'Orange, & lui dit en même-tems qu'il ne sçavoit ce que le Vicomte étoit devenu. Sur le champ on le fit chercher de tous les côtés ; on le trouva enfin : il revenoit avec quelque cavalerie qui l'avoit suivi, & demandoit avec inquiétude des nouvelles de son frere. Aussitôt qu'il fut rassuré, il retourna sur ses pas

pour aller au-devant de son gouverneur qui avoit été blessé près de lui, & qu'il n'avoit quitté que pour s'instruire du sort du duc de Bouillon. AN. 1629.

Prise de Bois-le-Duc & de plusieurs autres Places.

Les Espagnols qui se flattoient de faire lever le siége, firent sçavoir aux assiégés qu'ils seroient bientôt secourus. Le marquis de Bergues, qui commandoit l'armée Espagnole, se présenta devant les retranchemens ; mais il les trouva dans une si bonne disposition qu'il n'osa entreprendre de les forcer ; il se retira, & le siége fut continué avec plus de vigueur qu'auparavant. Le gouverneur se voyant hors d'espérance d'être secouru, fit sa capitulation après quatre mois de siége, & le prince d'Orange lui accorda tous les honneurs qu'une si brave résistance avoit mérités.

14 Septembre.

Après le siége de Bois-le-Duc, le prince Henri chassa les Impériaux & les Espagnols des limites des Provinces-unies, & s'empara ensuite de toutes les places qu'ils possédoient sur le bas-Rhin.

AN. 1630.

Le Vicomte continua de servir ainsi en Hollande pendant cinq années entieres : mais la maniere d'y faire la guerre qui se bornoit uniquement aux siéges, ne fournissant point un champ assez vaste au desir qu'il avoit de se perfectionner dans l'art militaire, il souhaita fort d'aller en France ; & bientôt la situation des

affaires de sa maison favorisa son envie.

An. 1630.

Le Vicomte entre au service de France en qualité de colonel d'infanterie.

Le cardinal de Richelieu ayant formé le dessein de forcer la duchesse de Bouillon à recevoir dans Sedan garnison françoise, cette Princesse rappella aussi-tôt de Hollande le vicomte de Turenne, & l'envoya en France comme un ôtage, pour empêcher qu'on ne fit rien au préjudice de la souveraineté de son fils aîné. Le jeune Vicomte étant arrivé à la Cour, fut reçu du Roi & du Cardinal avec toutes les distinctions que méritoit sa naissance, & que lui devoit attirer sa réputation déja répandue en France. Quoiqu'il n'eût que dix-neuf ans, on lui donna sur le champ un régiment d'infanterie. On n'a trouvé ni dans les mémoires imprimés, ni dans les manuscrits conservés par sa maison, aucun détail de ce qui lui est arrivé depuis ce tems jusqu'au siége de la Motte, où il servit quatre ans après; mais avant que de parler de ses services en France, il est à propos de faire connoître quelle étoit la situation du Royaume.

Etat du Royaume lorsque le Vicomte commença à y servir.

LOUIS XIII qui régnoit alors donna dans toutes les occasions des preuves d'une grande valeur, & possédoit toutes les parties de l'art militaire. Il avoit assez de lumieres pour savoir choisir des gens habiles, & se laissoit ordinairement conduire par leurs conseils. Le cardinal de Richelieu, dont il connut le génie

supérieur, étoit doué de tous les talens qui pouvoient le rendre digne du choix de son maître. Dès qu'il se vit à la tête des affaires, il forma le dessein d'abaisser la puissance de la maison d'Autriche dans l'Empire & dans l'Espagne ; de faire fleurir les arts & le commerce, & d'étendre les bornes de la monarchie Françoise. Tel étoit le plan du Cardinal : mais il ne voulut rien entreprendre au dehors, qu'il n'eût appaisé les troubles qui regnoient au-dedans.

AN. 1630.

Au commencement de son ministere, l'autorité royale se trouvoit affoiblie & partagée. La Reine mere, Marie de Médicis, le duc d'Orleans, frere du Roi, les princes du sang & les grands du royaume, prétendoient tous avoir part au gouvernement : le parlement vouloit entrer dans les affaires d'état : les calvinistes méditoient de former dans le cœur de la France une république indépendante. Tous ces mécontens entretenoient des liaisons avec les princes voisins, & sur-tout avec les ducs de Savoye, de Lorraine & de Bouillon, qui par le moyen de Pignerol, de Nancy & de Sedan leur fournissoient des retraites assurées & faciles. Le premier soin du cardinal fut de chercher les *moyens* de remédier à ces maux, & il y réussit. Comme le partage du pouvoir suprême avoit été la source de tous les désor-

AN. 1630. dres, il sentit qu'on ne pourroit les détruire tant qu'on laisseroit subsister ce qui en avoit été le principe ; & que pour faire respecter l'autorité, il falloit la réunir toute entiere dans la seule personne du Roi. Il commença par anéantir la puissance des hugnenots ; assiégea la Rochelle ; leur enleva cette place qui paroissoit imprenable ; s'empara de toutes leurs forteresses, & termina ces guerres de religion, [1] qui avoient ébranlé la monarchie jusques dans ses fondemens. [2] Il obligea la reine mere qui avoit trois souverains pour gendres, le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre & le duc de Savoye, à sortir du royaume & à vivre errante & vagabonde, sans qu'aucun de ces trois potentats osât la recevoir chez lui. Il força les princes du sang à devenir tranquilles, à respecter l'autorité royale, à se contenter de leurs apanages, ou à suivre le sort de l'infortunée Marie de Médicis. Il abbaissa le pouvoir des grands devenus intraitables, qui cabaloient sans cesse contre le ministre, ou qui n'obéissoient au roi même, qu'autant qu'il leur donnoit une puissance absolue dans leurs gouvernemens. Il réduisit enfin le parlement de Paris à se renfermer dans ses bornes légitimes.

---

[1] Voyez Puffendorf, Histoire de l'Europe, tome II, page 183.

[2] En 1631.

Ce fut dans ces circonstances que le cardinal de Richelieu fit signer [1] à la duchesse douairiere de Bouillon, mere du vicomte de Turenne, un traité par lequel elle s'engageoit à demeurer toujours attachée aux intérêts de la France, sous la promesse que le roi lui fit de protéger la maison de Bouillon. [2] Il obligea ensuite, par le traité de Quérasque, Victor Amédée, duc de Savoye, de rendre au roi, Pignerol & ses dépendances, pour être unis à perpétuité à la couronne de France; [3] & il envoya une armée dans la Lorraine pour punir la légereté de Charles IV, souverain de cet Etat.

AN. 1630.

Invasion de la Lorraine.

Ce prince étoit né avec des talens merveilleux; mais la bizarrerie de sa conduite les rendit tous inutiles & même nuisibles à ses sujets. Il avoit épousé sa cousine la princesse Nicole, fille du feu duc, & par-là, en réunissant tous les droits, il avoit prévenu les difficultés qu'on auroit pu faire sur la succession au duché de Lorraine. Comme la politique seule avoit formé ce mariage, le penchant de Charles pour l'amour, & l'humeur jalouse de sa femme firent bientôt naître entre eux des sujets de brouillerie. Ils se séparerent, & la

[1] L'an 1630.
[2] L'an 1631.
[3] L'an 1633.

AN. 1630. princesse renvoyée se retira en France pour réclamer la protection de Louis XIII, qui la lui accorda. Charles de son côté s'attacha à la maison d'Autriche; & cet attachement parut une occasion favorable au cardinal de Richelieu pour se rendre maître de Nancy, & pour s'emparer ensuite de toute la Lorraine.

AN. 1634.

Le siége de la Motte, où le Vicomte fut fait Maréchal de Camp.

Il ne restoit plus aucune place importante à prendre que la seule forteresse de la Motte, située sur le haut d'un rocher fort élevé, & d'une dureté à l'épreuve de la sappe & de la mine. Les François en firent le siége au commencement du mois de mars: leurs quartiers n'étoient qu'à une ou deux lieues de la place; les ennemis en étoient éloignés de plus de cinquante. Aussi-tôt que le maréchal de la Force fut arrivé devant la Motte, on fit une ligne de circonvallation d'environ une lieue; on dressa sept batteries, qui toutes ensemble étoient de trente canons; on fit des dispositions pour quatre attaques, & l'on creusa en même-tems cinq mines, avec assez de difficulté, à cause de la dureté de la roche. Lorsqu'on eut assez avancé les travaux, pour être à portée de battre un bastion, le Maréchal y envoya son fils le marquis de Tonneins, qui y fut fort maltraité & contraint de se retirer. Le lendemain le vicomte de Turenne monta la tranchée avec son régiment pour attaquer le même bastion:

sa

ſa réputation rendoit l'armée attentive au ſuccès de cette entrepriſe. Les aſſiégés faiſoient non-ſeulement un très-grand feu, mais encore rouloient du haut du parapet des pierres d'une groſſeur énorme, qui en tombant ſur les pointes des roches, ſe fendoient en mille piéces, & tuoient ou eſtropioient ceux qui oſoient s'approcher. A travers ces périls, le Vicomte marchoit à la bréche, & ſes ſoldats encouragés par ſon exemple paroiſſoient ne les plus craindre. Les Lorrains animés par les avantages qu'ils avoient remportés le jour précédent, ſe battirent avec une nouvelle ardeur; mais ce fut en vain qu'ils redoublerent leurs efforts; le Vicomte les chaſſa du baſtion, & y établit un logement. Ce qu'il y eut [1] de plus remarquable dans ce ſiége fut que le gouverneur ayant été tué, ſon frere qui étoit Capucin acheva de défendre la place: elle ſe rendit, après un ſiége de cinq mois, durant lequel le vicomte de Turenne s'étoit tellement diſtingué par ſa valeur & par ſon habileté, qu'on le regarda comme la premiere cauſe de tous les ſuccès. Il en reçut des complimens de toute l'armée, & même du marquis de Tonneins, qui auroit été piqué contre tout autre concurrent

AN. 1634.

28 juillet.

[1] Mém. de Buſſy Rabutin, vol. 1. pag. 7.

AN. 1634.

moins modeste que le Vicomte. Il ne lui échappoit jamais, ni dans sa conduite, ni dans ses discours, rien d'avantageux pour lui, ou d'offensant pour personne; & oubliant entierement les intérêts de son amour propre, il ne révoltoit jamais celui des autres: par-là il les disposoit à le louer également & de son courage & de sa modestie. Ce fut dans ces sentimens que le maréchal de la Force parla de lui dans la relation qu'il envoya à la cour, du siége de la Motte; & c'est ce qui engagea le cardinal de Richelieu à donner au jeune Vicomte la commission de maréchal de camp, à l'âge de vingt-trois ans; quoique ce grade fût alors le premier en dignité après celui de maréchal de France, n'y ayant point encore de lieutenans-généraux.

Le duc de Bouillon frere du Vicomte quitte le service de Hollande & se fait catholique.

Dans ce tems, le duc de Bouillon quitta le service de Hollande. Le prince d'Orange n'ayant dans un âge avancé qu'un fils au berceau, jetta les yeux sur son neveu pour lui succéder au gouvernement des Provinces-unies, & résolut d'en faire son gendre, en lui donnant celle de ses filles qui épousa depuis l'électeur de Brandebourg. L'amour s'opposa à la fortune du duc de Bouillon. Malgré les motifs de sa propre ambition & les remontrances de sa mere, il épousa Eleonore, com-

tesse de Bergues [1] dont la beauté, l'esprit & la vertu égaloient la haute naissance. Il ne se repentit jamais des sacrifices qu'il lui avoit faits, & conserva toujours pour elle toute l'estime & toute la tendresse qu'inspirent les qualités de l'ame accompagnées des graces extérieures. La régularité de sa conduite, sa piété sans faste & sans minuties, disposerent le duc de Bouillon à examiner les doutes que ses conversations lui avoient déja fait naître sur le calvinisme: il sentit bien-tôt [2], comme il le dit lui-même, « l'absurdité d'une secte » dont les principes fondamentaux, en détrui- » sant la liberté de l'homme, rendent Dieu, » par des conséquences naturelles, auteur du » mal ». Il étoit au-dessous d'une ame élevée comme celle du duc de Bouillon, de dissimuler ses sentimens: il les déclara bien-tôt après le siége de Mastricht, & se réunit à l'Eglise catholique. Il perdit par-là ses établissemens en Hollande, & résolut de s'attacher à la France, où il avoit de grands biens. Il arriva vers la fin de cette année à la cour de Louis XIII, où il fut très-bien reçu du roi, des princes du Sang, & sur-tout du comte de

An. 1634.

[1] Elle étoit issue de l'ancienne maison des comtes de Bergues en Gueldres.

[2] Dans une lettre à sa sœur.

AN. 1634. Soiſſons, qui le traita avec une diſtinction particuliere, & lui marqua un grand deſir de l'avoir pour ami. Le cardinal de Richelieu le vit auſſi pluſieurs fois; mais il étoit facile de prévoir que l'oppoſition de leurs caracteres empêcheroit toujours qu'il ne ſe formât entre eux aucune liaiſon. Les maximes républicaines que le duc de Bouillon avoit ſuccées en Hollande, ſous ſes oncles les princes d'Orange, ne s'accordoient gueres avec le pouvoir abſolu que Richelieu avoit projetté d'établir en France. Le duc de Bouillon ne reſta pas long-tems à la Cour: il s'en retourna à Sedan, ſans avoir aucun ſujet de ſe louer ni de ſe plaindre du miniſtre.

Plan général du cardinal de Richelieu.

Le Cardinal, après s'être aſſuré de la ville de Sedan, après avoir dépouillé le duc de Lorraine de ſes états, obligé le duc de Savoye à lui livrer Pignerol, appaiſé les troubles domeſtiques, & réuni toutes les forces du royaume dans une ſeule puiſſance ſuprême, fit enfin éclater ſon grand projet contre les deux branches de la maiſon d'Autriche, l'Eſpagne & l'Empire. Pour ne pas interrompre ſans ceſſe la ſuite de la narration dans le cours de cette hiſtoire, & pour indiquer l'origine des guerres différentes qui conduiſirent ſucceſſivement le Vicomte en Flandre, en Eſpagne, en Italie & en Allemagne, on fera voir quelle

étoit la situation de l'Europe, dans le temps de la rupture entre les deux Couronnes, & l'on tâchera de développer les intérêts politiques des différens potentats qui se déclarerent alors pour ou contre la France, & surtout les motifs des longues guerres d'Allemagne, qui ne se terminerent que par la paix de Munster, à laquelle le Vicomte contribua beaucoup par ses succès. AN. 1634.

Etat de l'Espagne.

Philippe IV regnoit en Espagne : les forces de ce royaume s'étoient affoiblies depuis la mort de Charles-Quint, qui avoit donné lui-même le premier échec à la puissance de sa maison, en séparant l'Empire d'avec l'Espagne, & en cédant les provinces d'Allemagne à son frere Ferdinand. Depuis ce tems, la nation espagnole s'étoit épuisée d'hommes & d'argent pendant l'espace de soixante & dix ans, par l'établissement des colonies aux Indes, par les longues guerres soutenues dans les Pays-bás, par les secours donnés aux ligueurs en France, par la perte de la flotte envoyée contre l'Angleterre, & par l'expulsion des Morisques sous Philippes III en 1609. Malgré tous ces malheurs, l'Espagne paroissoit encore une puissance formidable aux yeux de toute l'Europe : maîtresse de tout ce qui est au-delà des Pirenées, elle étendoit encore sa domination sur une grande partie de l'Italie,

AN. 1634. où elle poffèdoit le royaume de Naples & le Milanois; elle comptoit la Sicile & la Sardaigne au nombre de fes provinces; le Portugal lui appartenoit alors; le Rouffillon & la Franche-Comté étoient de fon domaine; & les Hollandois, maîtres feulement des fept Provinces-unies, lui avoient laiffé les dix autres: deforte que la France étoit comme bloquée & refferrée de tous côtés par les états du roi d'Efpagne. Outre les deux Indes où Philippe IV commandoit à des pays immenfes, il poffèdoit beaucoup de places fortes fur les côtes d'Afrique, qui tenoient en refpect les rois de Barbarie. Une groffe flotte de galions joignoit par l'océan les deux Indes à l'Efpagne, & plufieurs efcadres de galeres fur la Méditérannée maintenoient la communication de ce royaume avec l'Italie. Le cardinal de Richelieu ne fut point ébloui de tout cet éclat: à travers les apparences d'une fi grande force, il démêla la foibleffe réelle de l'Efpagne, & fentit qu'elle ne fe foutenoit plus qu'à l'ombre de fon ancienne réputation. Cependant il ne pouvoit déclarer la guerre à la maifon d'Autriche regnante en Efpagne, fans attaquer en même-tems fa branche cadette & fon alliée qui tenoit l'Empire, où elle s'étoit rendue formidable à tous les princes d'Allemagne.

Etat de l'Empire. Ferdinand II, archiduc d'Autriche, roi de

Bohême & de Hongrie, étant devenu empereur par la mort de Mathias, l'an mil six cent dix-huit, les protestans de Bohême refuserent de lui obéir, & se choisirent pour roi l'électeur Palatin, chef de l'*Union évangélique*. [1]. Ce Prince accepta les offres des peuples de Bohême, se flattant que toutes les puissances protestantes s'intéresseroient à sa querelle: les Hongrois, les Siléfiens, les Moraves, & une grande partie de l'Autriche supérieure se déclarerent pour lui. Ferdinand de son côté engagea dans ses intérêts le duc de Baviere, déja chef de la *Ligue catholique* [2]: le Pape lui envoya dans la suite des sommes considérables, & le roi d'Espagne lui promit des troupes. Ferdinand gagna d'abord la fameuse bataille de Prague le AN. 1634.

[1] Les autres membres principaux de l'Union évangélique étoient le duc de Wirtemberg, le Landgrave de Hesse Cassel, le prince d'Anhalt, les marquis d'Anspach, & de Baden-Dourlarch.

[2] Les autres membres de la ligue catholique étoient les électeurs de Mayence, de Cologne & de Treves; l'archevêque de Salzbourg, les évêques de Bamberg, de Wirtsbourg & d'Aichstat; les archiducs d'Autriche, & plusieurs autres princes Allemands sous l'autorité de l'Empereur; le Pape même & le roi d'Espagne voulurent y être admis: elle fut encore fortifiée de deux princes protestans, l'électeur de Saxe par jalousie contre l'électeur Palatin, & le Landgrave de Hesse Darmstadt qui avoit des démêlés avec celui de Hesse-Cassel.

huitieme de novembre 1620. Ce ne fut depuis
An. 1634. qu'un enchaînement de victoires : l'Electeur son concurrent fut chassé de la Bohême, dépouillé de ses états, & dégradé de la dignité électorale, que l'on transporta au duc de Baviere.

Le roi d'Angleterre, beau-pere du Palatin, & le roi de Dannemarck qui avoit épousé la sœur de cet Electeur, soutinrent ses intérêts ; les Provinces-unies lui promirent des troupes & de l'argent ; la France même favorisa secretement la ligue protestante & le Palatin dégradé. La guerre continua pendant sept années entieres, & dans cet intervalle le fameux Walstein, général de l'Empereur, ruina tout-à-fait le parti protestant, força le roi de Dannemarck d'abandonner l'Allemagne, réprima & contint les électeurs de Saxe & de Brandebourg, & dépouilla le duc de Mecklenbourg de ses états, dont il obtint l'investiture. Cette longue suite de prospérités rendit Ferdinand redoutable à l'Allemagne & à tous ses voisins : la France en devint jalouse, & le cardinal de Richelieu songea aux moyens d'arrêter des progrès si rapides : il n'imagina rien de plus efficace que de priver les troupes Impériales de leur général, & d'en procurer un de grande réputation à celles des Confédérés. Le Ministre françois, en inspirant à l'Empereur des

soupçons contre Walstein, parvint à le faire destituer du commandement des armées, & en même-tems sollicita le grand Gustave, roi de Suede, à sortir du fond du Nord pour devenir le chef de L'UNION EVANGÉLIQUE. Ce monarque avoit toutes les qualités qui forment les véritables héros. Persuadé que le ciel lui avoit réservé la gloire d'être le protecteur de la liberté germanique & de la religion réformée, il se hâta de conclure la paix avec les Polonois, se ligua avec la France dont il tira des sommes considérables, fit lever des troupes en Angleterre, en Hollande & dans l'Empire, descendit dans l'isle de Rugen, & en chassa les Impériaux au mois de juin 1630. Cette heureuse expédition fut suivie d'un torrent de victoires; en moins de deux ans, il se rendit maître de la plus considérable partie de l'Allemagne, & tout fut soumis à ses armes depuis la mer Baltique jusqu'au Danube. Ferdinand rappella alors Walstein qui s'étoit retiré dans la Moravie, pour l'opposer à Gustave. Ce général balança la fortune du héros Suédois, & lui livra enfin bataille à Lutzen près de Leipsick le quatrieme de novembre 1632. Le combat fut sanglant: les Suédois remporterent la victoire, mais ils perdirent leur roi, & après sa mort ils ne se soutinrent plus avec le même éclat. Deux ans après, leurs

AN. 1634.

An. 1634. troupes, au nombre de trente mille hommes, furent entiérement défaites dans les plaines de Nordlingue le sixieme de septembre 1634. Ferdinand se vit une seconde fois à la veille de mettre aux fers toute l'Allemagne. Il avoit dompté tous les rebelles de Bohême, rendu cette couronne héréditaire dans sa maison, calmé les troubles de l'Autriche, remis la Moravie & la Silésie dans l'obéissance, dépouillé l'Electeur Palatin de ses Etats, abbattu la ligue protestante, & abbaissé la puissance des Suédois dans l'Empire. Par ces succès, il retint dans son alliance tous les princes de la ligue catholique, excepté le seul électeur de Treves; il détacha même de la ligue protestante les électeurs de Saxe & de Brandebourg avec le duc de Wirtemberg, qui abandonnerent le parti de la Suede, & embrasserent les intérêts de la maison d'Autriche; enfin il contraignit à garder la neutralité tous les princes de la ligue protestante, hors le duc de Lunébourg & le Landgrave de Hesse-Cassel, qui se déclarerent pour la France.

An. 1635. Liaison du cardinal de Richelieu avec le duc de Weymar & le chan-

Telle étoit la situation de l'Empire à la rupture de la paix entre les deux Couronnes. Pour résister à tant de puissances réunies, le cardinal de Richelieu entra dans une liaison étroite avec deux grands hommes, Weymar & Oxenstiern, tous deux d'une rare capacité,

l'un dans la guerre & l'autre dans la politique. Le duc Bernard de Weymar, prince de la branche aînée de la maison de Saxe, avoit été [1] le principal & le plus habile général du grand Gustave. Depuis la défaite de Nordlingue, il avoit encore sous lui douze mille hommes de troupes très-aguerries, dont les officiers n'attendoient d'avancement que de leur épée. Weymar les avoit ramassées dans les cercles protestans de la Suabe, de la Franconie & du Rhin; il les avoit menées d'abord au secours du grand Gustave, qui les soudoya jusqu'à sa mort. Les Suédois n'étant plus en état de les payer, Weymar eut recours à la France, & le roi lui promit, par un traité signé à S. Germain-en-Laye, des sommes considérables pour les entretenir pendant tout le tems que dureroit la guerre. Après la mort de Gustave, & sur-tout depuis la perte de la bataille de Nordlingue, les principaux chefs de la ligue évangélique étoient sur le point

An. 1635.

celier Oxenstiern.

[1] Charles-Quint avoit ôté à la branche aînée de la maison de Saxe l'électorat, pour en investir la branche cadette, dont est sorti l'Electeur d'aujourd'hui. Cette injustice avoit laissé dans le cœur de tous les princes de la branche aînée une haine implacable contre la maison d'Autriche.

de se désunir [1]. Le baron Axel-Oxenstiern, grand chancelier de Suede, ramena ceux que l'intérêt particulier alloit séparer : il arrêta l'ambition des uns, suspendit la jalousie des autres, & fit comprendre à tous qu'ils ne trouveroient leur sûreté que dans leur union contre la maison d'Autriche.

An. 1635.

Oxenstiern se transporta en France au commencement de cette année, s'aboucha avec le cardinal de Richelieu, & conclut un nouveau traité avec le roi à Compiegne. Ce fut alors que ces deux ministres concerterent tout ce qu'on exécuta treize ans après dans le traité de Munster ; & que Richelieu conçut une violente jalousie contre un rival en qui il voyoit impatiemment des talens égaux aux siens, & peut-être des vertus supérieures. Avant ces deux grands ministres, on ne connoissoit pas ce qu'on appelle présentement en Europe, EQUILIBRE DE PUISSANCE. Les princes se faisoient la guerre sans prévoir que leurs victoires même pouvoient avoir quelquefois des suites funestes, ignorant qu'il est dangereux de trop affoiblir son ennemi, aussi-bien que de trop fortifier ses alliés. Richelieu songea le premier avec le chancelier Oxenstiern à peser la valeur des nations & leurs intérêts différens, à combiner leurs rapports mutuels,

[1] Le pere Bougeant, Hist. des Neg. de Westph. & Puffendorf.

An. 1635.

à calculer leurs forces, & à former par-là une nouvelle espece de politique, inconnue aux siecles passés. Après avoir démêlé ainsi les avantages & les besoins de chaque cour de l'Europe, Richelieu s'assura des unes, & disposa les autres à demeurer neutres [1]. Il convint avec les Etats protestans de l'Empire [2], qu'outre les sommes d'argent que le Roi payeroit aux confédérés, il entretiendroit en deça du Rhin une armée de douze mille hommes de pied, qui seroit commandée par un prince choisi entre les confédérés, & sous lequel le roi nommeroit un LIEUTENANT GÉNÉRAL. Les Etats protestans s'obligeoient de leur côté à joindre leurs troupes à cette armée, pour prendre Brisac & les villes qui sont situées au-delà du Rhin jusqu'à Constance, & de remettre au roi la protection de l'Alsace & de toutes les villes qui en dépendent, où il pourroit faire entrer des garnisons françoises.

Nouvelle alliance entre la France & les Provinces-unies.

Le Cardinal fit un nouveau traité avec les Hollandois, par lequel il fut arrêté qu'on attaqueroit les provinces des Pays-bas qui obéissoient à l'Espagne, avec une armée de soixante mille hommes, dont les Etats devoient fournir une moitié, & le roi l'autre. Louis XIII

[1] Recueil des traités de paix.

[2] Les cercles de Suabe, de Franconie & du Rhin.

An. 1635.

promettoit de plus de payer quinze cent mille livres tous les ans, pour contribuer aux frais de la guerre, & les Etats généraux promettoient de leur côté, de tenir une armée navale à la rade pour faciliter les expéditions & les descentes sur les côtes de la Flandre. Deslors le Roi & les Hollandois partagerent les pays-bas comme une conquête déja assurée. Ce partage prématuré prouve que les plus grands génies sont capables des plus grandes fautes: Richelieu dévoila toute l'étendue de ses desseins & de son ambition aux Hollandois, qui craignirent toujours depuis de devenir frontiere de la France sans aucun intervalle entre cette monarchie & leur république: aussi ne firent-ils plus la guerre qu'avec de grandes précautions, & n'assisterent le Roi qu'avec des réserves pleines de défiance.

Alliance entre la France & les princes d'Italie.

Richelieu ménagea en même-tems les princes d'Italie, de maniere qu'une partie demeura neutre, & que les ducs de Savoye, de Parme & de Mantoue signerent un traité avec le Roi. Il engagea ensuite la cour de Dannemarck & la république de Pologne, à faire la paix avec les Suédois; & pour empêcher les Anglois de se déclarer en faveur des Espagnols, il fomenta les discordes alors naissantes entre l'infortuné roi Charles & son Parlement: enfin pour consommer son ouvrage, il prépara de

loir la révolte des Catalans & la révolution du Portugal. Rien ne donne une plus haute idée du génie de ce ministre, que de le voir percer ainsi avec un secret impénétrable & une activité infinie jusques dans l'intérieur des cours les plus éloignées ; remuer les unes, arrêter les autres, flatter celles-ci par les promesses, intimider celles-là par les menaces, & les forcer toutes à être attentives à ses mouvemens. On se laisse facilement éblouir par l'éclat de ces vastes projets, lorsqu'on ne connoît point les principes de cette politique noble qui s'occupe bien plus du bonheur des peuples que de l'agrandissement des Princes. AN. 1635.

Dispositions de Charles IV duc de Lorraine.

Pendant la guerre entre les deux Couronnes, le duc de Lorraine, quoique dépouillé de ses états, conserva toujours une petite armée de dix à douze mille hommes, qui servoit tour à tour l'Empire, l'Espagne & la France. Il gardoit pour lui l'argent destiné à l'entretien de ses soldats, & leur permettoit de vivre à discrétion. Il se déclara d'abord pour l'Espagne.

Puissances différentes alliées pour & contre la France.

C'est ainsi que d'un côté l'Empereur, le duc de Lorraine, les électeurs de Saxe & de Brandebourg, le duc de Wirtemberg, & presque tous les princes, états & villes catholiques d'Allemagne, se liguerent avec l'Espagne contre la France ; de l'autre côté, la Savoye, la Hollande, la Suède, l'électeur de Treves, le

AN. 1635.

duc de Lunebourg & le Landgrave de Hesse-Cassel, étoient unis d'intérêt avec la France contre l'Espagne.

Rupture entre les deux Couronnes.

Telle étoit la situation des affaires politiques en Europe, lorsque le cardinal de Richelieu trouva un prétexte plausible pour rompre ouvertement avec l'Espagne. L'electeur de Treves s'étoit détaché trois ans auparavant de la ligue catholique; la prospérité des armes de Gustave-Adolphe, & les disgraces arrivées à la maison d'Autriche, l'y avoient déterminé: il avoit traité avec la France, obtenu de la Suede qu'elle seroit neutre, & reçu garnison françoise à Treves, à Harmanstein & à Philisbourg. Les Espagnols & les Autrichiens voulurent s'en venger, & lui déclarerent la guerre au mois de janvier de l'année 1635. Bien-tôt après ils surprirent la ville de Treves, enleverent l'Electeur & le menerent prisonnier d'abord à Bruxelles, puis à Gand, & enfin à Vienne. Cet attentat contre un allié de la France irrita le Roi: il envoya, suivant les anciennes formes, le dix-neuf du mois de mai, un Héraut jusques dans Bruxelles pour déclarer la guerre à l'Espagne.

19 de mai

Cependant aucune des frontieres ne se trouvoit en état de défense: il n'y avoit point d'argent dans les coffres du Roi; on manquoit d'artillerie & de munitions. Dans ces circonstan-

tes, les ennemis de Richelieu [1] regarderent son entreprise comme une imprudence énorme : mais ce grand ministre sut employer si habilement ses alliés, qu'il occupa & affoiblit par-tout les ennemis de la France. Ce qui fait voir que les négociations & les alliances sont pour un Etat d'une aussi grande ressource que les trésors & les fortifications des places. An. 1635.

Levée de quatre armées en France.

Le Cardinal néanmoins mit quatre armées sur pied pour attaquer les Espagnols par quatre endroits différens : il envoya la premiere & la plus grande de ces armées, composée de vingt-cinq mille hommes, dans les Pays-bas, sous les maréchaux de Châtillon & de Brezé ; la seconde, dans le Milanois, sous le maréchal de Créqui ; la troisieme, sous le duc de Rohan, dans la Valteline ; le cardinal de la Valette [2] mena la quatrieme au secours des Suedois en Allemagne, & le vicomte de Turenne fut nommé son maréchal-de-camp.

Mayence ravitaillée.

Les Suedois commandés par le grand Gustave avoient pénétré jusques dans le cœur de l'Allemagne : mais après la funeste journée de

---

[1] Mém. de Montresor.

[2] Louis de Nogaret de la Valette, fils de Jean-Louis de Nogaret, duc d'Epernon, & de Marguerite de Foix de Candale.

An. 1635. Nordlingue, les Confédérés hors d'état de faire aucune entreprise considérable, s'étoient bornés à défendre les villes dont ils étoient les maîtres. Galas, général des Impériaux, avoit fait de Wormes son magasin & sa place-d'armes : de-là il envoyoit des détachemens pour ravager le pays, & pour surprendre les villes où les Suedois avoient des garnisons. Il avoit fait bloquer celle de Mayence depuis trois mois par le comte de Mansfeld, & il étoit allé lui-même quelque tems après assiéger Deux-Ponts, pour couper la communication de la Lorraine que les François occupoient avec l'Alsace, dont ils vouloient s'emparer. Les troupes du Roi qui s'étoient rassemblées au mois de juillet dans le pays Messin, au nombre de dix-huit à dix-neuf mille hommes,
18 Août. entrerent dans l'Allemagne [1] sous la conduite du cardinal de la Valette, qui joignit le duc de Weymar en deçà du Rhin près de Binghen. Les deux Généraux prirent cette ville, marcherent au secours de Mayence,
24 dud. forcerent le comte de Mansfeld à se retirer, & ravitaillerent la place : ils s'avancerent alors vers la ville de Deux-Ponts, dont Galas leva
28 dud. le siége à leur approche. Pendant que les Impériaux gagnoient les environs de Wormes,

[1] Mercure françois.

les deux Généraux confédérés allerent à Francfort, pour obliger cette ville, qui vouloit se raccommoder avec l'Empereur, à rester fidelle au parti protestant; & après avoir mis une forte garnison dans Saxen-Hausen près de Francfort, ils retournerent camper sous Mayence, demeurant ainsi maîtres de la campagne. An. 1635.

Le général Galas qui étoit à Wormes, n'osant hasarder une bataille, ni venir attaquer les Confédérés dans leur camp, prit le parti de leur couper les vivres. Le pays avoit été ruiné par les troupes Impériales & Suédoises pendant les longues guerres d'Allemagne, & il falloit faire venir les convois de Keyserloutre, de Sarbruck & de plusieurs autres lieux très-éloignés du côté de la Lorraine. Le marquis de Gonzague s'empara de toutes ces places par l'ordre de Galas: deslors il n'arriva plus rien au camp des Confédérés, où les vivres monterent à un prix si excessif, que les soldats ennemis alloient y vendre du pain au péril de leur vie. Dans cette occasion pressante, le vicomte de Turenne donna de nouvelles preuves de sa générosité; il vendit sa vaisselle & ses équipages pour faire subsister une partie des troupes. La disette devint si grande que les soldats furent réduits à vivre de racines & d'herbes, & que les chevaux n'eurent d'autre nourriture que des feuilles d'arbres & de vignes. Un

Retraite des François.

An. 1635. plus long séjour auroit infailliblement fait périr les armées : les deux Généraux s'étant déterminés à abandonner leur camp, songerent à se retirer dans les trois Evêchés, où il y avoit des vivres en abondance ; & ayant laissé à Mayence quatre mille hommes, ils décamperent la nuit & repasserent le Rhin à Binghen sur un pont de bateaux. En même-tems Galas traversa le fleuve à Wormes, & poursuivit les deux armées. Le duc de Weymar voulant échapper à sa poursuite par une extrême diligence, fit enterrer secretement le canon & brûler tous les bagages inutiles, afin que la marche ne fût retardée par aucun embarras. Les deux armées marcherent jour & nuit, sans se reposer, par des chemins détournés & pénibles entre des montagnes. Galas qui les suivoit avec sa cavalerie, les joignit sur la riviere de Glann entre Odernheim & Messeiheim. Là, les François & les Suedois faisant volte-face, le repousserent avec une valeur qui lui fit connoître que leur retraite n'étoit rien moins qu'une fuite. Cette résistance ne fit que l'animer ; il se mit à la tête de neuf mille chevaux, traversa le duché de Deux-Ponts, passa la Sarre, entra dans la Lorraine, & les attendit en embuscade dans un défilé entre Vaudrevange & Boulay. Il s'y donna un rude combat, où la cavalerie impériale fut mise en déroute par les

26 septembre.

escadrons françois : cinq cent Croates de l'armée de Galas furent tués avec plusieurs officiers ; & les deux armées confédérées arriverent en lieu de sureté, après treize jours de marche [1]. An. 1635.

Conduite du Vicomte pendant cette retraite.

[2] L'histoire nous fournit peu d'exemples d'une retraite aussi difficile. Les François, sans vivres & travaillés de toutes les maladies que cause la disette, traversoient les bois & les montagnes, poursuivis des Impériaux chez qui tout abondoit. Une partie de l'armée ne gardoit plus d'ordre dans sa marche : ceux qui pouvoient tromper la vigilance des officiers, alloient se jetter parmi les ennemis, espérant y trouver dequoi assouvir leur faim ; d'autres s'écartoient à droite & à gauche pour piller ; plusieurs enfin épuisés de fatigue, se trainoient pour suivre le gros de l'armée. Pendant cette affreuse retraite, le vicomte de Turenne fit jetter de ses charriots les bagages les moins néceſſaires, pour y faire monter les malheureux qui n'avoient plus la force de marcher. Il partageoit avec les soldats les vivres qu'il pouvoit trouver ; il consoloit les uns ; il encourageoit les autres ; il compatissoit aux peines de tous & les soulageoit selon son pou-

[1] Monglat, Puffendorf, Mercure françois.

[2] Mém. de Monglat, tome I, pag. 98.

An. 1635. voir, sans distinction de François ni d'étrangers. Par-tout où l'on fut obligé de faire tête aux ennemis, il combattit avec une valeur intrépide, occupa les hauteurs, s'empara des défilés, se saisit des villages & de tous les lieux où il pouvoit placer de l'infanterie, dont le feu arrêtoit souvent les Impériaux : enfin il fit voir une activité, un courage, & sur-tout une humanité, qui attirerent l'admiration de l'armée & l'attention de la Cour.

Nouveau traité du duc de Weymar avec la France.

Dès que les troupes des Confédérés furent établies en Lorraine dans leurs quartiers d'hyver, Weymar & la Valette allerent à Paris. Weymar depuis la défaite de Nordlingue étoit devenu suspect aux Suedois ; ils le regardoient comme la cause de leur malheur, parce qu'il avoit engagé la bataille contre l'avis du maréchal d'Horn. Le duc mécontent de la Suede, dont les Ministres ne le traitoient pas avec assez de considération, écouta les offres de la France ; le Roi lui accorda une pension de quinze cent mille livres, & quatre millions par an pour l'entretien d'une armée de dix-huit mille hommes, que le Duc s'obligea de fournir & de commander, sous l'autorité de ce Monarque.

An. 1636. Siége de Saverne.

Le mauvais succès de la derniere campagne, avoit tellement découragé le cardinal de la Valette, qu'il auroit renoncé au métier de la

guerre, si le cardinal de Richelieu qui lui connoissoit des talens, ne l'eût obligé de reprendre le commandement de l'armée. Sur la proposition que Richelieu lui fit d'aller assiéger Saverne, il ne voulut se charger de cette entreprise, qu'à condition qu'il auroit avec lui le vicomte de Turenne : le Ministre y consentit; [1] & le Vicomte touché de la confiance que lui marquoit le cardinal de la Valette, n'oublia rien pour y répondre. La Valette & Weymar ayant fait marcher leurs troupes, arriverent en Alsace vers le commencement de juin, & attaquerent Saverne par deux différens endroits. Weymar fit une bréche de son côté, & donna un assaut où il fut vivement repoussé. Deux jours après il en tenta un second, avec aussi peu de succès : sans se rebuter il en livra un troisieme qui fut fort sanglant de part & d'autre. Piqué d'une résistance si opiniâtre, il redoubla le feu de la batterie, & au quatrieme assaut la ville-haute fut emportée. Il restoit encore à prendre la ville-basse avec le château. Turenne voyant que les travaux étoient peu avancés du côté de la Valette, se mit à la tête des troupes françoises ; en peu de tems il franchit la palissade, passa le fossé, monta sur la bréche, s'empara des retranchemens que l'en-

An. 1636.

[1] Mém. de Monglat, tome I, pag. 125.

An. 1636.

nemi y avoit faits, & s'y logea. Il anima tellement les soldats par ses libéralités & par son exemple, que la ville-basse & la citadelle ne purent tenir que jusqu'à la fin de juin; mais le dernier jour du siége le Vicomte fut blessé au bras droit d'un coup de mousquet. Quoique plusieurs chirurgiens eussent opiné à lui couper le bras, on n'en vint point à cette cruelle extrémité; la guérison fut longue, & l'on sentit par les alarmes que causa sa maladie, & par la joie que produisit son rétablissement, combien les troupes avoient déja conçu pour lui d'amour & d'estime.

Les Espagnols entrent en France.

Pendant les expéditions de la Valette & de Weymar en Alsace, les Espagnols faisoient de grands progrès du côté de la Flandre. Leur armée composée d'Allemands, de Hongrois, de Polonois & de Croates, sous la conduite de [1] Jean-de-Vert, se répandant en Picardie, rappelloit le souvenir des anciennes inondations des Barbares. Paris se crut à la veille d'être saccagé: ses habitans se réfugierent dans les provinces, & y porterent l'épouvante. Le danger qui paroissoit extrême augmentoit encore par l'entrée de Galas dans la Bourgogne. Ce Général projettoit de marcher, en-

[1] Il étoit fils d'un paysan de Westphalie; son mérite seul le fit Général des armées de l'Empereur.

seignes

ſeignes déployées juſqu'à Paris, & ſe flattoit de partager avec l'armée de Jean-de-Vert le pillage de cette riche capitale. Dans un péril ſi preſſant, les Pariſiens effrayés ſe taxerent eux-mêmes : tous les apprentifs de métier furent enrôlés ; chaque porte cochere fut obligée de fournir un cavalier, & les autres un fantaſſin. Le Roi s'avança vers Compiegne, à la tête de cinquante mille hommes : les ennemis voyant les François en état de ſe défendre & même d'attaquer, abandonnerent la Picardie, & Paris ſe raſſura.

AN. 1636.

L'armée qui étoit entrée en Bourgogne ne fit pas une ſi heureuſe retraite. Galas avoit inveſti S. Jean-de-Lône. Cette ville, quoique petite & mal fortifiée, fut un écueil funeſte pour les Impériaux : elle ſoutint leurs attaques avec une vigueur extrême. Aux efforts des aſſiégés ſe joignirent des pluies prodigieuſes qui inonderent toute la campagne, & firent déborder la Saone. Galas fut contraint de lever promptement le ſiege, & de laiſſer ſon artillerie avec une partie de ſes bagages. Une infinité de ſoldats ſe noyerent dans les chemins rompus par les torrens ; pluſieurs furent aſſommés par les payſans, & pour comble de diſgrace le Comte de Rantzau [1] défit leur arriere-

Galas eſt chaſſé de la Bourgogne.

[1] Joſias de Rantzau, natif du Holſtein, depuis Maréchal de France.

An. 1636. garde. De trente mille hommes dont l'armée ennemie étoit composée, il ne s'en sauva qu'environ douze mille qui se retirerent dans la Franche-Comté. Cette province, quoique sujette de l'Espagne, devoit, par un traité fait avec le Roi, conserver la neutralité pendant tout le tems de la rupture entre les deux couronnes : mais les levées de troupes que les Francs-Comtois permettoient à Philippe servirent de prétexte au cardinal de Richelieu pour rompre la neutralité avec eux. Après la prise de Saverne, le duc de Weymar & le cardinal de la Valette s'approcherent de la Franche-Comté. Le général Galas vouloit y prendre des quartiers d'hyver, & s'étoit avancé pour se saisir des postes les plus favorables : le cardinal de la Valette en ayant été averti, envoya le vicomte de Turenne avec un corps de troupes au-devant des ennemis. Sa blessure qui n'étoit pas encore guérie, ne l'empêcha pas d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus : il marcha jour & nuit ; & étant arrivé au bourg de Jussey, où Galas commençoit à se retrancher, il l'attaqua, le défit, le força à rebrousser chemin, le suivit dans sa retraite, chargea souvent son arriere-garde, & fit plusieurs prisonniers. Galas, avant que de repasser le Rhin, tenta de traverser le siege de Joinville que faisoit le duc de Weymar ; mais

le Vicomte se posta d'une maniere si avantageuse entre les Impériaux & l'armée des assiégeans, qu'il rompit toutes les mesures que prit Galas pour jetter du secours dans cette ville; elle se rendit au duc de Weymar, & les Impériaux contraints de se retirer en Allemagne par Brisac, y passerent le Rhin. AN. 1636.

Au commencement de l'année 1637, mourut à Vienne Ferdinand II, âgé de soixante ans. Quoique peu de tems avant sa mort, son fils Ferdinand III eût été élu roi des Romains & son successeur à l'Empire, la France crut ne devoir pas le reconnoître, à cause de l'irrégularité de son élection, qui, au lieu de se faire à Ratisbonne, selon l'usage, s'étoit faite à Francfort, où les Espagnols, pendant la diete, avoient employé les menaces pour intimider les députés. L'opposition des François à cette élection augmenta l'animosité de la cour de Vienne, & la guerre se ralluma. AN. 1637. Mort de l'empereur Ferdinand II, Election de Ferdinand III.

Les heureux succès de la campagne précédente déterminerent le cardinal de Richelieu à donner au cardinal de la Valette & au duc de Candale son frere, le commandement de l'armée qui devoit entrer en Flandre par la Picardie [1]. La Valette demanda encore Tu- Le Vicomte va en Flandre.

[1] Voyez Mém. recondit. di Siri, & les mém. de Monglat de l'an. 1637.

An. 1637. renne pour un de ses maréchaux de camp. On alla d'abord investir Landrecies ville du Hainaut, fortifiée de cinq bastions bien revêtus avec des fossés pleins d'eau. Ce siége causa des fatigues infinies au Vicomte : le tems devint mauvais ; les pluies qui tomboient en abondance remplirent bien-tôt la tranchée, & les soldats avoient de l'eau jusqu'à la ceinture. Le Vicomte y restoit avec eux, & n'en sortoit que pour aller rendre compte au cardinal du progrès des travaux ; animant ainsi par son exemple ceux qu'il soutenoit en même-tems par ses libéralités, il surmonta tous les obstacles que l'art, la nature & les ennemis opposoient aux assiégeans, & la place se rendit.

Il assiége & prend le château de Solre.

Après la prise de Landrecies, le cardinal de la Valette s'avança le long de la Sambre ; & pendant qu'il se rendoit maître de Maubeuge, il envoya ravager le pays entre Mons & cette riviere, afin que si l'ennemi y venoit camper, il ne pût subsister que difficilement. Comme il ne voyoit point d'Espagnols en campagne, il retourna sur ses pas, s'alla présenter devant Avesnes, fit mine de vouloir l'assiéger, & rabattit tout-à-coup sur la Capelle. Cependant il envoya le Vicomte pour prendre Solre, château le plus fort de tout le Hainaut, & qui étoit pourvu d'une garnison de deux mille hommes. Le Vicomte l'attaqua si vivement,

qu'en très-peu d'heures les ennemis se rendirent à discrétion [1]. Quelques soldats ayant trouvé dans la place une femme d'une grande beauté, l'amenerent à leur Commandant, comme la plus précieuse portion du butin. Le Vicomte n'avoit alors que vingt-six ans; il n'étoit pas insensible : cependant il feignit de ne pas pénétrer le dessein de ses soldats, & loua beaucoup leur retenue, comme s'ils n'avoient pensé, en lui amenant cette femme, qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons. Il fit chercher son mari, & la remettant entre ses mains, il lui dit, *que c'étoit à la discrétion de ses soldats qu'il devoit l'honneur de sa femme.* AN. 1637.

Attaque de Maubeuge par le cardinal Infant.

Le cardinal de la Valette ayant résolu de faire de Maubeuge une puissante place-d'armes qui tiendroit en bride tout le pays, y laissa le duc de Candale son frere & le vicomte de Turenne avec un gros corps de troupes qui se retrancherent sous le canon de cette ville, & lui de son côté alla assiéger la Capelle. Le cardinal Infant qui commandoit dans les Pays-bas, averti de la séparation des troupes Françoises, s'avança vers Maubeuge, & l'attaqua pour faire lever à la Valette le siege de la Capelle, en l'obligeant de venir secourir le duc de Can-

[1] Mém. MSS. de l'abbé Raguenet, & Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

AN. 1637. dale. Le Duc ne trouva point de meilleur parti à prendre, que de sortir de la ville avec quelque cavalerie, & d'aller presser son frere de venir joindre les troupes Françoises qu'il laissa sous le commandement du Vicomte son maréchal de camp. Le cardinal Infant, se hâtant de profiter de l'occasion, fit dresser une batterie de trente pièces de canon qui foudroyerent la ville pendant deux jours entiers. Ayant appris le lendemain que la Capelle étoit prise, & que le cardinal de la Valette marchoit vers Maubeuge, il fit donner un assaut général; mais repoussé de tous les côtés par le vicomte de Turenne, il leva le siége, & ne songea plus qu'à se poster de maniere qu'il pût empêcher la jonction des deux armées Françoises; il échoua encore dans cette entreprise, & fut contraint de se retirer. Le Vicomte qui eut ordre de le suivre, força une partie de l'armée Espagnole à repasser la Sambre, où il y eut beaucoup de noyés, & grand nombre de tués, & finit ainsi glorieusement la campagne.

Vers la fin de cette année, le cardinal de Richelieu attira le duc de Weymar à Paris; ils eurent plusieurs conférences ensemble, dont le résultat fut que l'on attaqueroit Brisac, ville qui étoit regardée comme le rempart de l'Allemagne.

AN. 1638. Le duc de

Le duc Bernard de Weymar crut devoir

commencer par se rendre maître des villes forestieres. Il entra en campagne dès la fin du mois de janvier pour prévenir les Impériaux; & surmontant l'extrême rigueur de la saison & la difficulté des chemins, il arriva à la vue de Seckingen & de Lauffembourg. Ces deux places furent prises d'emblée, tandis que le comte de Nassau & le colonel Rosen emporterent Valshut presque sans résistance. De si heureux succès firent naître au duc Bernard l'envie de s'emparer de Rhinfeld, la quatrieme & la plus forte des villes forestieres; il passa le Rhin, & assiégea cette place, malgré l'incommodité des neiges & des eaux qui inondoient la tranchée. Il avoit déja fait un logement au pied de la breche, lorsque les Impériaux vinrent au secours de Rhinfeld, commandés par Jean-de-Vert, le duc Savelly [1] & deux autres Généraux. Weymar leur livra deux combats: le premier fut douteux, & les ennemis secoururent la ville; mais dans le second, il remporta une pleine victoire; & les quatre généraux de l'Empereur furent pris avec plusieurs Officiers distingués. Rhinfeld & quelques autres villes de la Suabe se rendirent alors au vainqueur. Jean-de-Vert amené prisonnier à Paris par l'ordre du Roi, se fit esti-

AN. 1638.

Weymar assiege les villes Forestieres & bloque Brisac.

[1] Il étoit prince d'Albano & du S. Empire.

An. 1638.

mer dans sa disgrace, par la maniere noble & polie dont il répondit aux civilités de la Cour de France [1]. Cette victoire mit le duc Bernard en état de bloquer Brisac. Il falloit, pour serrer cette ville de plus près, se rendre maître de toutes les places qui l'environnent. Fribourg, une des premieres qu'on assiégea, ne se rendit qu'après plusieurs combats qui furent autant de victoires; enfin le duc Bernard commença le siége de Brisac au mois d'avril.

Le Vicomte va servir sous le duc de Weymar au siége de Brisac.

Le cardinal de Richelieu envoya deux renforts à ce Prince, sous la conduite du vicomte de Turenne & du comte de Guebriant [2], comme LIEUTENANS GÉNÉRAUX; grade qui commença deslors seulement à être connu en France. D'un autre côté l'Empereur, le roi d'Espagne & le duc de Baviere n'oublierent rien pour secourir cette place, dont la conservation étoit pour eux d'une très-grande conséquence. Le général Goëutz & le duc Savelly qui s'étoit échappé de prison, assemblerent une armée sur les bords du Danube, s'approcherent de Brisac, firent diverses marches autour de la ville, & par deux fois trou-

[1] Hist. du maréchal de Guebriant, pages 76 & 80, & Mém. de Monglat, tome I. pag. 223.

[2] Jean-Baptiste Budes, comte de Guebriant, depuis maréchal de France.

verent moyen d'y jetter quelques vivres. Pour empêcher de pareils secours dans la suite, le duc Bernard prit la résolution d'aller attaquer l'armée ennemie : il sortit de ses lignes avec les deux tiers de la sienne, qui n'étoit que de seize mille hommes ; le général Goëutz en avoit vingt mille. Weymar n'eut pas marché deux heures par des chemins couverts & très-étroits, qu'il rencontra les ennemis dans la plaine de Wittenveir : il s'y mit en bataille ; après quelques décharges d'artillerie de part & d'autre, les deux armées s'ébranlerent & se chocquerent avec furie. L'aile droite impériale fut renversée dans un ravin qui étoit derriere elle, & mise en déroute sans pouvoir se rallier : le duc Savelly qui la commandoit fut pris avec sept pieces de canon. L'aile droite de Weymar qui se trouva dans un terrein très-désavantageux fut rompue ; Goëutz qui étoit posté sur une hauteur, alloit la prendre en flanc, & le vicomte de Turenne qui la commandoit couroit risque d'être enveloppé, si le duc de Weymar ne fût venu à son secours : ce prince fondit sur Goëutz qui demeura ferme sur l'éminence qu'il occupoit. Il eût été difficile de l'en déloger de force, on eut recours au stratagême : [1] le comte de Guébriant conseilla AN. 1638.

[1] Hist. du maréchal de Guébriant, pag. 80.

An. 1638.

d'envoyer dans la forêt voisine quelques cavaliers avec des tambours & des trompettes. Au bruit que firent ces instrumens, les Impériaux croyant qu'on venoit les attaquer par derriere, quitterent la hauteur où ils étoient; les troupes de Weymar s'en saisirent, & prirent en même-tems le canon des Impériaux à l'aile gauche. Dans la chaleur & dans la confusion, les Impériaux prirent aussi celui des Confédérés à l'aile droite; & de part & d'autre on se servit de l'artillerie ennemie pour se canonner. Après sept heures de combat, où toutes les troupes allerent plusieurs fois à la charge, les Impériaux furent mis en fuite, & céderent au duc Bernard une victoire complette, dont le comte de Guébriant & le vicomte de Turenne partagerent la gloire. Goëutz se sauva, & perdit dans ce combat tout son canon, ses munitions, trois mille chariots, cinq mille sacs de bled & tout son bagage. Il resta deux mille Impériaux sur la place; on fit quinze cent prisonniers, & l'on prit quarante-cinq étendarts & tous les drapeaux [1].

Le duc de Lorraine vient au secours de Brisac.

L'Empereur ordonna à ses généraux de faire une nouvelle tentative, au hazard d'une seconde défaite; & compta pour rien la perte d'une armée, pourvu qu'il pût sauver une

[1] Voyez les Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

ville, qui devenoit entre les mains des François la clef de l'Allemagne, une barriere contre les entreprises des Impériaux sur la France, & un obstacle aux secours que Ferdinand envoyoit aux Espagnols dans les Pays-bas. Cependant le duc de Weymar, dans la confiance que les ennemis ne pouvoient plus traverser son entreprise, retourna devant Brisac & continua le siege. A peine les lignes furent elles achevées, que le duc de Lorraine se mit en marche, vers le milieu d'octobre, avec un corps de troupes. Weymar sortit une seconde fois de ses lignes, & y laissant le reste de ses troupes sous la conduite du vicomte de Turenne & du comte de Guébriant alla audevant des ennemis qu'il rencontra près de Tannes. Le duc de Lorraine commença la charge à dix heures du matin; & après un combat opiniâtre, où les généraux se rencontrerent dans la mêlée, les escadrons ennemis furent renversés; le duc Bernard profitant de leur désordre les mit en déroute, & sa victoire fut aussi complette sur les Lorrains qu'elle l'avoit été sur les Allemands.

An. 1638.

15 d'octobre.

Le général Goëutz, & le général [1] Lamboy qui avoit pris la place de Savelli, ayant su la défaite des Lorrains, ramasserent quelques troupes, vinrent jusqu'au bord du Rhin par

Les généraux Goëutz & Lamboy viennent au secours de Brisac.

[1] Baron de Lamboy, général des Espagnols.

An. 1638.

20 d'octobre.

des chemins fourrés, & arriverent au quartier du duc de Weymar, avant qu'on se fût apperçu de leur marche. Ils reconnurent ses lignes, les attaquerent avec vigueur, & emporterent deux redoutes. Tout plioit devant eux, lorsque le vicomte de Turenne & le comte de Guébriant accoururent : ils les chasserent hors des lignes ; & les Impériaux qui revinrent plusieurs fois à la charge, ayant toujours été repoussés avec perte, passerent le Rhin & allerent assiéger Ensisheim, ancienne capitale de la haute-Alsace sur la riviere d'Ill dans le voisinage de Brisac, & d'où ils auroient pu incommoder l'armée de Weymar. Le Vicomte ne leur donna pas le tems de se rendre maîtres de cette place : il les attaqua avec une partie des troupes Françoises, les battit dans leur camp même, leur fit lever le siege, & les dispersa tellement qu'ils ne songerent plus à secourir Brisac.

Combats pendant le siége de Brisac.

Pendant le siége de cette ville, qui dura près de huit mois, il y eut jusqu'à six grands combats, dont ceux de Witteinweir, de Tannes & d'Ensisheim pourroient passer pour des batailles. Les assiégés souffrirent tous les maux ausquels expose un long siége, sans que Reynac, qui commandoit dans la place, voulût se rendre : la disette devint si excessive, qu'il fut obligé de mettre des gardes aux cimetieres

pour empêcher qu'on ne déterrât les morts [1]. De tous les dehors il ne restoit aux assiégés qu'un fort nommé le *Ravelin de Reynac*, qui les rendoit maîtres du bras principal du Rhin, & qui leur laissant toujours l'espérance d'être secourus par ce côté, les empêchoit de proposer ou d'entendre aucune condition. Le duc de Weymar qui avoit vu le Vicomte réussir heureusement dans tout ce qu'il avoit entrepris durant ce siege, le chargea d'attaquer ce fort; Turenne y alla à la tête de quatre cens hommes, qui en rompirent les palissades à coups de haches, y entrerent par trois endroits à la fois, & passerent au fil de l'épée tous ceux qui le défendoient.

An. 1638.

Prise de Brisac.

Le Gouverneur de la ville voyant par la prise de ce fort qu'il ne pouvoit plus espérer de secours, capitula enfin, & se rendit le dix-sept du mois de décembre. Pendant tout le tems du siége, le vicomte de Turenne eut la fievre quarte, & continua de faire voir par ses actions qu'il n'étoit sensible qu'à la gloire.

17 décembre.

An. 1639.

Mort & caractere de Weymar.

[2] Peu de tems après, le cardinal de Richelieu & le duc de Weymar conçurent une jalousie mutuelle. Weymar faisoit la guerre

[1] Lotichius & Puffendorf.

[2] Voyez *Siri Mem. recondit.* tome 8, pag. 768, & Puffendorf *de rebus Suecicis, lib. XI.*

An. 1639. contre les Impériaux bien plus pour lui que pour la France : ennuyé de dépendre d'un ministre auquel il croyoit, en qualité de prince étranger, devoir peu de déférence, il pensoit aux moyens de se conserver Brisac, pour se former une principauté de ce qu'il pourroit conquérir autour de cette ville. Richelieu qui vouloit l'engager à remettre Brisac à la France, l'invita à venir à Paris, sous le prétexte des mesures qu'ils avoient à prendre de concert pour la campagne suivante. Le Duc refusa constamment d'aller à la Cour, & se contenta d'y envoyer le général d'Erlach qu'il avoit fait gouverneur de Brisac. Cette conduite augmenta les soupçons & les défiances du Cardinal ; mais il fut bientôt délivré de ses inquiétudes. Le duc de Weymar s'étant rendu dans le Sundgau, vers le commencement du mois de juillet, tomba malade à Neubourg, & mourut quinze jours après, à l'âge de trente-six ans. Ce Prince, le dernier de onze freres, étoit le premier de tous pour la grandeur du courage, la noblesse des sentimens, & la supériorité des talens ; sage, patient, généreux, savant & magnanime, il méritoit l'éloge qu'en avoit fait le grand Gustave, en le nommant SON BRAS DROIT.

Le maréchal de Guébriant. Après la mort de ce Général, l'Empereur, le roi de France, les ducs de Baviere, de

Lawembourg & de Lunebourg, le duc de Saxe, frere de Weymar, & le prince Palatin Charles-Louis, firent chacun tous leurs efforts pour gagner les troupes Weymariennes: le dernier fut celui pour qui elles marquerent le plus d'inclination. Dès que ce prince eut appris à la Haye, où il étoit, la mort du duc Bernard, il passa sur le champ en Angleterre pour y chercher de l'argent; & ayant amassé vingt-cinq mille livres sterling [1], en partit aussi-tôt pour se rendre à l'armée en Alsace; comme la France étoit le plus court chemin, il voulut la traverser *incognitò*; mais le cardinal de Richelieu qui apprit en même-tems ses desseins & sa marche, le fit arrêter à Moulins, & conduire au château de Vincennes, où il fut gardé étroitement, jusqu'à ce que les troupes Weymariennes eussent remis toutes les places conquises en Alsace entre les mains du Roi, & se fussent soumises au comte de Guébriant qu'on leur donna pour chef [2]. Guébriant se joignit au fameux Banier, général Suédois, qui remplit bientôt toute l'Allemagne de la gloire de son nom, & qui égala presque par ses exploits le grand Gustave son maître.

An. 1639. commande les troupes Weymariennes.

[1] Environ cent mille écus de la monnoie de ce tems-là.

[2] Puffendorf. *de rebus Suecic. lib. XI. Grotii Epist.*

An. 1639.

Richelieu offre une de ses parentes en mariage au Vicomte.

Le vicomte de Turenne alla à la Cour, où le Cardinal le combla de louanges, lui demanda son amitié, & pour l'attacher à ses intérêts, lui offrit en mariage une de ses plus proches parentes ; mais le vicomte qui craignit que la différence de religion n'altérât l'étroite union qu'exigent de semblables engagemens, lui exposa ses sentimens avec candeur. Le Ministre goûta les raisons de son refus, admira la probité & la vérité qui régnoient dans tous ses procédés ; & bien loin de s'en offenser, lui donna de nouvelles marques d'estime, en continuant de l'employer aux affaires les plus difficiles. Ce fut alors qu'il résolut de l'envoyer en Italie, où la guerre s'étoit renouvellée à l'occasion de la duchesse de Savoye, sœur de Louis XIII.

Origine des guerres de Savoye.

Victor Amédée, duc de Savoye, qui s'étoit déclaré pour la France au commencement de la rupture entre les deux Couronnes, mourut [1] fidele à cette alliance. Les Espagnols craignant que Christine, sa veuve, ne se mît entre les mains du Roi, son frere, exciterent le prince Thomas & le cardinal de Savoye, attachés aux intérêts du roi Catholique, à aller en Piémont, pour enlever à leur belle-sœur la tutelle du jeune Duc, son fils, & la régence

[1] Il mourut le 7 d'octobre 1637.

de l'état. Ces Princes arriverent en Lombardie, persuaderent aux peuples que la duchesse de Savoye vouloit les livrer aux François & allumerent dans tous ses états une guerre civile; la duchesse refusa long-tems d'avoir recours à son frere, de peur d'augmenter les défiances de ses sujets; & à la fin elle y fut contrainte.

An. 1639.

Le cardinal de la Valette commande en Piémont

[1] Le maréchal de Créqui avoit été envoyé d'abord en Italie pour y faire la guerre; mais après y avoir servi trois ans, il fut tué à Brême sur le Pô, d'un boulet de canon. Le cardinal de la Valette avoit eu ordre d'aller remplir sa place dès le commencement de l'année 1638. Ses succès en Italie ne furent pas les mêmes qu'en Flandre; il perdit en peu de mois Yvrée, Verceil, Vérue, Nice & quelques autres places considérables, dont les princes de Savoye secourus par les Espagnols, se rendirent maîtres. Les Piémontois voyant les progrès du prince Thomas, & aimant mieux lui être soumis qu'à des étrangers, lui livrérent Quiers, Moncalier, la ville de Turin & plusieurs autres places importantes. Le cardinal de Richelieu fit entendre alors à la duchesse douairiere de Savoye, qu'elle ne pouvoit s'assurer d'aucune de ses villes, sans y mettre des

[1] Mém. de Monglat, tome I, pag. 248.

An. 1639. garnisons françoises & des gouverneurs de la même nation: elle y consentit ; & cette complaisance augmenta les ombrages des Piémontois & la jalousie des Espagnols. L'Empereur, à la sollicitation de ces derniers, publia une ordonnance, par laquelle il déclaroit la duchesse déchue de la tutelle de ses enfans, dégageoit ses sujets du serment de fidélité, & leur enjoignoit de reconnoitre pour tuteurs du jeune duc, les deux princes de Savoye ses oncles. Tout le Piémont se souleva contre la duchesse, & se livra à ses beaux-freres : il ne restoit plus que Suze, Carignan, Chivas & la citadelle de Turin. Pour prévenir la ruine totale de cette princesse, Richelieu qui connoissoit la capacité de Turenne l'envoya en Lombardie. Quoique le Vicomte n'eût pas le commandement en chef, sa présence changea bientôt la face des affaires, & la duchesse de Savoye trouva dans sa valeur & dans ses conseils de grandes ressources. Le cardinal de la Valette étant mort au mois d'octobre, on s'attendoit que le vicomte de Turenne succéderoit au généralat ; mais les circonstances ne lui étoient pas favorables. Le duc de Bouillon, pour des raisons qui seront bien-tôt développées, venoit de recevoir à Sedan Louis de Bourbon, comte de Soissons & de Clermont, l'ennemi déclaré du cardinal de Richelieu. Le

Ministre, qui connoissoit assez peu le Vicomte, pour craindre qu'il ne fût séduit par le Duc son frere, ne voulut point lui confier le com-commandement en chef; & donna cet emploi au comte d'Harcourt [1] qui avoit épousé une parente du Cardinal. Comme le mérite de ce prince répondoit à sa naissance, & qu'il s'étoit déja distingué par plusieurs actions éclatantes, le Vicomte servit volontiers sous ses ordres : le dépit & la jalousie sont des passions inconnues aux ames élevées. An. 1639.

Victoire remportée par le Vicomte à la route de Quiers.

A l'arrivée du comte d'Harcourt, on délibéra dans un conseil sur les entreprises que l'on étoit en état de faire. Quoique les ennemis eussent deux fois autant de troupes, on résolut de les aller chercher, & l'on marcha à Ville-neuve d'Ast où ils étoient campés. Surpris de voir approcher une armée fort inférieure, bien loin de sortir de leurs lignes, ils s'y retrancherent encore avec plus de précautions. En vain, pour les attirer au combat, on assiégea Quiers, place située à deux lieues de Turin, en deçà de Ville-neuve; le vicomte de Turenne se posta avec toute la cavalerie entre leurs quartiers & le comte d'Harcourt; & les Espagnols, sans rien tenter, laisserent pren- Le 28 d'octobre.

[1] Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, d'Armagnac & de Brionne, grand Ecuyer de France.

An. 1639. dre la ville ; mais comme elle étoit peu fournie de vivres, le Comte d'Harcourt n'y put rester long-tems. Les ennemis ayant bien prévu qu'il seroit obligé d'aller à Carignan pour chercher de la subsistance, le marquis de Leganès [1] qui les commandoit s'empara de la hauteur de Poirin, au bas de laquelle les François devoient passer, pendant que le prince Thomas marcha vers la petite riviere de Santena, qu'ils devoient aussi traverser. Comme le marquis de Leganès venoit d'Ast, & le prince Thomas de Turin, l'armée Françoise ne pouvoit gagner Carignan, sans prêter le flanc aux troupes de l'un & de l'autre. Dans cette situation, le vicomte de Turenne offrit d'aller, avec deux mille hommes, se saisir du pont de la Santena, près d'un village nommé la Route ; il partit, à la tête du détachement qu'il avoit demandé ; & fit une si grande diligence, qu'il étoit déja maître du pont & de tous les postes voisins, lorsque le prince Thomas y arriva. Ce prince, avec trois mille fantassins & quinze cens chevaux, fondit sur le Vicomte, qui ayant soutènu le premier choc des ennemis sans s'ébranler, les chargea à son tour, les rompit, & les mena battant l'espace d'un

20 de novembre.

[1] Dom Diego Philippe d'Avila de Gusman, Grand d'Espagne, & gouverneur du Milanois.

mille. Le prince Thomas fut renversé deux fois dans un fossé, & auroit été pris infailliblement, si l'obscurité de la nuit n'avoit favorisé sa fuite. Pendant que le Vicomte étoit aux mains avec le prince Thomas, le marquis de Leganès attaquoit le comte d'Harcourt, qui malgré l'avantage qu'il avoit sur les Espagnols, n'osoit avancer vers la riviere, dans l'incertitude où il étoit que le prince Thomas n'eût occupé les passages; mais sur l'avis qu'il reçut du Vicomte, que les ennemis avoient été prévenus & défaits, il continua sa marche; & l'armée ayant rejoint le détachement, le Vicomte qui se mit à l'arriere-garde, fit défiler devant lui les troupes, avec le canon & le bagage, passa le pont le dernier, & aida lui-même à le rompre, tandis que le comte d'Harcourt alla sans obstacle à Carignan, où il mit une partie de son armée en quartier, & le reste aux environs. Tel fut le combat de *la Route de Quiers*, dont on attribua le succès au vicomte de Turenne. Faisant néanmoins le détail de cette action, dans une lettre qu'il écrivoit à Paris, il parloit si peu de lui, qu'un de ses amis lui manda « que la renommée se trompoit; puis» qu'elle répandoit par-tout qu'il avoit eu la » principale part à la victoire ».

An. 1639.

La campagne étant finie, le comte d'Harcourt alla passer l'hiver à Pignerol, & laissa le

Le Vicomte prend quelques

commandement au vicomte de Turenne, qu'il chargea de ravitailler la citadelle de Turin défendue par le comte de Couvonge [1], contre le prince Thomas, maître de la ville. Le Vicomte voyant que les troupes étoient trop ferrées dans les quartiers qu'elles avoient au pays de Saluces, & que la cavalerie y manquoit de fourage, assiégea les villes de Busca & de Dronero sur la riviere de Maira: il les prit en six jours, & l'armée eut en s'étendant, de quoi subsister à son aise. Il fit ensuite entrer dans la citadelle de Turin les munitions de guerre & de bouche nécessaires, malgré tout ce que le prince Thomas put faire pour l'empêcher.

AN. 1639. places, & ravitaille la citadelle de Turin.

AN. 1640. Casal secouru.

Au commencement du printems suivant, le comte d'Harcourt apprit que le marquis de Leganès, pour réparer les disgraces de la derniere campagne, avoit assiégé Casal, que la France défendoit pour son allié le jeune duc de Mantoue. Quoique le général Espagnol, avec une armée de vingt mille hommes, se fût déja retranché dans le voisinage de cette ville près d'une colline au-delà de la petite riviere de Gattola, le comte d'Harcourt entreprit cependant de secourir la place. Après avoir laissé son canon sous une bonne escorte, il marcha

[1] Antoine de Stainville, seigneur Lorrain.

vers Casal, à la fin du mois d'avril, avec sept mille hommes de pied & trois mille chevaux ; An. 1640. il arriva près des retranchemens, les reconnut lui-même, & les trouva larges, profonds & soutenus de forts & de redoutes. Voulant les attaquer par trois endroits, il divisa son armée en trois corps [1]. Le vicomte de Turenne & le comte du Plessis-Praslin devoient donner par le penchant de la colline, à la tête du premier corps composé de vieilles troupes ; le second formé des nouvelles, sous la Mothe-Houdancourt, avoit ordre de gagner la hauteur ; & les troupes de Savoye, qui faisoient le troisime corps, commandées par les marquis de Villes & de Pianezze, étoient destinées à l'attaque du côté de la plaine. La Mothe-Houdancourt passa la Gattola avec deux régimens d'infanterie & six de cavalerie, & se rendit maître du haut de la colline ; le vicomte de Turenne & le comte du Plessis-Praslin, qui le suivirent avec sept cens mousquetaires, repousserent jusques dans leurs retranchemens les ennemis qui venoient au-devant d'eux, & donnerent le tems au reste des troupes de passer & de se ranger en bataille. L'attaque commença ; les soldats se jetterent dans le fossé ; le comte d'Harcourt qui les vit maltrai-

[1] Mém. de Monglat, tome 1, page 351.

An. 1640. tés à coups de piques par les ennemis, poussa son cheval; & s'écriant qu'*il falloit vaincre ou mourir*, franchit le retranchement. Roque-Serviere, qui commandoit l'infanterie de la Mothe-Houdancourt, avoit pénétré par un endroit moins difficile, & la cavalerie l'avoit suivi: le comte d'Harcourt se mit à leur tête, & chargea tout ce qui se trouva devant lui. Bientôt après le vicomte de Turenne & le comte du Plessis, qui avoient été repoussés trois fois, à la quatrieme forcerent les retranchemens; les marquis de Villes & de Pianezze y entrerent presque dans le même-tems par un autre côté abandonné des ennemis, & mirent en désordre un gros de cavalerie Espagnole, qui étoit sur le point d'envelopper le comte d'Harcourt [1]. Cependant la victoire n'étoit pas entierement assurée; un corps de quatre mille chevaux se préparoit à revenir à la charge; le Vicomte qui apperçut leur mouvement, rassembla aussitôt toute la cavalerie de l'armée, & la serra tellement sur un seul front, que les ennemis ne purent distinguer si elle étoit soutenue. Trompés par cette disposition, ils perdirent courage, & prirent la fuite à droite & à gauche, les uns vers le pont de Sture, & les au-

[1] Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt, & le MSS. de l'abbé Raguenet déja cité.

tres

tres vers Fraxinet, où ils avoient aussi un pont sur le Pô. Le Vicomte les poursuivit jusqu'à la nuit, leur prit douze pieces de canon, six mortiers, vingt-quatre drapeaux, toutes leurs munitions & la plus grande partie de leurs bagages : trois mille hommes resterent sur le champ de bataille; dix-huit cens furent faits prisonniers ; il s'en noya un grand nombre dans le Pô, & la nuit seule sauva le reste. Jamais victoire ne fut si complete pour les François, ni si imprévue du côté des ennemis: le marquis de Leganès n'avoit pu se persuader que le comte d'Harcourt eût osé avec une poignée de monde attaquer une armée aussi considérable & aussi bien retranchée que la sienne. AN. 1640.

Casal fut ainsi délivré, & le comte d'Harcourt croyant devoir profiter de l'ardeur des troupes Françoises encouragées par ce succès, assembla un conseil de guerre, pour y résoudre quelque nouvelle entreprise. Le vicomte de Turenne proposa le siége de Turin; mais les autres officiers généraux s'y opposerent; ils soutenoient qu'on ne pouvoit sans témérité assiéger avec dix mille hommes, une ville où il y avoit une garnison de douze mille, & qui pouvoit être secourue par Leganès, qui avoit encore une armée de quinze mille combattans aguerris. Le Vicomte, qui ne parloit qu'après avoir profondément médité, persista dans son

Turin assiégé.

avis avec fermeté, représentant que les affaires
AN. 1640. du Roi seroient absolument perdues en Piémont, malgré tous les avantages déja remportés, si le prince Thomas se rendoit maître de la citadelle de Turin, & qu'on n'en pouvoit empêcher la prise que par le siége de la ville. Le comte d'Harcourt fut convaincu par la force de ses raisons : le siége fut résolu, &
10 de mai. l'on y marcha aussi-tôt. En arrivant près de Turin, on se saisit du pont qui est sur le Pô, du couvent des capucins qui est sur la hauteur à la droite de ce fleuve, du Valentin, maison de plaisance des ducs de Savoye, qui est à la gauche du même fleuve, & de tous les autres postes avantageux qui sont aux environs. On fit des lignes de circonvallation & de contrevallation, & l'on serra la place de près dans l'espérance de l'affamer en peu de tems.

Le général Leganès regardant cette entreprise du comte d'Harcourt, comme une occasion favorable pour se venger de l'affront reçu devant Casal, manda au prince Thomas qui s'étoit renfermé dans la ville de Turin, qu'il alloit marcher à son secours; que pour cette fois le comte d'Harcourt ne lui échapperoit pas, & que les Dames de Turin pouvoient louer d'avance des fenêtres sur la grande rue pour le voir passer prisonnier. Il grossit son armée des garnisons de la plûpart

des places du Milanois, & vint avec dix-huit mille hommes aux environs de la hauteur des Capucins reconnoître les lieux, & à dessein de passer le Pô sur le pont de Turin; mais il trouva ce pont si bien gardé, que n'osant l'attaquer, il se retira par derriere les montagnes de Sanvito & de Cano-retto qui bordent le Pô. Le comte d'Harcourt se douta qu'il vouloit passer ce fleuve à Moncalier au-dessus de Turin, & il y envoya le vicomte de Turenne avec un détachement pour s'opposer à son passage. Quelque diligence que pût faire le Vicomte, il trouva en arrivant à Moncalier que quatre ou cinq mille des ennemis l'avoient déja traversé, & qu'ils commençoient à se retrancher dans les cassines qui étoient en deçà de ce fleuve. Il marcha à eux sans perdre un moment: ses soldats font difficulté de passer un ruisseau que les pluies avoient fait déborder, il le passe le premier; il attaque les cassines que les ennemis avoient déja percées pour s'y défendre, il les en chasse, les taille en piéces, & les pousse vers le Pô, où tous ceux qui lui échappent se noyent; il brûle le pont qui n'étoit que de bois, & se retranche sur le bord du fleuve vis-à-vis des ennemis. Cette action fit un tel effet sur l'esprit du marquis de Leganès, qu'il se retira vers Revigliasco, sous prétexte d'aller chercher un renfort de troupes;

AN. 1640.

4 de juin.

AN. 1640. & laissa son armée sous la conduite de Carlo-della-Gatta, le plus brave & le plus habile de ses officiers. Le Vicomte connoissant la capacité & la vigilance de son ennemi, fit garder jour & nuit tous les gués au-dessus de Moncalier: Carlo-della-Gatta n'osa ni les passer en sa présence, ni jetter des ponts en aucun endroit; toutes ses entreprises aboutirent à s'emparer de quelques petites Isles les plus voisines des bords du Pô. Turenne trouva moyen d'y aborder, avant que les ennemis eussent achevé leurs retranchemens; il les en délogea, & tous ceux qui y étoient furent ou taillés en piéces, ou noyés dans le fleuve; mais il y reçut un coup de mousquet à l'épaule, & fut obligé de se faire porter à Pignerol.

Leganès assiege le comte d'Harcourt dans son camp devant Turin.

Leganès revint bientôt à Moncalier, passa le Pô malgré la résistance des François, & alla resserrer le comte d'Harcourt dans son camp. Peut-être n'y eut-il jamais une pareille disposition d'assiegeans & d'assiegés. Le prince Thomas tenoit blocqué le comte de Couvonges dans la citadelle, & se voyoit assiegé dans la ville par le comte d'Harcourt, qui étoit lui-même enfermé dans ses lignes par le marquis de Leganès. Dans cette situation, Leganès étant convenu d'insulter les lignes des François, pendant que le prince Thomas feroit une sortie, le comte d'Harcourt fut attaqué le

deux de juillet du côté de la ville & du côté de la plaine. Le prince Thomas se saisit du Valentin, & Carlo-della-Gatta ayant forcé & comblé les lignes au quartier de la Motthe-Houdancourt, entra dans Turin avec douze cens chevaux & mille hommes d'infanterie. Le marquis de Leganès ensuite s'étant rendu maître de la riviere d'Ora, comme il l'étoit du Pô, empêcha qu'il ne vînt des vivres au camp du comte d'Harcourt, ni de Suze, ni de Pignerol ; & la faim vint à un tel point, qu'aucun des officiers généraux n'étoit d'avis qu'on demeurât plus long-tems devant Turin.

AN. 1640. 2 de juillet.

Le vicomte de Turenne, à peine rétabli de sa blessure, arriva dans ces circonstances ; il conduisoit de Pignerol à l'armée un grand convoi de vivres & de munitions escorté par des troupes ramassées en Guyenne, en Languedoc, en Provence, en Dauphiné & en Franche-Comté, auxquelles le cardinal avoit fait passer les monts [1]. Leganès s'opposa vainement à leur passage : il avoit envoyé un détachement qui les harcela dans leur route, & leur dressa diverses embuscades ; le Vicomte surmonta tous les obstacles, & amena heureusement le convoi au camp le douze de juillet.

Le Vicomte de Turenne amene un convoi au camp du comte d'Harcourt.

12 de juillet.

[1] Mém. de Monglat, pag. 357, an. 1640.

AN. 1640. Prise de Turin.

Le prince Thomas étoit réduit dans Turin à une plus grande disette de vivres que les François. On prétend que la ville fut ravitaillée pendant quelque tems par un Ingénieur nommé Francesco Zignoni Bergamasque [1], qui s'avisa de charger de farine plusieurs grosses bombes qu'il jettoit dans la ville par-dessus le camp du comte d'Harcourt : mais comme les François profitoient de celles qui restoient en chemin, l'on cessa d'user de cet expédient, qui devenoit presqu'aussi utile aux assiegeans qu'aux assiegés. L'entreprise de Carlo-della-Gatta ne fut pas plus heureuse : étant sorti à la tête de trois mille hommes qu'il vouloit faire passer dans l'armée de Leganès, pour soulager la ville, il ne put percer, & fut contraint d'y rentrer. Les assiegés firent plusieurs autres sorties, où ils perdirent beaucoup de monde, pendant que le marquis de Leganès tenta inutilement de forcer les lignes. Le prince Thomas se voyant poussé à la derniere extrémité, demanda enfin à capituler, & se rendit le dix-sept de septembre : il sortit avec huit mille hommes, & fut conduit à Yvrée. Le marquis de Leganès repassa le Pô avec ses troupes. Le comte d'Harcourt, comblé de gloire par le

17 de septembre.

[1] Voyez l'Hist. de la Répub. de Venise par Nani, T. IV, Liv. XI.

ſuccès d'une campagne, qu'il avoit commencée en ſecourant Caſal & finie en prenant Turin, retourna en France par ordre de la cour, & laiſſa l'armée ſous le commandement du vicomte de Turenne. AN. 1640.

AN. 1641.

Les troupes ayant extrêmement ſouffert au ſiege de Turin, le Vicomte leur donna le tems de ſe refaire; mais dès qu'elles furent en état d'agir, il les fit marcher. Vers la fin de février il aſſiegea Montcalvo, dont il ſe rendit maître en dix jours; enſuite il paſſa le Pô, & mit le ſiege devant Yvrée où étoient les magaſins du prince Thomas. Prévoyant que ce prince viendroit en diligence y jetter du ſecours, il ne deſcendit point de cheval qu'il n'eût achevé ſes lignes & aſſuré ſes quartiers. Le prince Thomas ne manqua point d'accourir vers Yvrée, croyant que le Vicomte n'auroit pas eu le tems de pourvoir à la ſureté de ſon camp. Comme il le trouva trop bien retranché pour oſer l'attaquer, il eſpéra faire diverſion en allant mettre le ſiege devant Chivas: le Vicomte ne prit point le change; il ne preſſa que plus vivement le ſiege commencé, pour arriver plus promptement au ſecours de Chivas.

Le Vicomte prend Montcalvo, & aſſiege Yvrée.

11 d'Avril.

Cependant ſur la nouvelle que le Vicomte avoit pris Montcalvo en ſi peu de jours, & qu'il aſſiegeoit Yvrée, l'émulation du prince

Le comte d'Harcourt & le vicomte de Turenne

AN. 1641.

Lorrain ſe réveilla au milieu des délices & des louanges de la cour : il partit pour le Piémont, & ſe hâta de ſe rendre devant Yvrée. Dans le tems qu'il en continuoit le ſiege avec le plus d'ardeur, les murmures du peuple de Chivas l'appellerent malgré lui au ſecours de cette ville, qui n'eſt qu'à quatre lieues de Turin. Le prince Thomas qui n'avoit d'autre vue que de dégager Yvrée, leva le ſiege de Chivas avant que le comte d'Harcourt y arrivât, & ſe retira au-delà du Pô. Le Comte auroit pu revenir aſſieger Yvrée; mais abandonnant tous les projets du Vicomte, il paſſa le Pô & alla prendre les villes de Ceva, de Mondovi & de Coni. Turenne moins ſenſible aux intérêts de l'amour propre, qu'à ceux de la patrie, travailla avec le même zele pour la gloire de ſon général, aux ſiéges de ces trois places. Le cardinal de Richelieu qui connoiſſoit tout le mérite de ces deux Princes, jugea deſlors, que pour les rendre plus utiles à l'état, il devoit les ſéparer.

Sont ſéparés.

Retraite du comte de Soiſſons.

Tandis que le Vicomte ſe ſignaloit pour le ſervice de la France, le duc de Bouillon ſon frere ſe trouva malheureuſement engagé dans le parti des Eſpagnols par ſes liaiſons avec le comte de Soiſſons. Le Comte s'étoit retiré quatre ans auparavant à Sedan, pour ſe mettre à couvert de la mauvaiſe volonté du Cardinal;

Comme Richelieu avoit formé le projet ambitieux d'allier sa famille à celle de son souverain; il fit proposer au comte de Soissons d'épouser la comtesse de Combalet, sa niéce: ce prince reçut la proposition avec un emportement, qui marqua toute l'étendue de sa haine pour le ministre. Le Cardinal indigné à son tour d'un refus si outrageant, ne put d'abord s'en vanger qu'en mettant en pratique sa maxime ordinaire, d'humilier tous ceux qui résistoient à ses volontés. Le comte de Soissons, qui étoit naturellement fier, & qui avoit le courage aussi élevé que la naissance, ne garda plus aucune mesure dans ses mépris, rechercha l'amitié de tous les grands du royaume qui haissoient Richelieu, & s'unit étroitement avec le duc d'Orleans pour contrebalancer l'autorité excessive du ministre. Le Cardinal, qui de son côté travailloit sans cesse à le détruire, parvint enfin à le perdre dans l'esprit du roi; & le Comte forcé d'abandonner la cour, se retira à Sedan. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, le duc de Bouillon le manda au Cardinal, & supplia le Roi *de ne pas trouver mauvais qu'il eût donné retraite à un prince de son sang, qui croyoit n'avoir rien fait qui pût déplaire à sa majesté* [1]. Le Roi & le Cardinal approuve- AN. 1641.

[1] Voyez les Mém. de Langlade, page 40, & les Mém. de Monglat, tome I, pag. 389.

AN. 1641.

rent la conduite du Duc, & donnerent permission au comte de Soissons de rester à Sedan.

Etroite liaison entre le comte de Soissons & le duc de Bouillon.

Pendant son séjour dans cette place, il entra dans une liaison étroite avec le duc de Bouillon. Le premier étoit très-capable d'inspirer tous les sentimens de l'amitié la plus vive, & le dernier étoit fort susceptible d'un attachement tendre & constant. Le Comte ne passoit pas pour avoir beaucoup d'esprit; mais il avoit presque toutes ses vertus en partage; il étoit intrépide, libéral, désintéressé, vrai, fidele, sincere, en un mot, honnête-homme: le Duc avoit les mêmes vertus avec un génie supérieur. Quand il y a convenance de sentimens entre deux coeurs, la supériorité d'esprit, loin d'être un obstacle à l'amitié, est un lien qui la resserre: on se laisse éclairer avec plaisir par celui qu'on aime; & cette docilité est flateuse pour celui qui conseille. Pendant qu'ils vivoient ainsi, le Duc dans un de ces momens où les transports de l'amitié font perdre de vue les devoirs, lui jura d'être inséparablement attaché à ses intérêts, & que la ville de Sedan lui serviroit toujours d'azile contre les injustices du Cardinal.

Le duc de Bouillon refuse de faire sortir le comte de Soissons

Le Ministre renouvella quelque tems après ses négociations, pour faire réussir le mariage de la comtesse de Combalet avec le comte de Soissons. Irrité des nouveaux refus qu'il essuya,

Il voulut exiger que le duc de Bouillon fit sortir le Comte, de Sedan : le Duc répondit que le Roi ayant d'abord approuvé qu'il y reçût ce Prince, il lui avoit alors donné sa parole de ne jamais le contraindre d'en sortir ; & qu'après un tel engagement, sa gloire étoit intéressée à ne point violer le droit de l'hospitalité envers un Prince du Sang, qui ne se départoit point de ce qu'il devoit à son souverain. Le Ministre choqué de la fermeté du Duc, lui fit bientôt éprouver les effets de son ressentiment. Henri IV & Louis XIII s'étoient engagés avec le duc de Bouillon par plusieurs actes, d'entretenir la garnison de Sedan, & d'en soudoyer les troupes : le Cardinal porta le Roi à discontinuer ce paiement, pour forcer le duc de Bouillon à lui vendre cette Souveraineté. Dès ce moment, le Duc se déclara ouvertement contre le Ministre, & ne voulut entendre aucune proposition. Le Cardinal qui dissimuloit encore toute sa colere, ayant appris que l'archevêque de Rheims [1], connu

AN. 1641. de Sedan, & y reçoit le duc de Guise.

[1] L'archevêque de Rheims, second fils de Charles de Lorraine, duc de Guise, avoit été partisan de la Reine mere, & exilé pour sa cause. Il n'avoit que le nom & le revenu de prélat sans être dans les ordres. Etant de retour en France, il voulut épouser la princesse Anne de Gonzague, & demanda auparavant au Roi la permission de désigner à ses freres ses bénéfices, qui montoient à quatre cent

An. 1641.

depuis sous le nom de DUC DE GUISE, s'étoit aussi retiré à Sedan, ne put se contenir plus long-tems, & dit publiquement devant le Roi, « que cette place étoit devenue l'azile de tous » les factieux, & que c'étoit une autre la » Rochelle, qu'il falloit raser jusqu'aux fon» demens ».

Les trois princes retirés à Sedan font un traité avec l'Espagne & l'Empire.

Ces troubles civils en France releverent le courage des Espagnols, qui s'appliquerent avec ardeur à gagner le duc de Bouillon & les princes réfugiés à Sedan. Le cardinal de Richelieu employoit de son côté tous les moyens qui pouvoit les forcer à se livrer à l'Espagne, pour dépouiller le comte de Soissons de ses charges, l'archevêque de Rheims de ses bénéfices, & le duc de Bouillon de sa souveraineté. Bien loin de les aider à sortir du labyrinthe où il les avoit engagés, il les réduisit par ses brigues secretes, par la dureté des conditions qu'il exigeoit d'eux, & par les préparatifs qu'il fit pour assiéger Sedan, à signer un traité avec le cardinal Infant [1] qui agissoit au nom du roi d'Espagne, & avec l'Archi-

mille livres de revenu; le Cardinal le refusa; ce refus l'irrita, & il se retira à Sedan.

[1] Ferdinand d'Autriche dit LE CARDINAL-INFANT, fils de Philippe III, roi d'Espagne.

duc [1] qui agissoit au nom de l'Empereur. Chacun promettoit sept mille hommes ; & ces deux corps joints ensemble devoient se rendre auprès de Sedan. Les Espagnols s'obligerent aussi à envoyer deux cens mille écus pour faire des levées ; mais ils ne donnerent qu'une partie de l'argent ; & par rapport aux troupes manquerent entierement au traité. l'Empereur, fut plus fidele à ses engagemens, & envoya le général Lamboy avec les sept mille hommes qu'il devoit fournir. An. 1641.

Peu de tems après la signature de ce traité, le comte de Soissons, le duc de Guise & le duc de Bouillon, pour justifier leur conduite, firent répandre dans toute la France un Manifeste, où ils prirent le nom de PRINCES DE PAIX. Ils y peignoient le cardinal avec les couleurs les plus odieuses, en rappellant le souvenir de ses ingratitudes envers la Reine mere, sa bienfaitrice, de ses cruautés envers les rivaux de sa puissance ; & en exagerant sa complaisance pour ses créatures, la violence de son administration, & tous les défauts de son caractere. Le Cardinal donna ordre au maréchal de Châtillon de s'avancer vers Sedan avec ses troupes composées de dix mille hommes,

Ils publient un manifeste pour justifier leur conduite.

[1] Leopold Guillaume, fils de Ferdinand II, Empereur.

An. 1641.

pendant que le maréchal de la Meilleraye, à la tête d'une puissante armée, eut ordre de pénétrer jusques au cœur de la Flandre, pour y attirer toutes les forces des Pays-bas, & empêcher le Cardinal Infant d'envoyer du secours à Sedan [1].

Bataille de Marphée, & mort du comte de Soissons.

Dans le tems que le maréchal de Châtillon étoit campé à une lieue de Sedan, près d'un village nommé Marphée, le général Lamboy joignit l'armée Impériale à celle des *Princes de Paix*, au commencement du mois de juin. Après cette jonction, il marcha droit aux François avec le comte de Soissons qui commandoit un corps de réserve, & avec le duc de Bouillon qui menoit la cavalerie. Le duc de Guise, qui étoit allé à Bruxelles négocier le traité, n'étoit pas encore de retour. Le maréchal de Châtillon, aussi-tôt qu'il vit les ennemis, rangea son armée en bataille, & les fit attaquer vivement. Dans ce premier choc, l'armée royale eut l'avantage; mais ensuite la cavalerie des Princes [2] chargea celle du roi avec tant de vigueur, qu'elle la rompit entierement, la renversa sur l'infanterie, & en fort peu de tems mit l'armée royale en déroute. Le maréchal de Châtillon perdit toute son in-

[1] Voyez le Manifeste dans V. Siri.

[2] Mém. de Langlade, page 70.

fanterie, & la plûpart de ses principaux officiers furent tués ou faits prisonniers. Le duc de Bouillon se trouvant près du lieu, où il avoit laissé le comte de Soissons avec son corps de réserve, voulut aller s'assurer de la défaite de ses ennemis; mais il le trouva mort, sans avoir combattu, environné de ses gardes, & sans qu'on ait jamais sû par qui ni comment il fut tué: il est probable qu'il s'étoit malheureusement tué lui-même en voulant lever la visiere de son casque avec le bout de son pistolet. Le duc de Bouillon manda la nouvelle de la mort de ce Prince au Cardinal-Infant; & l'ayant prié de faire exécuter par les Espagnols les articles du traité, il n'eut pour réponse que des éloges & des complimens: Lamboy même eut ordre de repasser la Meuse, & d'aller joindre le Cardinal-Infant qui marchoit au secours d'Aire.

An. 1641.

Le Cardinal conseille au Roi d'assiéger Sedan.

Cependant Richelieu, pour ne pas laisser impunie la révolte du duc de Bouillon, ordonna au maréchal de Brézé de joindre son armée à celle du maréchal de Châtillon: elles montoient ensemble à vingt-cinq mille hommes. Le roi se rendit en personne sur la frontiere; où tout se préparoit pour immoler une nouvelle victime à sa juste indignation. Le duc de Bouillon se voyoit sans secours: l'Empereur avoit retiré ses troupes; l'Espagne lui avoit

An. 1641. manqué de parole ; soutenu de son seul courage, il se disposa à une vigoureuse défense dans Sedan, où il ne doutoit point qu'on ne vînt l'assiéger. Heureusement pour lui, il étoit d'une dangereuse conséquence d'entreprendre le siége de cette place, dans l'état douteux où étoit celui d'Aire ; & cette conjoncture fût le salut du duc de Bouillon. Le Roi étant arrivé à Mezieres, la plûpart des Seigneurs parlerent en sa faveur ; les uns par haine pour le Cardinal, les autres par générosité [1]. Cinqmars, grand écuyer de France, se distingua entre tous les autres par son zele pour le Duc ; il exposa vivement au Roi les torts, les duretés & les injustices du Cardinal qui avoient porté les *Princes de paix* aux plus grandes extrêmités ; il pallia les fautes du Duc, & obtint enfin pour lui une abolition entiere, à des conditions très-honorables. La place de Sedan devoit jouir de la même neutralité où elle étoit avant les troubles ; on remettroit le duc de Bouillon dans une pleine jouissance de tous les biens qu'il avoit en France : de son côté il promettoit de relâcher les prisonniers faits à la bataille de Marphée, & de restituer les bagages, les canons & les étendarts qu'il y avoit pris.

[1] Henri Coiffier d'Effiat, marquis de Cinqmars.

Dès que le traité fut ſigné, le duc de Bouillon, accompagné d'un grand nombre de gentils-hommes & d'officiers, alla trouver le Roi à Mezieres; il lui demanda pardon de ſa faute en préſence de toute la cour, & lui promit à l'avenir une fidélité inviolable: [1] mais en même-tems, il le ſupplia avec inſtance d'ordonner qu'on réhabilitât la mémoire du comte de Soiſſons, à qui le parlement de Paris avoit fait le procès; que ſon corps fût porté en France pour y être inhumé dans le tombeau de ſes ancêtres; & que ceux qui avoient épouſé ſa querelle fuſſent remis en poſſeſſion de leurs biens. L'intérêt que le Duc prenoit à la mémoire du comte de Soiſſons fit honneur à la bonté de ſon cœur & à la nobleſſe de ſes ſentimens: le Roi touché de ſes prieres y eut égard, & fit exécuter tout ce qu'il demandoit.

AN. 1641.

Traité fait avec le duc de Bouillon.

Ces troubles ayant été appaiſés, le cardinal de Richelieu forma le deſſein de conquerir le Rouſſillon. Il y avoit déja trois ans que les Catalans, ennemis naturels des Caſtillans, ſe plaignant que la cour d'Eſpagne violoit tous leurs privileges, avoient eu recours à la France pour ſe dérober aux perſécutions du comte-

AN. 1642.

Marche de Louis XIII en Rouſſillon.

[1] Mém. de Siri, tome 2, liv. 1; & anecdotes de la vie du cardinal de Richelieu, tome 1, liv. 3, p. 468.

duc d'Olivarez, ministre du Roi catholique.

AN. 1642. Comme le Roussillon coupoit la communication du Languedoc avec la Catalogne, Richelieu, pour faciliter le passage des secours qu'on envoyoit aux Catalans révoltés, jugea que la conquête de cette province étoit nécessaire. A sa sollicitation le Roi y alla lui-même, & fit marcher du côté de Narbonne vingt-deux mille hommes des meilleures troupes du royaume, auxquelles devoient se joindre celles qui étoient déja dans le Languedoc & dans le Dauphiné. Le maréchal de la Meilleraye en eut le commandement, & le vicomte de Turenne fut nommé son lieutenant général. On voulut d'abord assiéger Perpignan : mais comme les Espagnols pouvoient secourir cette place par le port de Collioure, où il leur étoit aisé d'aborder; on se contenta de bloquer Perpignan, & on alla vers le milieu de mars faire le siége de Collioure. Dans l'espace d'un mois on prit, l'épée à la main, tous les forts que le Gouverneur avoit fait faire autour de la ville : elle se rendit le dix d'avril.

10 d'avril.

Conspiration de Cinqmars.

Après la prise de Collioure, le Roi partit de Narbonne pour aller investir Perpignan, d'où par le conseil des Médecins, il revint quelque tems après à Narbonne, à cause du mauvais état de sa santé. Il ramena avec lui le vicomte de Turenne en Languedoc, laissant

le soin du siege aux maréchaux de Schomberg [1] & de la Meilleraye, qui prirent la ville par famine : Salces & plusieurs autres places fortes furent emportées sans beaucoup de peine ; & la conquête du Roussillon ne coûta qu'une seule campagne. Ce fut pendant le siege de Perpigann, qui avoit duré près de cinq mois, que le duc de Bouillon se trouva engagé de nouveau dans le parti des Espagnols. la mort du comte de Soissons avoit délivré le cardinal de Richelieu d'un ennemi redoutable ; les autres Princes & Seigneurs qui avoient souffert impatiemment l'autorité de ce Ministre, étoient morts, emprisonnés, ou exilés. Au moment qu'il se flattoit de n'avoir plus rien à craindre, il se vit menacé du plus grand danger qu'il eût jamais couru ; ce que n'avoient pu faire ni les Princes du sang, ni les Grands du royaume, ni les forces de l'Espagne, ni les armées de l'Empire, étoit sur le point d'arriver, par les intrigues du jeune Cinqmars, grand écuyer de France & favori du roi. An. 1642.

Cinqmars devoit sa fortune à Richelieu qui l'avoit produit à la cour ; fier de sa faveur, il voulut faire un personnage par lui-même, & s'affranchir de la dépendance de son bienfai-

[1] Charles de Schomberg, duc d'Alluin, issu de l'ancienne maison de Schomberg dans la Misnie en Allemagne.

AN. 1642.

teur : le Miniſtre s'en apperçut. Richelieu ardent à ſervir ſes amis, n'étoit pas moins inéxorable dans ſa haine contre ceux qui lui devenoient infideles : animé d'un juſte reſſentiment, il chercha à humiler Cinqmars, & à le noircir dans l'eſprit du Roi. Le Grand Ecuyer ſe crut alors dégagé de toute reconnoiſſance ; & oubliant que les mauvais offices ne doivent jamais effacer le ſouvenir des bienfaits eſſentiels, il travailla de ſon côté à indiſpoſer le Roi contre le Cardinal : il s'appliqua à lui débaucher ſes plus fideles créatures, & ſe lia étroitement avec ſes ennemis, par l'entremiſe du préſident de Thou, qui avoit tous les talens, tout l'eſprit & toute la réputation néceſſaires pour gagner ceux que la jeuneſſe de Cinqmars auroit pu jetter dans la défiance.

Le duc de Bouillon engagé dans l'affaire de Cinqmars.

Le duc de Bouillon fut un de ceux que l'on ſollicita le plus vivement. De Thou y employa les diſcours les plus inſinuans & les plus pathétiques, en lui remontrant que c'étoit le Grand Ecuyer, à qui il devoit la conſervation de Sedan, & qui avoit détourné les funeſtes effets de la vengeance du Cardinal. Les grandes ames ſont fideles à la reconnoiſſance, & ſe laiſſent quelquefois ſéduire par l'amitié. Le duc de Bouillon ne put ſe défendre de voir Cinqmars ; le rendez-vous ſe donna à S. Germain-en-Laye, quelque tems avant le départ

du Roi pour Perpignan. Cinqmars s'ouvrit au duc sur ses dispositions & sur ses projets. AN. 1642.
Après lui avoir peint avec les couleurs les plus vives, le danger qu'il y auroit de laisser le cardinal de Richelieu s'emparer de la régence, si le Roi, dont la santé dépérissoit tous les jours, venoit à mourir; il lui fit sentir qu'alors il auroit tout à craindre d'un Ministre qui avoit toujours marqué une si grande envie de le dépouiller de sa souveraineté, & finit par lui confier que le duc d'Orleans s'étoit mis à la tête du parti, & songeoit à le fortifier du secours des Espagnols. Le duc de Bouillon répondit qu'il étoit prêt d'entrer dans tous les projets nécessaires pour empêcher que le Cardinal ne tyrannisât le royaume après la mort du Roi, mais qu'il n'approuveroit jamais qu'on eût aucun commerce avec les Espagnols; qu'il venoit de sortir de leurs mains, & qu'il n'y rentreroit plus. Le duc de Bouillon qui vit ensuite le duc d'Orleans, lui parla comme il avoit parlé à Cinqmars, & lui représenta fortement qu'un prince comme lui, si le Roi mouroit, devoit fonder ses espérances plutôt sur les sujets du royaume, que sur des étrangers. Il lui promit cependant que si le Cardinal, après la mort du Roi, osoit manquer au respespect dû à la maison royale, Sedan seroit une retraite pour la Reine, pour les fils de

AN. 1642.

France & pour S. A. R. La Reine reçut de lui les mêmes assurances. C'est ainsi que par reconnoissance pour Cinqmars, par amitié pour de Thou, & par la juste défiance que le duc de Bouillon avoit du Cardinal, il se laissa engager dans ce complot, non avec les ennemis de la patrie, ni contre les intérêts de l'état; mais avec la Reine & le frere du Roi, pour leur donner un asile à Sedan, au cas que le Roi mourût, & pour les mettre à l'abri des persécutions, si le Ministre s'emparoit de la Régence.

Gaston & Cinqmars traitent avec l'Espagne.

Malgré les représentations du duc de Bouillon, & les conseils du président de Thou, le duc d'Orleans & le Grand Ecuyer traiterent avec l'Espagne. Fontrailles, ami intime de Cinqmars, homme de condition, plein d'esprit & de courage, fut choisi pour cette négociation : il se rendit à Madrid, conclut un traité avec le comte-duc d'Olivarez, & se conduisit avec tant d'habileté & de secret, qu'il revint à Paris sans qu'on se fût apperçu de son absence, ni qu'on eût eu le moindre soupçon de son voyage.

Le duc de Bouillon va commander en Italie.

Bientôt après le duc de Bouillon fut nommé général de l'armée de Piémont : il partit pour l'Italie à peu près dans le même-tems que le Roi partit pour Perpignan. Le Ministre ne voulut point quitter le Roi, croyant retenir

par sa présence une autorité que le favori tâchoit d'ébranler tous les jours. Pendant ce voyage, Cinqmars reprit un nouvel ascendant sur l'esprit de son maître ; son crédit & sa faveur augmenterent à un tel point, que le Cardinal, alarmé plus que jamais, s'adressa au prince Henri Frederic, oncle du vicomte de Turenne, pour le prier d'écrire à Louis XIII en sa faveur ; mais la lettre du prince d'Orange produisit très peu d'effet, & la caballe de Cinqmars prévaloit toujours. Le cardinal étant arrivé à Narbonne y tomba malade, & le Roi continua sa route vers Perpignan. Richelieu accablé de la maladie, l'étoit encore plus de l'idée dont il s'occupoit sans cesse, que Cinqmars profiteroit de son absence pour achever de le ruiner auprès du Roi. Dans cette situation il se fit transporter, malgré sa foiblesse & sa langueur extrême, de Narbonne à Tarascon, dans un pays dont le Gouverneur lui étoit dévoué. Là, dévoré d'inquiétudes & plongé dans le plus noir chagrin, il perdit cette présence d'esprit & cette fermeté qui l'avoient toujours soutenu. Ce grand Ministre, qui avoit chassé la Reine, humilié les Seigneurs, terrassé l'hérésie, abattu l'Espagne, arrêté les victoires de l'Empereur, attiré l'attention de tous les Princes de l'Europe, devint un homme foible, sans ressource, sans courage, qui

AN. 1642.

An. 1642.

ne trouve plus d'expédiens pour prévenir la disgrace, & qui n'ose l'envisager.

Richelieu découvre le traité d'Espagne.

Il succomboit à sa foiblesse, lorsqu'un hasard imprévu tout à coup le releva : dans ce moment critique il découvrit le traité secret fait avec l'Espagne. On n'a jamais bien su qui fut celui qui rendit ce service important au Ministre ; mais il est sûr qu'il reçut une copie de ce traité, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il la lut avec transport, & il y trouva les articles suivans : [1] Que pour terminer une longue & sanglante guerre également funeste à la France, à l'Espagne, à l'Empire & à toute la Chrétienté, & pour contraindre le Roi très-chrétien à faire une paix avantageuse aux deux Couronnes, Sa Majesté catholique fourniroit douze mille hommes d'infanterie & cinq mille chevaux à S. A. R. le duc d'orleans, & à deux de ses amis unis avec lui ; qu'aussi-tôt que S. A. R. se retireroit dans une place fortifiée, dont il étoit convenu avec ses deux amis, S. M. C. lui fourniroit quatre cens mille écus pour faire tous les préparatifs de la guerre, & cent mille florins par mois pour entretenir les troupes nécessaires ; que S. A. R. commanderoit cette armée, & que ses deux amis seroient nommés maréchaux de camp par l'Em-

[1] Voyez les Mém. de Vittorio Siri de cette année.

pereur,

pereur, avec huit mille florins de pension par mois; que l'armée Impériale qui étoit en Flandre, & celle des Espagnols commandée par le duc d'Orleans se joindroient pour s'aider mutellement; que le roi d'Espagne & le duc d'Orleans ne feroient point la paix avec la France l'un sans le consentement de l'autre; & qu'enfin la place de retraite & les deux Seigneurs seroient nommés après la ratification des articles ci-dessus. On trouva à la fin de ce traité une apostille, par laquelle on déclaroit que la ville en question étoit SEDAN, & que les deux personnes unies avec le duc d'Orleans étoient LE DUC DE BOUILLON & LE GRAND ECUYER DE FRANCE.

AN. 1642.

Emprisonnement de Cinqmars & de de Thou.

Dès que le Cardinal eut fait cette importante découverte, il dépêcha au Roi le sécretaire d'état Chavigni, pour lui remettre à lui-même la copie du traité, pour l'instruire de toutes les conséquences de cette dangereuse conspiration, & pour lui exagérer toutes les horreurs de l'ingratitude de Cinqmars. Le Roi étant tombé malade devant Perpignan, s'étoit fait porter à Narbonne, & ses forces commençoient à se rétablir, lorsque Chavigni arriva. L'idée de cette conspiration fit une telle impression sur l'esprit de Louis XIII, qu'il passa sur le champ de *la tendresse* à la haine pour Cinqmars, & de l'aversion à l'amitié pour le

Cardinal, sentant la perfidie de l'un, & le besoin qu'il avoit de l'autre. Le Roi fit arrêter Cinqmars, & en même-tems de Thou, que ses liaisons intimes avec le Grand Ecuyer rendoient suspect. Il ordonna qu'on les conduisît au château de Pierre-encise; pour lui, il se fit transporter malgré sa foiblesse à Tarascon. Le duc d'Orleans ayant appris cette nouvelle, pour ne pas s'exposer aux ressentimens du Roi & à la vengeance du Ministre, révéla tout le secret: il s'excusa de ne pouvoir représenter l'original du traité, parce qu'il l'avoit brûlé; mais il en donna une copie signée de sa main, & contresignée par le Sécretaire de ses commandemens. Le Cardinal muni d'une piece si décisive pour la perte totale de ses ennemis, fit travailler à leur procès.

AN. 1642.

Emprisonnement du duc de Bouillon.

Aussi-tôt que Cinqmars fut pris, & avant que de faire aucun éclat, on avoit envoyé des ordres en Piémont pour s'assurer du duc de Bouillon: comme il étoit fort aimé des troupes, on n'osa l'arrêter à la tête de l'armée; on différa d'exécuter les ordres de la cour jusqu'au lendemain qu'il devoit aller à Casal: il y fut arrêté & conduit à Pierre-encise. Dès le même jour qu'il y arriva, ses amis lui firent tenir secrétement un billet qui l'instruisoit de tout ce qui s'étoit passé. Son indignation fut extrême, en apprenant, que non-seulement

Fontrailles avoit promis au roi d'Espagne, de la part de Gaston, que le duc de Bouillon entreroit dans le traité, & donneroit Sedan pour place de sureté; mais encore qu'à son insçu on avoit obtenu pour lui une pension de Philippes IV. [1] Fontrailles, dans la suite, pour se justifier de cette supercherie, osa soutenir que le duc de Bouillon avoit été le premier moteur du traité avec l'Espagne; mais les procédures faites contre le Duc, dans lesquelles on voit qu'il se purge parfaitement de cette accusation, aussi bien que les lettres qu'il écrivit à la Reine & à Gaston après la mort du roi & du Cardinal [2], démontrent clairement le contraire.

AN. 1642.

Mort de Cinqmars & de de Thou.

Cependant le chancelier Seguier travailloit à l'instruction du procès avec beaucoup de diligence. Cinqmars & de Thou furent condamnés à avoir la tête tranchée, l'un comme auteur du traité d'Espagne, l'autre pour l'avoir sçu & ne l'avoir pas révélé.

Elargissement du duc de Bouillon.

Le duc de Bouillon demeuroit tranquille dans sa prison, persuadé qu'il n'avoit fait que l'action d'un homme d'honneur, en ne trahissant pas le secret de ses amis; & qu'il suffisoit, pour n'être pas criminel, de n'avoir donné aucun

[1] Voyez les Mémoires de Montresor.

[2] Voyez les preuves à la fin, n°. 1.

An. 1642. pouvoir, ni d'avoir rien ſigné touchant le traité d'Eſpagne; mais lorſqu'il apprit, par la condamnation du préſident de Thou, que les loix ne ſont pas plus ſéveres contre ceux qui *commettent le crime de leze-Majeſté*, que contre ceux qui ne le révélent pas, il ne douta point de ſa perte, & ne ſongea plus qu'à mourir avec les ſentimens héroïques qu'il avoit montrés pendant ſa vie. Les procédures qu'on fit contre lui n'eurent pourtant aucune ſuite. Les vives inſtances de ſes oncles, le prince d'Orange & le landgrave de Heſſe, en ſa faveur, jointes à celles du vicomte de Turenne, dont le Cardinal connoiſſoit tout le mérite, adoucirent le Miniſtre: mais ce qui contribua le plus efficacement au ſalut de cet illuſtre Criminel, fut la conduite ferme de la ducheſſe de Bouillon, qui menaça de livrer Sedan aux Eſpagnols, ſi l'on faiſoit mourir ſon mari. Comme le Cardinal en vouloit moins à la perſonne du duc de Bouillon, qu'à ſa ſouveraineté, il conclut bientôt un traité avec ce prince, par lequel il fut reglé que les troupes du Roi entreroient dans Sedan; que Sa Majeſté donneroit en échange de cette ville pluſieurs grandes terres du royaume; & que pendant que l'on travailleroit à l'exécution de cet échange, le duc de Bouillon ſortiroit de priſon, & ſe retireroit à Turenne.

An. 1642.

Mort de Richelieu & de Louis XIII.

L'acquiſition de Sedan, qui depuis eſt demeuré uni à la couronne, fut un des derniers avantages que le cardinal de Richelieu procura à la France; & ce grand Miniſtre mourut le quatre décembre, craint, haï, envié, mais admiré de tous les hommes, & de ceux mêmes qui préferent les grandes vertus aux grands talens. Il avoit choiſi, avant que de mourir, le cardinal Mazarin pour lui ſuccéder dans le miniſtere, & ſon choix fut agréé. Le Roi mourut cinq mois après Richelieu, & laiſſa la reine Anne d'Autriche, ſa femme, régente du royaume pendant la minorité de Louis XIV, qui n'avoit alors que quatre ans & demi.

An. 1643. 14 de mai.

Le Vicomte de Turenne retourne en Italie.

La Reine, dès le commencement de ſon adminiſtration, donna au vicomte de Turenne une marque de la plus haute eſtime. La face des affaires d'Italie étoit entierement changée: les Eſpagnols ayant été obligés de jetter leurs principales forces du côté de la Catalogne, & ne pouvant plus ſecourir le prince Thomas comme auparavant, n'avoient ſongé qu'à s'aſſurer pour eux-mêmes des places conquiſes en Piémont, en les garniſſant de leurs propres troupes contre la foi des traités. Le prince Thomas ſe voyant ainſi abandonné, & expoſé tous les jours à recevoir de nouveaux affronts, avoit prêté l'oreille aux remontrances de ſa

belle-ſœur, & rompant ouvertement avec l'Eſpagne, s'étoit racommodé avec la France. La Reine régente lui envoya bientôt des lettres patentes de GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI EN ITALIE; mais comme on ne comptoit pas encore beaucoup ſur ſon attachement, on vouloit avoir auprès de lui un homme ſûr; & ce fut le Vicomte de Turenne qu'on choiſit pour ce poſte de confiance. Le prince Thomas goûta l'eſprit du jeune Vicomte, ſentit la ſupériorité de ſes connoiſſances dans l'art militaire, & lui abandonna la conduite de l'armée; d'autant plus que ſa mauvaiſe ſanté le mettoit lui-même hors d'état d'agir.

Turenne remplit avec autant de gloire que de modeſtie les fonctions de général. Pour obliger les Eſpagnols à ſortir du Piémont, il feignit de vouloir porter la guerre dans le Milanois, & marcha d'abord vers Alexandrie; il fit inveſtir cette place de maniere que les ennemis pouvoient y jetter du ſecours par les grands intervalles qu'il laiſſa exprès entre les quartiers de ſon armée. Les Eſpagnols ne manquerent pas de donner dans le piége, & tirerent preſque la moitié de la garniſon de Trin, ville de Piémont, pour la jetter dans Alexandrie, ville du Milanois. Alors le Vicomte, qui n'avoit feint de vouloir prendre Alexandrie que pour faire dégarnir Trin, alla aſſié-

ger cette derniere place dans les formes. On attaqua les dehors, & ils furent bientôt emportés. Les Espagnols vinrent reconnoître les quartiers des François, pour tâcher de faire rentrer dans la place les troupes qu'ils en avoient tirées ; n'ayant pu y réussir, ils tenterent le même stratagême que le Vicomte, feignirent d'en vouloir à Asti, & l'allerent investir, mais inutilement : comme le Vicomte l'avoit pourvu de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siége, il continua celui de Trin, & après six semaines, prit la ville. Dans le tems qu'il se préparoit à reconquerir de même toutes les places du Piémont, que les Espagnols y occupoient, la Reine lui envoya le bâton de Maréchal de France : il n'avoit alors que trente-deux ans.

AN. 1643.

24 septembre.

Sentimens & paroles du Vicomte sur les caractéres de ses quatre maîtres.

Tel fut l'apprentissage du vicomte de Turenne dans l'art militaire, pendant l'espace de dix-sept années entieres, qu'il servit sous plusieurs généraux différens, sans commander en chef. Il porta le mousquet un an comme volontaire, fut quatre ans capitaine, quatre ans colonel [1], trois ans maréchal de camp,

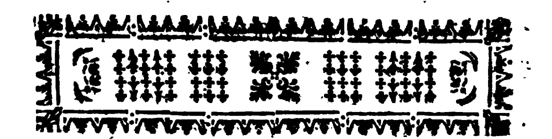
[1] Le Régiment de Turenne fut toujours conservé, & devint une école de milice, d'où sortirent plusieurs lieutenans généraux, maréchaux de France, & officiers les plus habiles & les plus distingués.

AN. 1643. & cinq ans lieutenant général. Rien ne lui fait plus d'honneur, que l'aveu de ce qu'il croyoit devoir à chacun de ses maîtres. Il disoit « qu'il tenoit du prince Henri d'Orange, » son oncle, les principes de bien choisir un » camp, d'attaquer une place selon les re- » gles; de former de loin un projet, de le » rouler long-tems dans sa tête, & de n'en » rien faire paroître qu'au moment de l'exécu- » tion; d'être dépouillé d'ostentation, & de » se remplir de sentimens vifs & relevés pour » l'intérêt de la patrie plutôt que pour sa propre » gloire ». En parlant du duc de Weymar, il disoit « que de rien ce Général faisoit toutes » choses, & ne s'énorgueillissoit point de ses » succès; que lorqu'il avoit du malheur, il ne » songeoit pas tant à se plaindre, qu'à s'en re- » lever; qu'il aimoit mieux se laisser blâmer » injustement, que de s'excuser aux dépens » de ses amis qui avoient manqué dans l'ac- » tion; qu'il étoit plus occupé à réparer ses » fautes, qu'à perdre son tems en apologies; » & enfin qu'il cherchoit plus à se faire aimer » par les soldats, qu'à s'en faire craindre ». Il avoit remarqué sous le cardinal de la Valette, « que pour être agréable aux militai- » res, il falloit en allant à l'armée, renon- » cer aux fausses délicatesses de la cour, à la » galanterie, aux amusemens du bel esprit,

» & vivre avec les officiers à leur mode, » sans façon, & sans affectation ». Il fut confirmé, en voyant la conduite du comte d'Harcourt, dans la grande maxime de César, « que de toutes les vertus militaires, la diligence & l'expédition sont les plus essentielles; & qu'elles entraînent ordinairement » le succès, quand elles sont accompagnées » de circonspection & de prudence. An. 1643.

Fin du premier Livre.





HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE.

LIVRE SECOND.

Après la mort de Louis XIII, le duc de Bouillon étoit parti de Turenne, pour se rendre à la cour, & y avoit été très-bien reçu: on jugea par l'accueil favorable de la Reine, qu'il rempliroit les premieres places de l'Etat; mais il vit peu à peu se refroidir pour lui & la Reine, & le duc d'Orléans, aux intérêts duquel il s'étoit sacrifié. Le cardinal Mazarin, jaloux de ses talens, chercha à le dégoûter par les difficultés qu'il fit naître sur l'échange de Sedan, & sur la conservation de son rang. Le Duc offensé ne put s'empêcher d'en marquer son ressentiment; & Mazarin appréhendant qu'il ne songeât aux moyens de se ven-

ger, proposa en plein conseil de le faire arrêter. Le Duc ayant été averti des desseins du Ministre, retourna en diligence à Turenne, & résolut de sortir promptement du royaume. Pendant qu'il délibéroit en quel pays il iroit se mettre à l'abri des mauvais traitements de Mazarin, le pape Urbain VIII lui fit offrir par un Prélat italien, la charge de généralissime des troupes de l'Eglise dans la guerre appellée Barberine: [1] il accepta l'offre & se rendit à Rome, où la jalousie & l'injustice du Cardinal le poursuivirent. L'ambassadeur de France ayant mandé à Paris, qu'on alloit traiter le duc de Bouillon, à Rome dans les cérémonies publiques, en Prince souverain, fut chargé de s'y opposer; sous prétexte que le Duc, pendant sa prison de Pierre-encise, avoit été dépouillé de sa Souveraineté. Le Duc fit re- An. 1644.

[1] Les cardinaux Antoine & François Barberin, neveux du Pontife Urbain VIII, proposerent au duc de Parme de leur vendre quelques terres de Castro qui étoient voisines des leurs: cette demande fut rejettée, & les Barberins poussèrent leur oncle à s'en venger, en révoquant certains droits que les Papes avoient accordés aux Farnèses. Le Duc irrité, prit les armes, déclara la guerre au S. Siége, & eut recours aux Vénitiens aussi bien qu'aux ducs de Modene & de Toscane, qui se liguèrent contre l'Etat ecclésiastique. Le cardinal Antoine leva des troupes; & le Pape pria le duc de Bouillon d'en être le généralissime.

AN. 1644. présenter au Pape qu'il jouissoit toujours des mêmes droits, avec l'agrément du Roi; & & que sa Majesté tenoit Sedan au même titre qu'elle occupoit Casal, dont la propriété étoit demeurée au duc de Mantoue. Le cardinal Barberin répondit « que la cour de Rome » me avoit coutume, avant que de passer des » titres aux Princes étrangers, d'examiner s'ils » leur étoient dus; & que lorsque le Pape » donnoit une qualité, elle étoit permanente » & devenoit un caractere ineffaçable »; il pria donc le Duc de trouver bon que l'on approfondît les droits de sa maison. Les Commissaires qui furent nommés pour consulter les archives du Vatican, après beaucoup de recherches, fournirent des mémoires [1], par lesquels il étoit prouvé que dans tous les actes publics, dans plusieurs dietes de l'Empire, & dans tous les congrès, de tems immémorial, le Roi très-chrétien, le Roi catholique, & l'Empereur avoient traité les ducs de Bouillon comme Princes souverains. Le Duc, sur le rapport des Commissaires, fut reconnu pour tel; les honneurs attribués à cette qualité lui furent accordés dans les cérémonies publiques, comme dans le particulier; & le Pape lui donna même le fauteuil.

[1] Voyez les Mém. de Chaufour rapportés par M. Baluse.

L'éclat avec lequel le duc de Bouillon paroissoit à Rome, fit craindre au cardinal Mazarin qu'il n'y eût du danger à laisser plus longtems le vicomte de Turenne en Italie, si près d'un frere justement irrité; & il l'envoya en Allemagne recueillir les restes de l'armée Weymarienne. Le maréchal de Guébriant, mort depuis peu [1], d'une blessure reçue au siége de Rotweil [2], avoit été le général de cette armée pendant quatre ans; & le comte de Rantzau, son successeur, l'avoit menée aux environs de Dutlingue, ville de Suabe sur le Danube, où le comte de Mercy, général des troupes Bavaroises [3] le surprit, le battit, & le fit prisonnier avec la plûpart de ses officiers généraux, & presque toutes ses troupes, à la réserve de cinq ou six mille chevaux qui se sauverent en deça du Rhin. Avec ces débris, il falloit défendre les bords du fleuve contre les armées de l'Empereur, du duc de Baviere & du duc de Lorraine, qui s'étoient réunies dans l'espérance de profiter des disgraces des François. Pour surcroît de malheur, Torstenson, que la reine Christine avoit en-

AN. 1644.

Le vicomte de Turenne va commander en Allemagne.

[1] M. de Guébriant mourut le 24 novembre 1643.

[2] Ville impériale à la source du Nekre.

[3] François de Mercy, gentilhomme Lorrain, & natif de Longwy dans le Barrois.

voyé pour commander les Suédois en Allemagne, après la mort du général Banier, étoit allé dans le Holstein, sans donner avis de son départ. Tel étoit le triste état des affaires en Allemagne, lorsque le vicomte de Turenne eut ordre de s'y rendre. Le Cardinal l'obligea d'abandonner l'armée triomphante d'Italie, pour aller ramasser des troupes défaites, dispersées, sans chef, sans argent & sans armes. Ce nouveau trait ne laissa plus douter le Vicomte des dispositions peu favorables du Ministre pour lui & pour sa maison. Sans marquer aucun ressentiment, il s'arma de sa propre vertu, & jugeant l'emploi qu'on lui donnoit d'autant plus glorieux, qu'il étoit dangereux & difficile, il partit pour l'Alsace, & arriva à Colmar au mois de décembre 1643. Comme les ennemis ne tenoient plus la campagne, son premier soin fut de procurer de bons quartiers à ses troupes; il les retira de l'Alsace qui étoit ruinée, & les mena dans les montagnes de Lorraine passer l'hyver. Cette armée manquoit généralement de tout: pour subvenir plus promptement à ses besoins, Turenne, avant que la Cour envoyât de l'argent, emprunta sur son crédit des sommes considérables; & pendant que la plûpart des grands du royaume vendoient à très-haut prix les moindres services qu'ils rendoient à la Cour

tonne, il fit remonter à ses dépens cinq mille cavaliers, & habiller quatre mille fantassins, qui composoient toute l'armée du Roi. Il n'étoit gueres possible d'entreprendre rien d'important avec un si petit nombre; le Vicomte néanmoins, dès le commencement du printems, forma le dessein de surprendre le frere du général Mercy; sçachant qu'il étoit cantonné avec deux mille chevaux au-delà de la forêt noire dans Hutinghen près de la source du Danube, il s'avança vers le Rhin, & le passa à Brisac.

An. 1644.

D'Erlac, Gouverneur de cette place, l'avoit abandonnée à l'approche du Vicomte, & lui marquoit par une letre, qu'étant persuadé que la Cour se défioit de sa fidélité, il étoit sorti de la ville & la lui remettoit entre les mains. Le Vicomte, qui connoissoit le mérite de cet officier, bien loin de profiter de sa foiblesse & de s'emparer de son gouvernement, lui envoya Tracy, un de leurs amis communs, pour le prier de revenir incessamment & de reprendre son emploi. Turenne ayant rassuré d'Erlac, cotinua sa route vers la source du Danube, fit attaquer Gaspar, baron de Mercy, par quatre ou cinq régimens, défit sa cavalerie, & prit trois ou quatre cens hommes avec beaucoup d'officiers: le reste se sauva dans l'armée de Baviere commandée par le général comte de Mercy, frere du Baron.

Sa générosité envers d'Erlac gouverneur de Brisac.

AN. 1644.

Préparatifs pour le Congrès de Munster.

Cependant les différentes puissances de l'Europe songeoient à la paix générale. Il y avoit déja près de vingt-cinq ans que la fatale guerre de religion, allumée par les troubles de Bohême, duroit dans l'Empire, & avoit embrâsé successivement toute la chrétienté. Les divers succès dont elle fut accompagnée en avoient enfin rebuté les deux partis ; il s'étoit élevé dans tout l'Empire depuis trois ans, un cri unanime des Princes & des Etats qui demandoient la paix. Les électeurs de Saxe & de Brandebourg, qui par-dessus tous la désiroient ardemment, avoient engagé les rois d'Angleterre & de Danemarck à offrir leur médiation entre les Princes protestans ; & le pape Urbain VIII avoit offert la sienne aux Princes catholiques. L'Empereur s'étoit rendu à Ratisbonne, où il avoit convoqué la diéte de l'Empire, pour y délibérer sur les moyens les plus propres à terminer la guerre. On avoit disputé long-tems sur le choix du lieu où se tiendroient les assemblées ; & ce ne fut qu'après de grandes contestations que l'on tomba d'accord, par un traité signé à Hambourg, en 1641, que les négociations se feroient à Munster & à Osnabrug en Westphalie ; que la France traiteroit à Munster, & la Suéde à Osnabrug ; que chacune de ces deux Couronnes auroit un résident dans la ville où l'autre au-

roit ses plénipotentiaires, pour se communiquer mutuellement leurs résolutions; qu'enfin les deux traités ne devant être regardés que comme un seul, l'une des deux Couronnes ne feroit la paix que lorsque l'autre feroit satisfaite. Dès ce moment, toute l'Europe conçut l'espérance d'une prochaine paix; & l'ouverture de l'assemblée devoit se faire au mois de mars 1642; mais le cardinal de Richelieu, qui n'estimoit pas que le tems fût encore venu où la France pût retirer des avantages assez considérables de la paix, avoit affecté de la retarder, en portant trop haut les prétentions de son maître; les expéditions militaires continuerent; les François & les Suédois s'unirent, & la paix s'éloigna. La mort de Richelieu fit renouer les conférences, & la déroute de l'armée Françoise en Allemagne, après la mort du maréchal de Guébriant, détermina le cardinal Mazarin à envoyer des plénipotentiaires à Munster. On choisit pour cet emploi deux des plus habiles négociateurs qu'il y eût en France, les comtes d'Avaux & Servien, dont les caracteres étoient fort opposés. Comme ces deux Ministres se disputoient la premiere place, on envoya le duc de Longueville pour prévenir tout sujet de dissention entre eux, aussi-bien que pour donner plus de crédit à une ambassade qui auroit un Prince pour

AN. 1644.

chef. Depuis pluſieurs ſiecles, il ne s'étoit
AN. 1644. point fait de négociations où tant de Monarques, de Princes & d'Etats ſouverains euſſent été intéreſſés, & où l'on eût employé un ſi grand nombre de politiques habiles. Le Congrès s'ouvrit enfin vers le commencement d'avril de cette année.

Le Vicomte marche au ſecours de Fribourg. [1] Au mois de mai, l'armée Bavaroiſe ſe trouvant rétablie par les bons quartiers, & augmentée juſqu'au nombre de huit mille hommes de pied & de ſept mille chevaux par les recrues qu'elle avoit faite, alla aſſiéger Fribourg qui eſt à cinq lieues de Briſac. Le vicomte de Turenne marcha en diligence au ſecours de cette place, avec ſon armée qui n'étoit que de dix mille hommes, & joignit l'ennemi dans une plaine près de Fribourg. Le général Mercy qui ne s'attendoit pas à une marche ſi prompte, n'avoit eu le tems que d'ouvrir la tranchée devant la ville, ſans ſe ſaiſir des poſtes avantageux aux environs. Le Vicomte s'apperçut de cette faute, & ſe flatta de pouvoir en profiter, malgré l'inégalité de ſes forces. Voyant qu'une montagne appellée la montagne noire, qui commandoit la plaine, n'étoit point oc-

[1] Ici l'on mêle le récit de M. de Turenne avec les faits qu'on trouve dans la relation de Fribourg, par M. le marquis de la Mouſſaye, retouchée par la Chapelle.

rupée par les Bavarois, il ordonna à deux régimens réunis dans un seul bataillon de mille hommes d'y marcher, & fit avancer le reste de l'infanterie pour les soutenir. Sur ce mouvement, l'ennemi détacha une vingtaine de soldats qui par l'autre côté de la montagne en gagnerent promptement le sommet. A leur premiere décharge, les François croyant que toute l'infanterie ennemie étoit sur la montagne, la cotoyerent, au lieu de monter; ils plierent à la seconde, & descendirent précipitamment; leur désordre donna lieu à Mercy de s'emparer de la montagne, & Turenne alla se camper sur une petite éminence à la vue de l'ennemi qui continua le siége. Après quelques escarmouches, & un combat de cavalerie, où sept à huit cens chevaux des Bavarois furent défaits, ayant appris que la ville capituloit, il ne voulut plus rien hasarder pour la secourir, & se retira à une lieue & demie de Fribourg.

An. 1644

18 juillet.

Le duc d'Enguien va joindre le vicomte de Turenne près de Fribourg.

La Cour informée que l'armée du Roi étoit trop foible pour attaquer les Impériaux, ordonna à Louis de Bourbon, duc d'Enguien, d'aller joindre le vicomte de Turenne. Le Duc s'étoit déja fait connoître par la bataille de Rocroi. Deslors, il eut ce coup-d'œil heureux qui embrasse tous les objets, qui les présente à l'imagination sans les confondre, & qui dans l'instant même dicte à l'esprit le parti qu'il doit

An. 1644. prendre. Rempli d'un enthousiasme martial ; il sembloit souvent agir par une inspiration subite qui lui faisoit mépriser les dangers & forcer les obstacles. Le Vicomte au contraire patient, tranquille, toujours guidé par un esprit de réflexion profonde, ne se laissoit point éblouir par l'éclat d'une action brillante, & sçavoit miner peu à peu les forces de l'ennemi par une sagesse qui prévoyoit, qui préparoit & qui se soumettoit tous les événemens. On ne pouvoit mortifier plus vivement Turenne, qu'en lui donnant un chef d'un caractere si différent du sien, au lieu de lui envoyer des troupes qu'il auroit pu conduire selon ses maximes. Il sentit plus que jamais combien les intentions du Ministre lui étoient contraires ; mais accoutumé à se vaincre soi-même, il reçut avec respect les ordres de la Cour.

Le duc d'Enguien arrive au camp du Vicomte, & y tient un conseil de guerre.

Le duc d'Enguien étoit à Amblemont près de Mouzon, lorsqu'on lui manda de partir pour l'Allemagne : en treize jours de marche il se rendit près de Brisac avec dix mille hommes, & chargeant Marsin [1] de leur faire passer le Rhin, il s'avança avec le maréchal de Gramont vers le camp du Vicomte, où il ne fut

[1] Jean-Gaspard Ferdinand, seigneur Liégeois, depuis comte du S. Empire, & chevalier de l'Ordre de la Jarretiere en Angleterre.

pas plutôt arrivé qu'il tint conseil de guerre. Turenne parfaitement instruit de l'état des Bavarois fut d'avis qu'on menât l'armée par Langendentzling & le Val de Bloterthal, jusques dans le Val S. Pierre, pour couper les vivres aux ennemis qui ne pouvoient en faire venir que de Villingen, au-delà des montagnes de la forêt noire, à deux lieues des sources du Danube : ajoûtant qu'il étoit aussi facile de les affamer, qu'il seroit périlleux de les forcer dans un camp fortifié par tous les avantages de la situation, & défendu par de vieilles troupes, qui avoient à leur tête le plus grand général de l'Allemagne. D'Erlac & le maréchal de Gramont furent du même sentiment : le duc d'Enguien seul voulut absolument qu'on attaquât les ennemis dans leurs retranchemens ; il alla donc reconnoître lui-même le camp des Bavarois & les lieux voisins avec le Vicomte, qui lui montra un défilé, par lequel une partie de son armée pourroit les prendre par le flanc gauche, pendant que l'autre partie attaqueroit par le front & par le flanc droit.

AN. 1644.

Les troupes du Roi dont le duc d'Enguien étoit généralissime, se trouvoient partagées en deux corps : l'un que l'on nommoit l'armée de France, composé de six mille fantassins & de quatre mille chevaux, sous les ordres du ma-

Dénombrement des troupes du Roi, & situation du camp des Bavarois.

AN. 1644. réchal de Gramont ; & l'autre appellé l'armée Weymarienne, commandée par le vicomte de Turenne, étoit de cinq mille chevaux & de cinq mille homme de pied : l'armée Bavaroise montoit environ à quinze mille hommes ; mais elle étoit campée dans un lieu presque inaccessible, peu distant de Fribourg. Cette ville est située au pied des montagnes de la forêt noire, qui s'ouvrent en forme de croissant d'un côté par le Val S. Pierre, & de l'autre par le Val du Bloterthal : l'un & l'autre se terminent près d'un monastere appellé l'Abbaye du Val S. Pierre. Au devant de Fribourg est une petite plaine arrosée d'un ruisseau, bornée sur la droite par des montagnes escarpées, & sur la gauche entourée de bois marécageux, au travers desquels il n'y a pour chemin de Brisac à Fribourg qu'un passage très-étroit. Ce fut dans un lieu si avantageux que se posta le général Mercy : son camp, qui occupoit la petite plaine, étoit étendu le long du ruisseau, & fortifié d'un grand retranchement ; il avoit Fribourg derriere lui, & devant lui une hauteur. Sur la pente de cette hauteur, du côté des François, il fit faire un fort palissadé, où il mit six cens hommes avec de l'artillerie : de-là il poussa le long d'un bois, en montant vers le sommet, une ligne défendue par des redoutes, à deux cent pas de distance l'une de l'autre ; & pour en rendre l'accès plus

difficile, il fit abbattre tout le long de cet ouvrage quantité d'arbres, dont les branches à demi-coupées & hérissées en tout sens, tenoient lieu de chevaux de frise. Entre la hauteur qui étoit à la tête du camp des ennemis, & les montagnes qui dominoient sur le côté gauche en venant de Fribourg, se trouvoit le défilé, où l'on ne pouvoit arriver qu'en faisant un grand tour. Mercy avoit fait aussi des retranchemens à l'entrée du défilé, & l'avoit barré avec des sapins abbatus : il avoit de plus garni d'infanterie les bois qui étoient à droite & à gauche ; ensorte qu'il n'imaginoit pas que l'on pût jamais tenter ce passage qu'il croyoit avoir rendu impatricable.

An. 1644.

Cette situation du camp des ennemis fit balancer encore une fois les avis dans le conseil de guerre : mais le duc d'Enguien persista dans le sien ; & persuadé que rien ne pouvoit lui résister, il résolut d'aller lui-même avec l'armée de France, chasser les Bavarois de la montagne, gagner la hauteur, & descendre ensuite pour les attaquer dans leur camp ; pendant que le Vicomte iroit avec les troupes Weymariennes les prendre en flanc par le défilé. Comme elles avoient un grand tour à faire, il fut arrêté que le Prince n'attaquerot que trois heures avant le coucher du soleil, afin que les deux attaques se fissent en même tems.

Disposition pour l'attaque du camp de Mercy.

AN. 1644.

Premier combat.

Le vicomte de Turenne partit le troisieme du mois d'août à la pointe du jour ; & pendant qu'il faisoit le tour des montagnes, le duc d'Enguien disposa son attaque de cette sorte. Son infanterie étoit composée de six bataillons de huit cens hommes chacun, Espenan [1] maréchal de camp fut commandé avec deux bataillons pour donner le premier ; le comte de Tournon se mit à la tête des régimens de Conti & de Mazarin, pour soutenir Espenan ; le duc d'Enguien réserva deux régimens pour les employer où le besoin le demanderoit ; le maréchal de Gramont & le comte de Marsin demeurerent auprès de sa personne : [2] le comte de Pallüau, depuis maréchal de Clerembault, soutenoit toute l'attaque avec le régiment d'Enguien cavalerie ; & les gendarmes furent postés à l'entrée de la plaine, dans un lieu fort serré, pour empêcher que les Bavarois ne prissent l'infanterie en flanc. A l'heure convenue entre les deux Généraux, le jeune Prince fit attaquer la montagne par son infanterie. Pour aller aux ennemis il falloit monter une côte fort escarpée, au travers d'une vigne, dans laquelle il se

[1] Roger de Bossolt, comte d'Espenan, de la province de Bigorre, nommé depuis pour être chevalier du S. Esprit.

[2] Philippes de Clerembault, comte de Pallüau, fut fait Maréchal de France neuf ans après en 1653.

trouvoit ;

trouvoit, d'eſpace en eſpace, des murailles de quatre pieds de haut qui ſoutenoient les terres : les troupes commandées monterent courageuſement, chaſſerent les ennemis des terraſſes, & les pouſſerent juſqu'aux arbres abattus devant le retranchement : cependant les Bavarois faiſoient un ſi grand feu que l'infanterie Françoiſe ne put forcer ces abattis, ſans perdre beaucoup de monde, & même ſans ſe rompre. Le duc d'Enguien qui s'étoit approché pour voir l'effet de cette attaque, obſerva que ſa premiere ligne ſe ralentiſſoit ſans reculer ni avancer ; alors il deſcend de cheval, *ſe met à la tête du régiment de Conti, & marche aux ennemis l'épée à la main. Le comte de Tournon, le maréchal de Gramont, les principaux officiers & les volontaires mettent pied à terre ; leur exemple ranime les ſoldats ; le duc d'Enguien paſſe le premier ; tous le ſuivent, forcent l'abattis, & ſe jettent en foule au-delà du retranchement. Les Bavarois fuyent dans les bois voiſins : l'infanterie Françoiſe s'étoit débandée pour les pourſuivre, mais le duc d'Enguien la rallie ſur le champ, & munit les redoutes qu'il venoit d'emporter. Bientôt après, malgré les difficultés du chemin, il fit monter ſa cavalerie, & ſe rend ainſi maitre de la hauteur, après un combat de trois heures, qui avoit coûté à Mercy plus de trois mille hommes. Le jour étant fini ; les Bavarois te-

AN. 1644.

An. 1644.

noient encore le fort paliffadé, où ils avoient placé de l'artillerie ; & les fuyards répandus dans les bois pouvoient fe raffembler, ou dreffer des embufcades : Enguien n'ofa aller plus loin : réfolu d'apprendre au Vicomte, par le fon des trompettes & des timballes, que les François avoient gagné le haut de la montagne.

Le Vicomte fait retirer les Bavarois de leurs retranchemens.

Turenne avoit fait fon attaque à la même heure que le duc d'Enguien : après avoir forcé l'entrée du défilé, il lui fallut livrer de nouveaux combats à chaque pas, pour débufquer l'infanterie logée à droite & à gauche, & retranchée avec des arbres abattus ; mais il pouffa fi vivement les ennemis, qu'il fe rendit maître du paffage, franchit tous les foffés & les ravains qui les traverfoient, & pénétra jufqu'à la plaine, fur la fin du jour. Comme le duc d'Enguien dans ce moment venoit de faire ceffer le combat, Mercy tourna fes principales forces contre le Vicomte : les troupes demeurerent à la diftance de quarante pas, en s'acharnant les unes contre les autres : une pluie abondante tomboit, & les ténébres de la nuit augmentoient les horreurs du lieu, qui n'étoit éclairé que par le feu continuel de la moufqueterie. L'action dura près de fept heures ; & malgré l'effort prodigieux des Bavarois, le Vicomte conferva le terrein qu'il avoit gagné, quoique l'infanterie ennemie fût foutenue de toute fa

cavalerie, & que la sienne n'eût qu'un seul escadron derriere elle, faute d'espace pour se mettre en bataille. Le général Mercy ayant encore perdu trois mille hommes, ne songea plus qu'à sauver le reste de son armée par la retraite; l'obscurité de la nuit favorisa son dessein, & ses troupes se déroberent, pendant que quelques rangs de mousquetaires restant en place tiroient continuellement. Le jour venu ils prirent la fuite; & Turenne ne trouvant plus de résistance, déboucha dans la plaine, où le duc d'Enguien qui descendit de la montagne le joignit bientôt. Les ennemis s'étoient arrêtés à une lieue de-là sur la montagne noire, qui est près de Fribourg, & commençoient à s'y retrancher. On les auroit surpris dans un grand désordre, si l'infanterie du Roi avoit pu sur le champ marcher à eux; mais aussi fatiguée des pluies que du combat, & affoiblie par la perte d'un grand nombre d'officiers & de soldats, elle avoit besoin d'un jour de repos, & le Duc remit au lendemain l'attaque des ennemis dans leurs nouveaux retranchemens. [1] An. 1644.

La montagne noire, située entre Fribourg & la plaine où l'ennemi s'étoit campé le premier jour, avoit au tiers de sa hauteur un terrein

[1] Cette premiere action se passa le 3 du mois d'Août & la nuit du 4.

AN. 1644. aſſez uni, capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille : Mercy ménagea les avantages du lieu dans ce poſte, avec ſon habileté ordinaire ; il plaça le plus grand corps de ſon infanterie à l'extrêmité du terrein uni ; il mit le reſte derrie e un bois vers le milieu de la montagne, & diſtribua ſa cavalerie depuis ce bois juſques aux murailles de la ville. Les lignes faites pour le ſiége ſervirent à fermer ce nouveau camp du côté de Fribourg ; & le bas de la montagne du côté de la plaine fut fortifié par pluſieurs rangs d'arbres abattus : de cette maniere ſon aile droite étoit défendue par le canon de la ville, & ſa gauche s'appuyoit à la montagne. Le duc d'Enguien réſolut de faire deux attaques à la fois ; l'une des retranchemens, & l'autre vers l'abattis d'arbres : entre ces deux attaques on devoit avec peu de gens en faire une fauſſe, ſeulement pour favoriſer les deux véritables.

Second combat de Fribourg. Le lendemain cinquieme d'août, le Vicomte ſe trouva le matin avec l'avant-garde au pied de la montagne ; l'armée du Prince le ſuivoit, & devoit ſe poſter de façon que les deux attaques puſſent ſe faire en même tems. Elles alloien commencer, lorſqu'on s'apperçut d'un grar tumulte parmi les Bavarois : le Duc & le V comte, pour en reconnoître la cauſe, mon terent auſſi-tôt ſur une montagne voiſine, &

en paſſant défendirent aux officiers de rien entreprendre en leur abſcence. Malgré leurs ordres, Eſpenan fit inſulter une redoute qui ſe trouvoit ſur ſon chemin par un détachement: les ſoldats ſe mêlerent; & à meſure que les Bavarois envoyoient ſoutenir ceux qui défendoient, Eſpenan renforçoit ceux qui attaquoient. Au milieu du combat qui s'engageoit de plus en plus, une décharge furieuſe de canon & de mouſqueterie, faite par les ennemis, ſervit comme de ſignal aux Weymariens, qui s'avancerent de tous côtés ſans ordre & ſans chef. Les Bavarois enhardis par cette confuſion, ſortirent de leurs lignes, tomberent ſur eux, & acheverent de les mettre en déſordre. Le Prince & le Vicomte accoururent, tenterent en vain d'y remédier; l'effroi qui s'étoit emparé du ſoldat avoit déja paſſé dans l'eſprit de l'officier. Le Prince n'ayant jamais pu ramener ſes troupes, changea tout d'un coup ſon plan; il ne laiſſa à l'endroit où l'attaque avoit échoué, que peu de monde pour amuſer l'ennemi, & réſolut de porter ſes forces uniquement du côté de la plaine. Enguien & Turenne avec tout le corps de l'infanterie ſoutenue par les gendarmes & par la cavalerie Weymarienne, marcherent droit à l'abattis d'arbres. L'attaque & la défenſe furent également vives: les François chaſſerent à pluſieurs reprises les ennemis de leurs AN. 1644.

AN. 1644. retranchemens, & en furent repoussés autant de fois. Gaspar Mercy, pour soutenir son infanterie qui s'ébranloit, fit mettre pied à terre à ses cavaliers : le combat se renouvella avec fureur, & n'auroit fini que par un horrible carnage, si la nuit qui survint n'avoit obligé les attaquans à se retirer, sans avoir pu forcer l'ennemi. Il en couta deux mille fantassins aux François & douze cent aux Bavarois : mais comme ceux-ci avoient perdu la moitié de leur infanterie dans la premiere action, l'armée du duc d'Enguien se trouvoit encore supérieure à celle de Mercy ; & le Prince se prépara à un troisieme combat. Les François resterent deux jours en présence des ennemis dans un camp couvert de sang, de mourans & de morts. Ce spectacle attendrit le cœur compatissant du Vicomte qui ne put voir ces objets sans fremir : le jeune & fier vainqueur des Espagnols avoit sans doute les mêmes sentimens ; mais il ne put refuser ce trait à la vivacité de son imagination : *Une seule nuit de Paris réparera nos pertes.* [1]

Troisieme journée de Fribourg.

Le duc d'Enguien, après avoir fait reposer ses troupes pendant quatre jours, crut cependant devoir changer de projet. Comme les Bavarois ne pouvoient se retirer à Villingen que par le Val S. Pierre, il fit marcher son armée

[1] Puffendorf *de rebus Suecicis.*

vers Langendentzling, pour enfiler le Val du Bloterthal, au même tems que les ennemis entreroient dans celui de S. Pierre, & pour les couper à l'abbaye où les deux vallons aboutissent. Dès le matin du neuvieme août le vicomte de Turenne marcha avec les troupes Weymariennes, & le duc d'Enguien se tint avec les siennes en présence de l'armée de Mercy, jusqu'à ce que celles du Vicomte eussent passé les marécages, les bois & le ruisseau de Treissam. Le Prince les rejoignit ensuite à Langendentzling, sans que les Bavarois fissent le moindre effort pour lui disputer le passage. Mercy ayant observé la marche des François en pénétra d'abord les raisons, & jugea que son salut consistoit à prévenir le dessein du Prince par une prompte retraite. Aussi-tôt qu'il vit marcher l'arriere-garde Françoise, il fit décamper son armée qui étoit réduite à six ou sept mille hommes, [1] & prit sa route par les hauteurs du Val S. Pierre. En même tems le duc d'Enguien hâta sa marche par le Val du Bloterthal : mais craignant que ses troupes extrêmement fatiguées ne pussent joindre assez-tôt l'ennemi, il détacha Rosen avec huit cent chevaux seulement, pour retarder les Bavarois, en les harcellant dans leur retraite, pendant

An. 1644.

9 Août.

[1] Mém. MSS. de M. de Turenne.

que le reste de l'armée avanceroit pour les
44. couper. Rosen [1] chargea leur arriere-garde dans une plaine près de l'abbaye du Val S. Pierre, & battit quelque infanterie Bavaroise : le gros de leur armée étant retourné sur lui, il fut contraint de se retirer en combattant pêle-mêle avec les ennemis. Le Vicomte, qui étoit à l'avant-garde, parut alors sur une éminence voisine : à sa vue la cavalerie Bavaroise fit alte de peur d'être enveloppée. Mercy se retira à douze ou quinze cent pas du lieu du combat, dans un bois où il laissa son canon & son bagage, & de-là il pressa si fort sa marche par les montagnes, qu'en un moment l'armée Françoise le perdit de vue. Le duc d'Enguien le poursuivit jusqu'à Holgrave, & le vicomte de Turenne deux lieues plus loin ; mais la difficulté des chemins les empêcha de continuer leur poursuite, & les Bavarois gagnerent

---

(1) Reinholt Rosen, seigneur de Grosropp, issu d'une des premieres familles de la noblesse de Livonie, après avoir servi sous le grand Gustave, s'attacha au sort du duc de Weymar, qui lui laissa le commandement de la cavalerie Suédoise, & le nomma par son testament l'un des Directeurs de l'armée avec le comte de Nassau, Erlach & Ohem. Etant mort sans enfans mâles, il donna sa fille, avec des biens considérables à Conrad Rosen de Kleinropp, qui devint dans la suite maréchal de France & chevalier de l'Ordre du S. Esprit.



promptement le pays de Wirtemberg, où l'on ne jugea pas à propos de les suivre.

C'est ainsi que se termina la fameuse action de Fribourg, où les Bavarois perdirent huit à neuf mille hommes avec leur artillerie & presque tous leurs chevaux : la perte des François fut aussi très-grande ; mais comme Mercy avoit été forcé de décamper, on donna l'honneur de la victoire au duc d'Enguien. Cependant la gloire avoit été presque égale entre les vainqueurs & les vaincus, & la retraite bien ordonnée de Mercy en présence d'un ennemi pressant, n'étoit pas moins honorable que la victoire du Prince, qui avoit surmonté les obstacles de la nature & de l'art pour l'attaquer.

Le duc d'Enguien retourne à son camp, & forme la résolution d'attaquer Philisbourg.

Enguien retourna vers Langendentzling, & se logea aux environs du même camp d'où il étoit parti : là il délibéra sur ce que l'on pouvoit faire de plus avantageux pour profiter de la retraite des Bavarois. Les principaux officiers proposoient de reprendre Fribourg ; le vicomte de Turenne ne fut pas de cet avis : il représenta que l'armée Bavaroise étant éloignée de vingt lieues, & ne pouvant se rapprocher par le manque de fourages & de vivres, il falloit saisir l'occasion de se rendre maître de tout le cours du Rhin, & même du Palatinat ; au lieu de se borner à la prise d'une seule ville, où se consumeroit le reste du tems que l'on avoit à employer ; qu'ainsi

An. 1644. l'on termineroit par une conquête éclatante une campagne jusques-là douteuse. Le duc d'Enguien, toujours porté aux grandes choses, adopta ce projet, & proposa le siége de Philisbourg. L'entreprise n'étoit pas aisée : il falloit faire une longue marche pour y arriver ; l'infanterie étoit diminuée, l'argent épuisé, les vivres éloignés : mais le Prince tint peu de compte de toutes ces difficultés, & le siége fut résolu. Le vicomte de Turenne alla lui-même à Brisac, concerta avec le Gouverneur les moyens de faire descendre sur le Rhin tout ce qui seroit nécessaire pour le siége, & revint ensuite au camp. Le seizieme d'août l'armée décampa : le duc d'Enguien marcha le long du Rhin, & passa par le marquisat de Bade : il détacha Tubal & Rosen avec une partie de la cavalerie Weymarienne, quelques fantassins & quelques dragons, pour s'emparer de plusieurs forts ou châteaux, & de quelques petites villes fermées qui étoient sur leur route. Le vingt-troisieme d'août le vicomte de Turenne alla avec trois mille chevaux & sept cent fantassins investir Philisbourg ; & le duc d'Enguien arriva le lendemain après dix jours de marche.

Situation, force & garnison de Philisbourg.

Cette place qui est située sur le Rhin, n'étoit pas alors revêtue : elle avoit sept bastions dont les remparts étoient fraisés & palissadés ; tout autour régnoit une berme défendue par une

haye vive très épaisse : le fossé étoit large, profond & plein d'eau ; & un fort quarré, qui à huit cent pas de distance, dominoit sur le Rhin, communiquoit avec la ville par une chaussée. D'un côté le fleuve fait un grand coude, & forme beaucoup de marécages ; de l'autre côté, tout étoit plein de bois, de bruyeres & de terres labourées ; de maniere que l'approche ne pouvoit se faire que par une tête. La garnison n'excédoit gueres le nombre de huit cens hommes d'infanterie & de deux cent chevaux ; mais Bamberg, officier de grande réputation, qui étoit gouverneur de la place, avoit cent piéces de canon, & des munitions pour soutenir un long siége.

An. 1644.

Après que le duc d'Enguien eut reconnu les lieux, il employa le reste de la journée à prendre ses postes, & se disposa à attaquer le fort du Rhin pendant la nuit. L'armée Françoise prit ses quartiers depuis Knaudenheim jusqu'à un ruisseau qui coupe la plaine, & l'armée Weymarienne fut postée depuis ce ruisseau jusqu'à Rhinhausen. Aussi-tôt qu'il fut nuit, les troupes se mirent en marche vers le fort : le Duc y alla par le détour des bois, & le Vicomte s'en approcha par de petites digues qui passent au travers du marais ; Bamberg n'ayant pas assez d'infanterie, avoit retiré dans Philisbourg celle qui étoit à la défense du fort ; ainsi Turenne qui

Le duc d'Enguien prend ses quartiers autour de la ville.

An. 1644.

arriva le premier, le trouvant abandonné, s'en saisit, & le munit de tout ce qui étoit nécessaire contre les attaques de la ville.

Il assure & fortifie ses lignes.

Le duc d'Enguien s'occupa ensuite à bien assurer sa circonvallation; il fit élever des forts & des redoutes aux endroits où le terrein le permettoit, & fit abattre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le Vicomte ne trouva pas tant de difficulté à fortifier son poste; il se servit d'un ravin qui s'étendoit presque d'un bout à l'autre de son quartier, & le mit en défense en y faisant un parapet. Les travaux de la circonvallation furent achevés en quatre jours, & le camp fut fermé de tous côtés depuis Knaudenheim jusques à Rhinhausen.

Il fait construire un pont sur le Rhin, & fait prendre Germesheim & Spire.

Cependant les bateaux arriverent chargés de canon, de munitions & de vivres. En vingt-quatre heures on fit un pont vis-à-vis Knaudenheim & Germesheim. La prise de Germesheim étoit nécessaire pour s'assurer du haut du Rhin; & comme on ne pouvoit faire de circonvallation au-delà de ce fleuve, il falloit s'emparer de toutes les places qui le commandoient. Dès que le pont fut achevé, le duc d'Enguien fit passer le marquis d'Aumont avec six cens hommes de pied, & trois cent chevaux pour attaquer Germesheim. D'Aumont s'en rendit maître après deux jours de tranchée ouverte;

& marcha ensuite à Spire. Cette ville située sur le Rhin n'étoit considérable que par la chambre Impériale qui y tenoit son siége [1]. Comme elle se trouvoit alors sans garnison, fermée seulement d'une muraille avec de simples tours, & qu'il n'y avoit aucunes troupes Impériales de ce côté-là, elle se rendit à la premiere sommation, & reçut garnison Françoise le vingt-neuvieme du mois.

AN. 1644.

29 août.

Il fait commencer les attaques à Philisbourg.

Pendant que le marquis d'Aumont s'emparoit de tous les postes importans sur le bord du Rhin, le duc d'Enguien fit commencer les attaques de Philisbourg. On a déja observé que l'approche ne s'en pouvoit faire que par une seule tête, où l'on trouve un terrein sablonneux, qui continue presque de la même largeur jusques sur la contrescarpe de deux bastions de la ville. Le duc d'Enguien ordonna deux attaques par cet endroit: le maréchal de Gramont commanda celle de la gauche, & le vicomte de Turenne celle de la droite: l'un & l'autre firent détourner, dans l'espace de quinze cent pas, le cours d'un ruisseau qui traversoit la plaine, pour avancer leurs travaux vers les deux bastions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le premier jour de septembre; & la nuit même

[1] La Chambre Impériale fut transférée de Spire à Wetzlar en 1688.

An. 1644.

on fit une place d'armes commune aux deux attaques, de laquelle chacun conduisoit son approche vers le bastion opposé.

Sortie des assiégés qui sont repoussés.

Espenan avec le régiment de Persan fit de garde la premiere nuit dans la tranchée de Gramont, & après avoir poussé le boyau près de deux cent pas, il commença une grande redoute où il établit à la tête des travailleurs une garde de cent Gendarmes, qui avoient ordre de se retirer pendant le jour derriere une masure proche de la tranchée. Dès que le jour fit voir aux assiégés de la terre remuée, ils détacherent deux cens hommes de pied & cent chevaux pour ruiner l'ouvrage qu'on avoit fait pendant la nuit : les Gendarmes parurent aussitôt pour s'y opposer ; quoique rompus du premier choc, ils se rallierent, & malgré le feu des bastions repousserent les ennemis jusques sur la contrescarpe.

Attaque du côté du maréchal de Gramont.

L'infanterie de l'armée du duc d'Enguien, réduite par la bataille de Fribourg au nombre de cinq mille hommes, pouvoit à peine suffire à la garde d'une circonvallation si étendue ; cependant elle fournissoit encore à tous les travaux du siége, qui furent continués sans interruption. La seconde nuit on avança la tranchée du côté du maréchal de Gramont, & l'on acheva la redoute : les deux nuits suivantes on alla beaucoup plus loin, & l'on fit une batterie de six canons.

Le vicomte de Turenne n'avoit pas fait moins de diligence. La cinquieme nuit, les deux attaques firent leurs logemens sur la contrescarpe, que les travailleurs commencerent à percer, en même tems que l'on dressa des batteries pour ruiner les défenses de la place. Après quelques jours de résistance l'on passa le fossé, & l'on porta un pont de fascines jusques à la berme. Bamberg reconnut alors qu'il n'étoit plus en son pouvoir d'empêcher que le fossé ne fût comblé; & comme sa garnison étoit trop foible, il ne crut pas devoir attendre que le mineur fût attaché, espérant de faire auparavant une capitulation plus avantageuse. Il fit battre la chamade, les ôtages furent donnés de part & d'autre, & la garnison sortit le douzieme de septembre avec deux piéces de canon.

An. 1644.

Attaque du côté du vicomte de Turenne.

Après s'être emparé de cette place, le duc d'Enguien apprit que le comte de Merci s'approchoit de lui. L'armée de France affoiblie & fatiguée n'étoit pas en état de combattre; il falloit d'ailleurs réparer les breches que le canon avoit faites à Philisbourg: le Prince ne jugea pas à propos de s'en éloigner, & se contenta d'établir si bien ses quartiers le long du Rhin, qu'on ne pût lui enlever sa conquête, ni le forcer à un combat général. Il avoit le fleuve d'un côté, Philisbourg de l'autre, le fort du Rhin devant lui, les marais & les bois derriere:

Le vicomte de Turenne va attaquer Wormes, Oppenheim & Mayence, qui se rendent.

An. 1644. Campé dans un lieu si avantageux, il chargea le vicomte de Turenne d'aller attaquer Wormes. Le duc Charles de Lorraine, à qui on avoit donné cette ville, y tenoit garnison; & depuis la perte de ses états il n'avoit presque point d'autre retraite. Le Vicomte marcha par le Palatinat avec toute la cavalerie Allemande & cinq cent fantassins, détacha Flekstein avec trois régimens, pour aller au devant de cinq cens chevaux que le colonel Savari vouloit jetter dans Frankendal, & continua sa marche vers Wormes, dont les habitans firent sortir les Lorrains & lui ouvrirent les portes. De-là le Vicomte avança vers Mayence, & envoya Rosen se saisir d'Oppenheim, qui se rendit sans résistance, quoique défendu par un très-bon château. Mayence étoit le poste le plus considérable qui fût sur le Rhin, à cause de la communication que cette place donnoit avec le pays de Hesse, & de sa situation vis-à-vis l'embouchure du Mein, qui passe sous une partie de ses murailles. Sa force consistoit plus dans le nombre de ses habitans, que dans une citadelle dont les fortifications étoient négligées. L'Electeur n'ayant pas cru y pouvoir demeurer en sureté, s'étoit retiré à Hermesheim; & les Chanoines, en l'absence de l'Archevêque, avoient l'autorite du gouvernement. Le Vicomte marcha jour & nuit sans bagage, pour

prévenir les secours que l'ennemi auroit pu jetter dans Mayence, où il y avoit seulement pour garnison quelques soldats entretenus par le Chapitre. En approchant de la ville, il sçut qu'il y avoit de l'autre côté du Rhin mille dragons de l'armée de Baviere commandés par le colonel Wolfs, qui demandoient des bateaux pour y entrer : il menaça d'attaquer la place de tous côtés, si l'on ne mandoit promptement aux troupes Bavaroises de se retirer. Les Chanoines obéirent sur le champ, firent retirer les dragons de Baviere, & envoyerent des députés au camp pour capituler. Le Vicomte le manda aussi-tôt au duc d'Enguien, qui partit de Philisbourg avec une escorte de quatre cens chevaux, se rendit en un jour & demi à Mayence, & signa la capitulation : le Chapitre s'obligea de plus de faire sortir la garnison qu'il tenoit dans Bingen, & d'y recevoir des troupes Françoises. Le Prince laissa une garnison de quatre cens hommes dans Mayence, avec tout ce qui étoit nécessaire pour réparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles ; & voulant se rendre maître de tout le Palatinat en-deçà du Rhin avant la fin de la campagne, il détacha le marquis d'Aumont pour aller investir Landau avec douze cens hommes de pieds & quinze cens chevaux.

AN. 1644.

Le Vicomte prend Landau.

Cette ville située dans une plaine n'étoit

AN. 1644. fortifiée alors que d'une muraille flanquée de tours avec des demi-lunes, un bon fossé & un chemin couvert : elle étoit défendue par quatre cens hommes de troupes Lorraines. Pendant que d'Aumont prenoit ses quartiers, & commençoit ses travaux devant Landau, le duc d'Enguien vint rejoindre son armée à Philisbourg, pour être plus à portée du siége qu'il faisoit entreprendre. Il apprit en y arrivant que la tranchée étoit déja ouverte, mais que d'Aumont avoit été blessé dangereusement. Le Vicomte alla continuer le siége, & poussa si diligemment la tranchée, que dans trois jours on fit une batterie & un logement sur la contrescarpe : le cinquieme jour les Lorrains traiterent avec le Vicomte & sortirent de la place. Après la prise de Landau, Manheim, Neustadt, & plusieurs autres lieux, ne firent que très-peu de résistance : ainsi le duc d'Enguien se vit en une seule campagne trois fois victorieux de l'armée Bavaroise, maître du Palatinat & du cours du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Hermensheim près de Coblentz, & de tout ce qui est entre le Rhin & la Moselle.

Le duc d'Enguien retourne en France, & laisse le Vicomte pour commander en Allemagne.

Toutes les troupes se rassemblerent à Philisbourg, & le Prince partit sur la fin d'octobre pour la France avec son armée ; il n'en laissa que quelques nouveaux régimens d'infanterie au Vicomte, qui resta seul pour com-

mander en Allemagne. Dès que le duc d'Enguien se fut éloigné, le général Merci ayant eu le tems de rétablir son armée dans le pays de Wirtemberg, s'approcha du Rhin, & campa entre Heidelberg & Manheim. Il se jetta sur cette derniere place, & s'en étant emparé, feignit de vouloir y construire un pont pour y faire passer des troupes, dans le dessein d'engager l'armée du Roi à couvrir Spire, Wormes & Mayence, ce qu'elle ne pouvoit faire sans dégarnir Philisbourg qu'il avoit intention de reprendre. Le Vicomte repassa le Rhin avec toute la cavalerie & quelques fantassins, marcha à Spire, & envoya promptement mille chevaux dans Wormes & Mayence pour les mettre en sûreté. Peu de tems après le Vicomte fut informé que le duc de Lorraine avoit passé la Moselle, & qu'il avoit investi Castelaun & Simmeren, deux petites places dans le Hundsruck. Il étoit à craindre que le Duc ne s'unît avec Merci, & que ces deux Généraux ne vinssent l'accabler tout d'un coup, ou qu'en agissant séparément, l'un ne le surprît, tandis qu'il prendroit ses précautions contre l'autre. Dans cette situation, le Vicomte demanda du renfort à la cour; mais il reçut pour réponse, qu'on avoit besoin de troupes ailleurs; qu'il fît de son mieux pour se défendre, & qu'on ne lui demandoit rien de plus. Déchu de toute

An. 1644.

An. 1644.

espérance de secours, il fut obligé de suppléer à la force par les stratagêmes, & de se multiplier par son activité, pour faire face de tous côtés.

Le Vicomte sauve Spire, & empêche la prise de Baccarach.

Les Bavarois ayant pratiqué des intelligences dans Spire, firent partir de Manheim, sur des bateaux, douze cens mousquetaires, qu'ils espéroient faire descendre par le Rhin & introduire dans la ville; le Vicomte, qui découvrit leur dessein, borda ce fleuve d'infanterie, empêcha les bateaux de passer, & sauva Spire. En même-tems le duc de Lorraine alla assiéger Baccarach, place du Palatinat, située sur le Rhin; Turenne prit seulement cinq cens hommes avec lui, s'avança près de Bingen, d'où il envoya marquer un camp vers Baccarach, & y préparer des vivres; les Lorrains croyant qu'il marchoit à eux avec un gros corps de troupes, leverent le siége précipitamment, & se retirerent au-delà de la Moselle.

Il s'empare du château fort de Creutznach

Il ne restoit plus aucune place considérable sur les bords du Rhin dont le Vicomte ne fût maître, hors le seul Château de Creutznach, qui est un poste important: il l'attaqua au commencement de décembre; & la garnison de deux cens hommes que les Bavarois y avoient laissée, après une defense de quinze ou seize jours, se rendit. Alors le Vicomte, qui n'avoit plus rien à craindre, ayant renforcé les gar-

nisons de toutes les villes nouvellement conquises sur le Rhin, envoya hiverner dans l'Alsace & en Lorraine le reste de sa cavalerie, persuadé que la disette de fourages empêcheroit le général Mercy de passer une seconde fois dans un pays, où tout étoit tellement ruiné, que l'on auroit eu peine à y trouver de quoi nourrir un cheval. Il se plaça entre les deux Généraux ennemis, de maniere, qu'ils ne purent se joindre pendant tout le reste de l'hiver; & pour les observer de plus près par lui-même, au lieu d'aller à la cour, il se retira à Spire. S'il est glorieux de sçavoir conquérir une grande étendue de pays avec une petite armée, il l'est peut-être encore plus de sçavoir conserver ses conquêtes avec beaucoup moins de troupes: c'est ce que fit le Vicomte. Il ne perdit que la seule ville de Manheim, & s'en dédommagea par la prise de Creutznach. La connoissance des lieux, le choix des postes avantageux, & l'heureuse distribution de ses troupes lui tenoient lieu de nombre: de sorte qu'à l'imitation de Weymar, son maître, *de rien il faisoit toutes choses.* AN. 1644.

AN. 1645. Le Vicomte passe le Rhin & le Neckre, & poursuit Mercy.

Au commencement de l'année 1645, l'armée de Baviere fut considérablement diminuée, parce que le général Mercy envoya quatre mille hommes au secours des Impériaux que les Suédois avoient battus à Tabor en

An. 1645. Bohême. Le vicomte de Turenne, qui en fût informé, se mit en campagne de bonne heure. Dès le mois de Mars, il rassembla son armée, qu'il avoit trouvé le secret de renforcer sans aucune aide de la part de la Cour. Il quitta Spire où il avoit passé l'hiver, traversa le Rhin sur un pont de bateaux, & marcha avec cinq mille chevaux, six mille fantassins & quinze pieces de canon vers Phortzeim, petite ville du pays de Wirtemberg, sur la riviere d'Entz, à sept lieues du Neckre. Mercy étoit campé derriere l'Entz, & n'avoit que six à sept mille hommes; le reste de ses troupes étoit dispersé dans des quartiers éloignés, jusqu'à ce que la saison pût leur fournir des fourages plus abondamment. Le Vicomte ayant passé la riviere sans obstacle, deux lieues au-dessous des ennemis, le général Mercy ne jugea pas à propos de combattre, & se retira vers la Suabe. Le Vicomte le poursuit, s'empare de Stuttgard, capitale du duché de Wirtemberg, passe auprès d'Hailbron, & arrive avec ses dragons à Suabeschal, ou Hall en Suabe, où il trouve les Maréchaux des logis de l'armée Bavaroise prêts à entrer dans la ville. Les bourgeois ouvrent leurs portes au Vicomte, & Mercy croyant que toute l'armée Françoise étoit à Hall, se hâte de gagner Dinkespuhel & Feuchtwang dans la Franconie. Le Vicomte laisse ses dra-

gons à Hall, & avec la cavalerie qui l'avoit joint, se met à la poursuite du général Bavarois pendant cinq ou six lieues : il retourne ensuite à Hall, y demeure trois jours pour laisser rafraîchir ses troupes, puis s'avance vers la riviere du Tauber dans la Franconie, y prend Mariendal & Rottembourg, pendant que les ennemis se séparerent pour aller dans le haut Palatinat. C'est ainsi qu'avec une armée de onze mille hommes, il conserva toutes les places qu'il avoit conquises, & en prit quatre autres fort considérables, d'où il faisoit des courses jusqu'aux portes de Wurtzbourg & de Nuremberg, qu'il mit à contribution. AN. 1645.

Mariendal lui parut le lieu le plus propre pour l'établissement d'un quartier général ; cette place étoit entourée de plusieurs petites villes d'où l'on pouvoit tirer de la subsistance, & avoisinoit les Etats de la landgrave de Hesse, princesse alliée avec la France & la Suede contre la maison d'Autriche, & dont le Vicomte espéroit que l'armée, en se joignant à la sienne, suppléeroit au renfort qu'il avoit demandé inutilement au Cardinal. En attendant cette jonction, il crut devoir faire reposer à Mariendal ses troupes fatiguées de tant de mouvemens & de tant de marches différentes. Comme il n'y avoit point encore d'herbes, les officiers étoient d'avis que l'on permît à la cava-

Il avance jusqu'en Franconie, & prend ses quartiers à Mariendal.

AN. 1645. lerie de se disperser dans les petites villes d'alentour où elle pourroit trouver des fourages, & subsister plus commodément ; il le refusa d'abord, de peur que les ennemis retournant sur leurs pas, ne vinssent attaquer ses quartiers dans le tems qu'ils seroient ainsi séparés. Il ne cessa de représenter aux officiers qu'ils étoient dans un pays, dont ils devoient regarder les habitans comme autant d'ennemis ; qu'il pouvoit être trompé par les espions, naturellement mieux intentionnés pour leur nation que pour des étrangers qui venoient les ruiner ; que l'armée ennemie qui avoit marché avec tant de précipitation vers la Baviere, y trouveroit de nouvelles troupes toutes fraîches ; qu'ayant des retraites libres, elle pourroit revenir les surprendre ; qu'il étoit beaucoup plus sûr de se tenir assemblés, & qu'il falloit se contenter d'envoyer de gros détachemens chercher des fourages aux environs. Les officiers répondirent que ce seroit encore un nouveau moyen d'achever la ruine des chevaux & des hommes ; qu'un grand nombre de leurs cavaliers étoient démontés ; qu'ils trouveroient des chevaux à acheter dans les différens lieux où ils iroient, que les ennemis étoient éloignés au moins de seize lieues, & ne pouvoient s'approcher sans qu'on n'en fût instruit. Le major général Rosen se joignit aux officiers pour le presser

presser de céder à leurs avis : le maréchal de Turenne résista de nouveau ; mais enfin, la crainte de faire trop souffrir la cavalerie, le desir qu'il avoit de la voir promptement rétablie, & l'éloignement de l'ennemi le déterminerent à se rendre à de si vives sollicitations. Cependant pour ne point s'exposer aux surprises de la part des Bavarois, & ne rien hasarder, sans avoir pris toutes les précautions imaginables, il donna à quelques officiers plusieurs détachemens de cavalerie pour aller en différens endroits reconnoître ce que faisoient les ennemis. Tous ces partis lui rapporterent que les Bavarois étoient séparés, & qu'ils se fortifioient dans les diverses places où ils étoient en quartier. Malgré tous ces rapports, il apprehenda toujours quelque accident fâcheux, retint autour de lui le canon & l'infanterie, fit revenir de Rottembourg Rosen avec ses troupes, & ne voulut pas que la cavalerie s'éloignât à plus de trois lieues de Mariendal, dont il avoit fait le quartier général. Il envoya seulement deux régimens de cavalerie fort loin, l'un vers la Baviere, pour observer les mouvemens de l'armée de Mercy ; & l'autre dans la Franconie, pour remarquer ceux que pourroient faire les garnisons de ce cercle.

AN. 1645.

A peine son armée fut-elle ainsi divisée, qu'il s'en fit des reproches ; il se condamna

Le général Merci surprend le Vicomte.

An. 1645. d'avoir eu trop de complaisance pour ses officiers ; & crut devoir douter des rapports qu'on lui avoit faits. Pour s'éclaircir par lui-même, il prit dès le lendemain la grand'garde de son quartier, & s'avança à trois lieues de Mariendal sur le chemin par où l'on pouvoit venir l'attaquer. Etant revenu fort tard, il apprit le
2 de mai. deuxieme de mai à deux heures après minuit par un parti qu'il avoit envoyé vers Feuchtwang, que Merci s'avançoit à grands pas avec toute son armée. Le Vicomte mande sur le champ à tous les quartiers de se rendre à Herbsthausen, village où étoit la grand'garde, à une lieue & demie de Mariendal, & le centre dont tous les quartiers étoient le moins éloignés. Il ordonne au général Rosen de s'y trouver pour recevoir les troupes, à mesure qu'elles arriveroient. La disposition des lieux étoit très-favorable, si Rosen en eût profité : il y avoit à la tête de la grand'garde un bois de cinq ou six cent pas de longueur, & au-delà une belle plaine, par laquelle les Bavarois devoient passer pour venir jusqu'aux François. Rosen auroit dû demeurer en-deçà du bois, en fermer l'entrée avec quelques bataillons, pour empêcher les ennemis de s'appercevoir que l'armée n'étoit pas encore rassemblée. Rosen ne croyant pas que Merci fût si près, passa le bois, & commençoit déja à

ranger quelques régimens dans la plaine, lorsque le Vicomte arriva, & vit la faute que cet officier venoit de faire. Il alloit y remédier, & donner ordre aux troupes de repasser le bois; mais ayant découvert dans le moment l'avant-garde des Bavarois, qui sortoit sur un grand front d'un autre bois à un quart de lieu de lui, il sentit qu'il n'avoit plus assez de tems pour changer de posture; & sur le champ prit son parti. Il n'y avoit encore que trois mille de ses fantassins arrivés dans la plaine, & sept ou huit régimens de sa cavalerie. Turenne profita de tous les avantages du terrein; il plaça dans un petit bois voisin son infanterie dont il fit son aile droite, & posta derriere, deux escadrons pour la soutenir: il composa l'aile gauche de tout le reste de sa cavalerie qu'il rangea sur une seule ligne, excepté deux escadrons qui la doublerent du côté du grand bois. Rosen se mit à l'extrêmité de la droite de cette ligne, & le Vicomte à l'extrêmité de la gauche; dans cet ordre ils attendirent les ennemis. AN. 1645.

Le général Merci s'étendit bientôt dans la plaine; se rangea en bataille; plaça son infanterie au centre, & sa cavalerie aux deux ailes. Après avoir canonné quelques tems les François, voyant que son artillerie ne faisoit pas grand effet, & qu'il arrivoit à tous momens Bataille de Mariendal.

AN. 1645. de nouvelles troupes qui auroient pu rendre à la fin leur armée égale à la sienne, il se mit à la tête de son infanterie, & alla attaquer le petit bois, dont il falloit absolument se rendre maître pour faire agir son aile gauche commandée par le général Jean de Vert. Le Vicomte marcha en même tems avec sa cavalerie contre l'aile droite de l'ennemi; il l'enfonça, la rompit, s'empara du canon, prit douze Etendarts, fit plusieurs prisonniers, & perça jusqu'à la seconde ligne qu'il ébranla. Il n'en fut pas de même des trois mille hommes d'Infanterie que commandoit le major général Rosen; tandis que le Vicomte chargeoit la droite de l'ennemi avec tant de succès, l'infanterie de Rosen s'étant apperçue que celle des Bavarois qui marchoit à elle, lui étoit fort supérieure en nombre, s'abandonna à la terreur & se jetta confusément, ainsi que les deux escadrons qui la soutenoient, dans le petit bois. Les Bavarois y entrerent, dissiperent entierement cette infanterie, & firent Rosen prisonnier. Jean de Vert profitant de ce désordre, fit avancer toute sa gauche, & commença à se former derriere l'aile victorieuse de Turenne, pour la prendre en queue. Le Vicomte ayant observé ce mouvement, & voyant qu'il alloit être enveloppé, fit faire un quart de conversion à sa cavalerie, & lui ordonna de se retirer. Il

passa lui-même au travers du grand bois avec deux ou trois officiers seulement, & trouva au-delà trois régimens de cavalerie, Duras, Beauvau & Tracy qui venoient d'arriver. A ces régimens se joignirent en peu de tems douze ou quinze cens hommes de la cavalerie qui avoit combattu : le Vicomte les mit en bataille, & résolut d'attaquer de nouveau les ennemis, au cas qu'ils passassent le bois pour le poursuivre : mais les Bavarois étonnés de sa fermeté n'oserent aller plus loin.

AN. 1645.

Belle retraite du Vicomte.

Alors Turenne forma le dessein d'une retraite qui lui fit autant d'honneur qu'une victoire. Il envoya Beauregard Chambry pour railler son infanterie, la faire marcher droit à Philisbourg sans s'arrêter, avec ordre de la lui amener ensuite dans le Landgraviat de Hesse, où il résolut d'aller avec sa cavalerie. En même tems il ordonna au marquis de Beauvau [1] de prendre avec son régiment toute la cavalerie Allemande qui restoit du combat, de la mener de Mariendal vers le Mein, & de-là sur les frontieres du pays de Hesse. Il demeura avec les deux régimens de Duras & de Tracy pour couvrir la retraitte, & donner le tems de repasser le Tauber au reste de ses troupes qui

[1] Charles de Beauvau d'Espense, Seigneur de Noirlieu.

An. 1645.

venoient des quartiers les plus éloignés. Il se retira ensuite avec assez d'ordre, le long de cette riviere, toujours harcellé, souvent obligé de partager ses troupes à cause des chemins fourrés, & réduit quelquefois à n'avoir avec lui qu'une vingtaine de cavaliers. Il rallia néanmoins à droite & à gauche tous ceux qui s'écartoient, se retourna souvent pour repousser les Bavarois, leur fit tête à tous les défilés, traversa le Mein, & gagna enfin les frontieres de la Hesse où il joignit le reste de son armée, après avoir perdu une grande partie de son infanterie, douze cent chevaux, tout son canon & tout son bagage.

Critique & justification du Vicomte sur la défaite de Mariendal.

Telle fut la défaite de Mariendal, qui est le premier échec que le Vicomte, commandant en chef, eût reçu. Les ennemis de sa gloire blâmerent beaucoup sa conduite : mais ceux qui jugeoient sans prévention & avec connoissance, louerent toutes ses démarches ; la présence d'esprit avec laquelle il alla au devant des Bavarois, sans laisser attaquer ses quartiers l'un après l'autre ; l'adresse dont il se servit pour réparer d'abord la faute du major général Rosen, & la prudence qui lui fit choisir pour sa retraite le centre même de l'Allemagne, au lieu de ramener son armée sous le canon de Philisbourg, où les ennemis auroient pu le suivre, reprendre toutes les villes qu'il avoit

Côté de la Baviere.

Liv. II. pag. 150.

du Païs de

Village

prises,
retiran
pour o
en fun
les tro
termin
à mal
[1]
Hanar
renne
Roi.
ise,
Janc
les ar
cabin
reufe
celle
talen
tous
çoife
pays
chai
Vicc
chev
Lan
—
[
Lou

prises, & l'obliger à quitter l'Alsace. En se retirant au contraire dans la Hesse, il avoit pour objet de mettre ses conquêtes sur le Rhin en sureté, de fortifier son armée par la jonction des troupes Hessiennes, & avec ce secours de terminer heureusement une campagne qui avoit si mal commencé. An. 1645.

Jonction des troupes Françoises, Hessiennes & Suedoises.

[1] La Landgrave de Hesse de la maison de Hanau, cousine germaine du vicomte de Turenne, avoit toujours persisté dans l'alliance du Roi. Elle joignoit à toutes les vertus de son sexe, les qualités d'un grand capitaine: la bienséance lui défendoit de se mettre à la tête de ses armées, mais elle les commandoit de son cabinet. Econome & libérale, juste & généreuse, religieuse sans superstition, cette Princesse possédoit encore au souverain degré les talens politiques; & sa cour étoit l'école de tous les princes d'Allemagne. Les troupes Françoises ne furent pas plutôt arrivées dans son pays, que le général Merci alla assiéger Kirchain, ville située à l'entrée de la Hesse. Le Vicomte n'avoit plus que trois à quatre mille chevaux & quinze cens hommes de pied: la Landgrave fut obligée de faire sortir ses troupes 19 de mai

[1] Amélie-Elizabeth de Hanau, fille de Philippe-Louis, comte de Hanau Montzenberg, & de Catherine Belgique de Nassau, fille de Guillaume I, prince d'Orange.

de leurs quartiers pour aller au secours de la
545. Place. Le Vicomte engagea de plus le comte de Konigsmarc, général des Suédois qui hivernoient dans le duché de Brunswich, à joindre les quatre mille hommes qu'il commandoit aux six mille que la Landgrave envoya sous la conduite du général Geis. A la tête de cette armée composée de quatorze à quinze mille hommes, le vicomte de Turenne s'avança vers Kirchain : le général Merci se retira aussi-tôt de devant la place, & se hâta de gagner la Franconie. Les soldats presserent le Vicomte de les y mener ; ils bruloient d'envie de réparer la honte de la journée de Mariendal, reconnoissant que la trop grande bonté de leur général avoit été la cause de cette disgrace. Il alloit profiter de leur ardeur, quand il reçut ordre de la cour de ne rien entreprendre jusqu'à l'arrivée du duc d'Enguien. Lorsqu'il eut besoin de troupes avant le combat de Mariendal, on lui en refusa ; présentement qu'il trouve du renfort chez les alliés, on veut lui donner de nouveau un chef, dont il faut qu'il suive les vues, quelque opposées qu'elles puissent être aux siennes. La mauvaise volonté du ministre mettoit ainsi sa vertu aux plus rudes épreuves : après l'avoir exposé au péril, faute de secours, il cherche à lui drérober la gloire de ses succès, en lui donnant un rival : mais le

Vicomte sacrifia ses ressentimens à l'amour de la patrie; & sachant que le Roi encore mineur n'avoit aucune part aux résolutions de Mazarin, il obéit sans murmurer aux ordres de la cour. An. 1645.

L'électeur de Baviere devenu fier par la défaite des François à Mariendal, fit faire des propositions de paix peu glorieuses pour la France. La cour voulant réprimer au plutôt son audace, envoya huit mille hommes en Allemagne sous les ordres du duc d'Enguien, qui avoit pour lieutenant général le maréchal de Gramont. Le vicomte de Turenne mena ses troupes & celles de ses alliés audevant de ce renfort, repassa le Mein, traversa le pays de Darmstadt, prit la ville de Weinheim qui étoit sur sa route, & arriva à Spire le deuxieme de Juillet où les deux armées se joignirent. Le Duc eut de longues conférences avec les généraux Turenne, Gramont, Geis & Konigsmarc sur ce qu'on pouvoit faire de plus avantageux pour les alliés. Les Bavarois renforcés de quatre mille Impériaux, dont le général Gléen avoit le commandement, étoient campés dans des lieux d'un très-difficile accès, & le duc d'Enguien, toujours entraîné par l'amour des actions éclatantes, vouloit les attirer en pleine campagne pour leur livrer une bataille décisive.

Le duc d'Enguien retourne une seconde fois en Allemagne joindre le Vicomte.

Dans cette vue, le duc prit la résolution de

Le duc d'Enguien

An. 1645.

passe le Neckre, prend Wimphen, & les Bavarois se retirent dans la Franconie.

faire approcher l'armée d'Hailbron, ville située sur le Neckre, & qui étoit regardée comme le rempart de la Suabe. Les Bavarois connoissant l'importance de cette place, marcherent en grande diligence à son secours, prévinrent le duc d'Enguien, & camperent sur les hauteurs près de cette ville, au delà du Neckre. Ce campement avantageux de Merci détourna le duc d'Enguien de son premier dessein, & le fit songer à s'emparer de Wimphen, qui est deux lieues au dessous d'Hailbron, en deçà du Neckre. Les Bavarois ne pouvoient empêcher le siége sans passer la riviere, & il leur eût été aussi difficile de secourir Wimphen, qu'aux François d'investir Hailbron. [1] Pour prendre d'emblée la premiere de ces deux places, le maréchal de Gramont y marcha avec un gros détachement tiré des quatre corps qui composoient l'armée; savoir les Hessiens, les Suédois, les Weymariens & les François: il l'attaqua, plaça son canon sans ouvrir de tranchée, se rendit maître de la ville, & fit un pont sur le Neckre. Les Confédérés passerent cette riviere, & le général Merci se retira à Feuchtwang qui est dans la Franconie, à plus de vingt lieues de là.

Les Suedois se séparent de l'armée du Roi.

Ce fut immédiatement après le passage du

[1] Mém. di Siri, tome V, II partie, pag. 253.

Neckre, que le général Konigsmarc & le général Geis s'étant piqués mal à propos contre le duc d'Enguien, déclarerent qu'ils alloient quitter l'armée & remmener leurs troupes. Il étoit d'une grande conséquence pour le service du Roi de prévenir cette séparation, dont Merci n'auroit pas manqué de tirer avantage. Le vicomte de Turenne, qui savoit manier les esprits & apprivoiser les passions, parla à ces deux généraux avec sa douceur ordinaire, regagna Geis, & l'engagea à rester. Il ne put modérer l'impétuosité de Konigsmarc : [1] c'étoit un homme nourri dans la guerre, doué de grands talens militaires, accoutumé aux premiers emplois ; d'ailleurs intéressé, glorieux & d'une humeur difficile. Le Vicomte essaya en vain de vaincre son obstination : rien ne put le retenir ; il partit irrité, fit monter un fantassin en croupe derriere chacun de ses cavaliers, & se retira à Bremen dans la basse Saxe. Le duc d'Enguien pour lui faire sentir qu'il n'avoit pas besoin de lui, lui envoya souhaiter publiquement un bon voyage.

AN. 1645.

L'armée Françoise après cette séparation marcha avec les Hessiens vers le Tauber, & s'empara de toutes les villes qui se trouverent sur sa route. Les ennemis ne firent de résistance

Le duc d'Enguien passe le Tauber, prend plusieurs villes, & s'approche de Nordlingue.

[1] Voyez les Mém. du Vicomte, Liv. I, pag. 25.

An. 1645. qu'à Rottembourg, qui fut attaqué & emporté dans une seule nuit, & où les troupes se rétablirent par la grande quantité de rafraichissemens qui s'y trouverent. On alla droit ensuite à la ville de Dinkelspuel, & le Duc y ouvrit la tranchée : mais ayant été averti dès le soir même que les Bavarois s'avançoient vers Nordlingue, il leva le siége, & résolut de forcer les ennemis d'en venir à une bataille. Il fit marcher les troupes toute la nuit, à travers un bois, où le chemin étoit assez large & capable de contenir deux escadrons de front. A la même heure & par le même bois passoient à quelque distance, avec un corps de cavalerie, les généraux Merci, Glêen & Jean de Vert : à la pointe du jour ils apperçurent les troupes Françoises qui sortoient du bois. Comme le lieu leur étoit très-favorable, ils rangerent leur armée en bataille & y attendirent le duc d'Enguien. Ils avoient une riviere devant eux, & de grands étangs à droite & à gauche : leur poste n'étoit accessible que par de petits sentiers, où à peine deux cavaliers pouvoient marcher de front. Le duc fit avancer son canon ; les Bavarois mirent aussi le leur à la tête de leur camp, & l'on se canona pendant toute la journée, avec une perte à peu près égale de part & d'autre. Le Prince voyant qu'il étoit impossible de livrer bataille aux ennemis dans

ce lieu ; & qu'il étoit inutile de s'opiniâtrer, décampa la nuit suivante deux heures avant le jour pour aller à Nordlingue. Dès les neuf heures du matin, il se trouva dans la grande plaine qui est devant cette ville, & sur le midi il apprit que le général Merci avoit déja choisi un camp très avantageux, à deux lieues de lui ; qu'il faisoit travailler en diligence aux retranchemens, & qu'il prétendoit disputer la prise de Nordlingue, où il y avoit une foible garnison. Le Prince marcha aussi-tôt aux ennemis, laissant ses bagages derriere lui dans les villages voisins, & sur les quatre heures du soir les deux armées se trouverent en présence.

An. 1645.

3 d'août.

Situation du camp des Bavarois à Nordlingue.

Vers le milieu de la plaine de Nordlingue qui est très-étendue, se trouve un vallon de médiocre grandeur, formé par deux petites montagnes, à un quart de lieue l'une de l'autre. Au sortir de ce vallon est un village nommé Allerheim, plus avancé vers Nordlingue que les deux collines d'environ trois cent pas. Une de ces montagnes, nommée la colline de Wineberg, est fort haute & située à la gauche du village, quand on vient de Nordlingue : l'autre, sur laquelle est le château d'Allerheim est à droite. Le terrein qui sépare la colline d'Allerheim du village, est unie comme une plaine, mais coupé par un fossé ; celui qui est au pied de Wineberg descend au même village par une pente insensible. L'aile droite des ennemis,

An. 1645. commandée par le général Gléen, s'étendoit jusques sur le haut de la colline de Winsberg; & leur aile gauche, où étoit le général Jean de Vert, atteignoit au sommet de l'autre colline, où est le château d'Allerheim. Le centre de l'armée, où Merci s'étoit posté, occupoit le vallon, & avoit à sa tête le village : ses deux ailes étoient composées de sa cavalerie & de quelques bataillons qu'il avoit placés aux extrêmités sur les collines : tout le reste de l'infanterie formoit le corps de bataille. Il avoit jetté quelques fantassins dans le village, & garni de mousquetaires l'église, le clocher & le cimetiere qui étoit fermé de murailles : les retranchemens des deux collines étoient bordés de canon. Son armée étoit de quatorze à quinze mille hommes, & celle du duc d'Enguien montoit à dix sept mille. Tout ayant été examiné dans le conseil de guerre, le vicomte de Turenne fut d'avis qu'on ne pouvoit engager une affaire générale avec les ennemis ainsi postés & retranchés, sans exposer l'armée Françoise à une défaite presque certaine; le duc d'Enguien pensa différemment, & son avis l'emporta sur celui du Vicomte. Il y eut ensuite quelque dispute sur la maniere d'attaquer. Turenne jugea qu'on ne pouvoit marcher aux deux ailes de l'ennemi avec la cavalerie, sans pousser en même tems leur infanterie qui étoit au centre : on suivit son conseil; & l'on convint qu'il falloit faire

alte avec les deux ailes, pendant que l'infanterie combattroit pour emporter le village. Cette résolution prise, l'armée Françoise avança vers l'ennemi en cet ordre. AN. 1645.

Le maréchal de Gramont commandoit l'aile droite composée de toute la cavalerie Françoise, au nombre de dix escadrons : le maréchal de Turenne menoit l'aile gauche, où se trouvoit la cavalerie Weymarienne, montant à douze escadrons, soutenus par l'armée de Hesse de six bataillons & de six escadrons, qui faisoient la seconde ligne. Le comte de Marsin étoit à la tête du corps de bataille composé de dix bataillons, & soutenu de cinq escadrons de Gendarmes & de carabiniers. Le corps de réserve de quatre bataillons & de six escadrons qui servoit de seconde ligne à l'aile droite, étoit sous les ordres du chevalier de Chabot. Le duc d'Enghien qui disposa tous ces postes, voulant être par-tout, n'en prit aucun pour lui-même. Par cet arrangement l'aile droite du maréchal de Gramont étoit opposée aux Bavarois commandés par Jean de Vert, l'aile gauche du vicomte de Turenne, aux Impériaux menés par le général Gléen. Les François, quoiqu'ils eussent à combattre des troupes aguerries, témoignoient une grande ardeur d'en venir aux mains, pour réparer l'affront nouvellement reçu à Mariendal.

Disposition de l'armée Françoise pour attaquer le camp de Mercy.

Il étoit cinq heures après midi, lorsque le

Le général Mercy est tué.

An. 1645. duc d'Enguien commença par faire canoner le village : mais l'artillerie de l'ennemi qui étoit placée à demeure, avoit un grand avantage sur la sienne qu'il falloit sans cesse faire changer de place pour avancer ; & comme il vit que cette manœuvre faisoit perdre beaucoup de tems, il fit attaquer le village par quelques bataillons sous les ordres du comte de Marsin. Les premiers retranchemens furent bientôt forcés : mais en approchant des maisons, les ennemis qui s'y étoient logés & qui les avoient percées, firent de si violentes décharges, que les François arrêtés tout d'un coup, plierent bientôt après & prirent la fuite. Le comte de Marsin ayant été dangereusement blessé, le duc d'Enguien envoya à sa place le marquis de la Moussaye, avec un renfort de quelques régimens. Ils ne pûrent, non plus que les autres, soutenir le feu des ennemis. Alors le duc d'Enguien mena lui-même toute l'infanterie du Roi à la charge. Le général Merci, voyant ce mouvement, ne put retenir la joye que lui inspira dans ce moment l'espérance dont il se flattoit, & s'écria avec transport : *Dieu a tourné la tête aux François, ils vont être battus.* Il se mit à la tête de son corps de bataille, & s'avança vers le village. Le combat fut sanglant & opiniâtre : les habits du duc d'Enguien furent criblés de coups ; il eut deux chevaux blessés sous lui, & reçut une contusion à la cuisse. On le

pria vainement de se retirer ; il se tint au milieu du feu, animant les troupes de la voix & du geste. Mercy, après avoir fait des prodiges de valeur, ne put échapper à sa destinée ; il fut tué d'un coup de mousquet. La mort de ce grand Général, loin de décourager ses soldats, les rendit furieux : les sentimens de vengeance, dont ils se trouverent enflammés, leur fit tout surmonter ; & l'intrépidité du duc d'Enguien, quelque étonnante qu'elle fût, ne put empêcher que la plus grande partie de son infanterie ne fût taillée en pieces

AN. 1645.

L'aile droite des François est défaite, & le maréchal de Gramont fait prisonnier.

D'un autre côté, l'aile gauche des Bavarois tomba sur l'aile droite des François si brusquement, que la cavalerie Françoise, après avoir soutenu quelque tems, fut entierement rompue & mise en déroute. Le maréchal de Gramont fit paroître tout ce que peuvent la valeur & la conduite, pour arrêter ses troupes, pour les rallier & les ramener au combat. Voyant tous ses efforts inutiles, il se mit à la tête des régimens de Faber & de Wall [1], qui n'avoient point quitté leurs postes, attendit de pied ferme les Bavarois, & fit faire sur

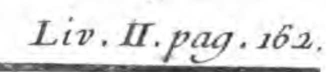
[1] Wall, d'une très-ancienne noblesse en Irlande, & grand oncle maternel de l'abbé Butler de Kilcopp, dont le pere amena depuis un régiment Irlandois pour servir en France, & dont plusieurs parens ont été dévoués à cette couronne pendant longues années.

An. 1645. leurs escadrons une décharge terrible. Il les ouvrit, y entra ; mais s'engagea si avant, qu'environné d'ennemis, & obligé de céder au grand nombre, il fut fait prisonnier. Après cette déroute générale de la droite, Jean de Vert fondit sur le corps de réserve, battit le chevalier de Chabot, & pénétra jusqu'aux bagages qu'on pilla. [1] Ce général Allemand parut en cette occasion plus brave soldat que grand Capitaine : en poursuivant les fuyards, il se laissa emporter inconsidérément, au lieu de revenir avec ses troupes victorieuses envelopper l'aile gauche de l'armée Françoise.

Le vicomte de Turenne défait l'aile droite des Bavarois & prend le général Gléen prisonnier.

Le Vicomte de Turrenne marchoit dans le même-tems contre l'aile droite des ennemis, postée sur la colline de Wineberg. Il essuya, sans s'arrêter, les décharges continuelles de leur artillerie, eut un cheval blessé sous lui, reçut un coup dans sa cuirasse, & enfin arriva en bon ordre au haut de la colline. Le combat fut terrible entre ces deux ailes, composées de Weymariens & de Hessiens d'un côté, & de l'autre d'Impériaux & de Bavarois. Dans cette occasion, la valeur de ces deux corps Allemands, qui se combattoient avec tant d'acharnement, sembloit ternir la gloire des François, qui s'étoient laissé battre par-tout. On fit plu-

[1] Mémoires di Siri, ibid.


Liv. II. pag. 162.


R.
nitz

fieu
aux
de
les
lab
ma
co
V
d
ri
t
g
r

sieurs charges & recharges ; on en vint enfin aux coups de pistolet & aux épées. Le vicomte de Turenne, après avoir chargé plusieurs fois les Impériaux qui restoient toujours inébranlables, enfonça pourtant leur premiere ligne ; mais le général Gléen ayant fait avancer la seconde, déconcerta les premiers escadrons du Vicomte sans les rompre tout-à-fait. Alors le duc d'Enguien sçachant qu'il n'y avoit plus rien à faire ni à l'aile droite, ni au corps de bataille où tout étoit en déroute, vint à l'aile gauche, & se mit à la tête des troupes Hessiennes qui étoient à la seconde ligne du Vicomte. Aussi-tôt Turenne rompit les escadrons ennemis qui étoient sur la colline, défit l'infanterie qui s'y trouva, gagna le canon des Impériaux & le fit pointer contre le reste de leur aile droite, qui s'étendoit jusqu'au village. Il prend les Bavarois en flanc, les charge sans leur donner aucun relâche, les oblige à se retirer cinq cens pas au-delà du village, & fait prisonnier le général Gléen. Les régimens qui étoient retranchés dans l'Eglise & dans le cimetiere, se voyant prêts à être enveloppés, se rendirent à discrétion. Jean de Vert, ayant appris ce qui se passoit à la montagne de Wineberg, y accourut avec son aile victorieuse ; mais il étoit trop tard ; il avoit perdu le moment favorable ; il trouve tout en désordre, & le jour étoit fini.

AN. 1645.

AN, 1645.

Retraite des Bavarois, & poursuite du Vicomte.

A une heure après minuit, les troupes ennemies commencerent à se retirer, & à la pointe du jour on ne vit plus personne. Jean de Vert, le seul général qui leur restoit, avoit profité de l'obscurité de la nuit pour gagner Donavert, & sauver le reste de l'armée au-delà du Danube. Le vicomte de Turenne le poursuivit jusqu'au bord du fleuve avec trois mille chevaux, & ne revint point qu'il ne l'eût vu passer avec toutes ses troupes. Trois ou quatre mille hommes de l'infanterie Françoise demeurerent sur la place; & la perte des alliés fut plus grande que celle des Impériaux. Le maréchal de Gramont fut pris d'un côté, & le général Gléen de l'autre: mais le Duc d'Enguien gagna le champ de bataille, & prit un grand nombre d'officiers, beaucoup d'étendarts & tout le canon de l'ennemi. La victoire coûta si cher aux François, que pendant quelques jours ils ne purent rassembler que douze ou quinze cens hommes de toute leur infanterie. Cependant Christine, reine de Suede, écrivit une lettre de sa propre main au duc d'Enguien, pour lui témoigner la joie qu'elle ressentoit, de ce qu'il avoit effacé par sa victoire l'affront que les Suedois avoient autrefois reçu au même lieu. [1] Quoique le duc d'En-

[1] L'an 1634.

guien eût donné d'illuftres marques de fon courage dans ce combat, il reconnut généreufement, dans une lettre qu'il écrivit à la Reine, que la plus grande partie de la victoire étoit due à la valeur & à la conduite du vicomte de Turenne. AN. 1645.

Après la retraite de l'armée ennemie, les villes de Nordlingue & de Dinkefpuhel ouvrirent leurs portes; & le duc d'Enguien étant tombé malade, revint bientôt en France, laiffant l'armée fous la conduite du maréchal de Turenne, & du maréchal de Gramont qui avoit été échangé contre le général Gléen. Les généraux François réfolus d'aller dans la Suabe pour y rafraîchir les troupes, & les délaffer de tant de fatigues, s'acheminerent par le comté de Hohenloë jufques à Halle, lieu abondant en fourages, où ils féjournerent dix ou douze jours. Les ennemis repafferent le Danube, fe camperent à cinq ou fix lieues des François; & l'on demeura dans cette difpofition jufqu'au dix-feptieme d'octobre.

Le duc d'Enguien quitte l'armée & retourne en France.

Le duc de Baviere voyant que l'armée de France avançoit toujours en Allemagne, & craignant qu'elle ne s'emparât, non-feulement de fes quartiers d'hiver, mais de fon pays entier, demanda du fecours à l'Empereur, & menaça de traiter féparément avec la France, fi on ne lui accordoit promptement un renfort

L'archiduc Léopold vient joindre

An. 1645. considérable. L'Empereur qui venoit de faire la paix avec le prince Ragotzki, & qui n'avoit plus besoin de troupes en Hongrie, envoya en Baviere un grand corps de cavalerie & de dragons, sous les ordres de son fils l'archiduc Léopold, qui se fit accompagner du général Galas. Comme l'Archiduc ne menoit point d'infanterie, il joignit bientôt les généraux Gléen & Jean de Vert. Secondé de ces trois grands capitaines, il marcha en diligence pour surprendre l'armée Françoise. Les maréchaux de Turenne & de Gramont, dont les troupes étoient inférieures de moitié à celles de l'ennemi, prirent le parti de se retirer, passerent le Neckre à la nage, chaque cavalier portant un fantassin en croupe, gagnerent le Rhin en diligence, & ne crurent point leur armée en sûreté, qu'elle ne fût sous le canon de Philisbourg. Ils envoyerent chercher des bateaux à Spire pour faire un pont sur le Rhin; mais à peine en avoit-on amené quelques-uns, que 13 d'octobre. l'archiduc Léopold arriva & se campa à une demi-lieue de Philisbourg. Turenne & Gramont resserrerent aussi-tôt leurs troupes dans l'espace qui est entre cette ville & le Rhin, s'y retrancherent, & firent passer leurs bagages en présence des ennemis. Le maréchal de Gramont passa aussi le fleuve avec l'armée du duc d'Enguien, & avec toute la cavalerie du vicomte

AN. 1645.

de Turenne qu'il mena à Landau. Le Vicomte resta seul, campé sous le canon de Philisbourg avec son infanterie. L'Archiduc & les trois Généraux furent deux jours entiers à examiner son camp, & le trouverent fortifié de maniere que malgré la supériorité de leurs troupes, ils n'oserent l'attaquer; ils rebrousserent chemin, & marcherent à Vimpfen, qu'ils assiégerent dans les formes. Tout le gros canon de l'armée Françoise étoit dans cette place: le vicomte de Turenne voulut la secourir, & envoya redemander sa cavalerie que le maréchal de Gramont avoit conduite à Landau. Les François vinrent; mais les Allemands refuserent de suivre; Vimpfen ne fut point secouru; & l'Archiduc s'en rendit maitre en huit jours. Il s'empara ensuite de Dinkelspuel, de Nordlingue & des villes que l'on avoit prises entre le Neckre & le Danube. Toutes les conquêtes que les François venoient de faire furent perdues; il n'en resta que le souvenir. L'Archiduc marcha de-là vers la Bohême, pour s'opposer à Torstenson, qui faisoit de grands ravages dans les pays héréditaires de la maison d'Autriche.

L'armée Impériale se sépare de celle de Baviere, & le maréchal

Les armées de l'Empereur & du duc de Baviere s'étant ainsi séparées, le Maréchal de Gramont s'en retourna en France avec celle du duc d'Enguien, & le vicomte de Turenne

AN. 1645.

de Gramont ramene l'armée du duc d'Enguien en France.

demeura seul avec la sienne sur le Rhin. On étoit dans l'impatience de savoir comment il en useroit avec la cavalerie Allemande, dont la désobéissance avoit causé la perte de Vimpfen. Comme tous étoient également coupables, il craignit avec raison d'exercer sur eux une punition générale qui inspire presque toujours la révolte : il sut leur faire sentir leur faute, & les ramener à leur devoir sans employer la sévérité. D'ailleurs, ayant besoin de ces Allemands pour le succès d'une grande entreprise qu'il méditoit, il crut que son indulgence les piqueroit d'honneur, & les engageroit à embrasser la premiere occasion d'expier leur faute ; il jugea sainement, & sa clémence eut tout l'effet qu'il s'étoit proposé & qu'il pouvoit espérer.

Le Vicomte rétablit l'Electeur de Treves dans ses Etats.

L'entreprise qu'il méditoit pour finir glorieusement une campagne jusqu'alors équivoque, étoit le rétablissement de l'Electeur de Treves. Il y avoit plus de douze ans que ce Prince étoit dépouillé de ses Etats, à cause de son alliance avec la France. Le duc de Longueville, plénipotentiaire à Munster, avoit signifié à l'ouverture du Congrès, que puisque la guerre avoit été déclarée au sujet de cet Electeur, on n'écouteroit aucune proposition de paix, que ce Prince ne fût mis en pleine liberté. Sur cette instance, l'Electeur sortit de prison ;

prison, mais on ne lui restitua point ses Etats. Le vicomte de Turenne crut que rien n'honoreroit tant la régence, que le rétablissement d'un allié si fidele. Quoiqu'éloigné de plus de quarante lieues de Treves, il marcha pendant un froid très-rigoureux vers cette ville, dont il avoit appris que la garnison Espagnole étoit peu nombreuse : il laissa quelques troupes pour garder les passages du Rhin & les bagages de l'armée, & ne mena avec lui que très-peu d'infanterie, pour faire plus de diligence; comptant sur quelques bataillons de l'armée du duc d'Enguien, qui, avec la permission de la cour, vinrent de Metz, d'où l'on descendit aussi du canon par la Moselle. Il se saisit de tous les lieux par où la place pouvoit être secourue, & l'investit le quatorze de novembre. Ayant sçu que les ennemis s'assembloient pour venir s'opposer au siége, il fit passer la Moselle au colonel Schutz, & l'envoya contre eux, avec les Allemands qui desiroient de réparer leur faute : Schutz les dissipa entierement; & les auroit taillés en pieces, s'ils ne se fussent sauvés dans les bois dont le pays est couvert. Le Gouverneur de Treves n'espérant plus de secours, demanda à capituler, & le vingtieme de novembre il se rendit.

AN. 1645.

14 de novembre.

20 dud.

Le rétablissement de l'Electeur confirma les alliés de la France dans leur attachement à

AN. 1646.

Le Vicom-

AN. 1646.

te retourne à la cour.

cette Couronne, frustra le duc de Lorraine des quartiers qu'il s'étoit flatté de prendre dans les terres de l'Electorat, & fit de la Moselle une nouvelle barriere pour la France. Le vicomte de Turenne, après avoir construit un fort près du pont de Treves, & y avoir laissé cinq cens hommes, alla prendre Oberwesel, château considérable que les ennemis occupoient encore en deçà du Rhin, visita toutes les places sur ce fleuve & sur la Moselle, les mit en état de défense, étendit son armée le long de ces deux rivieres, & partit au commencement de février pour la Cour, où il fut reçu avec tous les applaudissemes que méritoit une campagne si glorieuse.

Le Cardinal lui offre le duché de Château-Thierry, mais il le refuse.

Le cardinal Mazarin ne pouvoit plus s'empêcher de rendre justice au mérite & à la capacité du Vicomte. Il voulut enfin reconnoître les services qu'il avoit rendus à la France, & lui offrit le duché de Château-Thierry; mais comme cette terre étoit du nombre de celles que le conseil avoit proposées pour l'échange de Sedan, Turenne crut ne pouvoir l'accepter sans préjudicier au duc de Bouillon, son frere; & refusant constamment toutes les offres de Mazarin, il déclara qu'il ne recevroit rien jusqu'à ce que l'échange fût consommé. Peu touché de ses intérêts particuliers, & uniquement occupé de ce qui concernoit le bien de l'état,

il ne cessa pendant son séjour à la Cour de représenter au Ministre, qu'on ne feroit aucun progrès en Allemagne, tant que l'armée de France seroit séparée de celle des Suedois ; parce que l'une agissant du côté du Rhin, & l'autre dans les pays héréditaires de l'Autriche, il étoit facile aux Impériaux & aux Bavarois, qui se trouvoient entre deux, de porter leurs forces du côté où ils seroient les plus foibles, & d'empêcher par-là qu'on ne remportât jamais sur eux aucun avantage considérable. Ces raisons furent goutées par le Cardinal : la jonction des deux armées fut résolue ; & l'on se reposa entierement sur le Vicomte de l'exécution du grand projet. AN. 1646.

Négociations & embarras au congrès de Westphalie. Demandes de la France.

Cependant la paix générale n'avançoit point à Munster ; les différentes prétentions des puissances assemblées augmentoient tous les jours les divisions. La France demandoit à l'Empereur pour son dédommagement, la ville de Brisac avec le Brisgau, l'Alsace & Philisbourg, avec les Evêchés de Metz, Toul & Verdun ; en un mot, tout ce qu'elle avoit occupé ou conquis sur la maison d'Autriche depuis cent ans. La Suede prétendoit à l'une & à l'autre Poméranie, à l'Archevêché de Bremen, à l'Evêché de Werden ; exigeoit plusieurs millions d'écus pour payer les frais de la guerre ; & vouloit de plus que l'on ré-

AN. 1646. tablît l'électeur Palatin dans sa dignité & dans ses Etats, & qu'on permît l'exercice libre & public de la religion protestante, non-seulement dans les provinces héréditaires, mais encore dans tout l'Empire. L'Empereur, qui vit que ces prétentions tendoient à démembrer le Corps germanique, autant par rapport à la religion, que par rapport à sa constitution civile, éluda long-tems les demandes des François & des Suédois, & mit en œuvre toutes sortes d'artifices pour les diviser; mais par la sage conduite des plénipotentiaires du Roi au congrès, & du vicomte de Turenne à l'armée, les intérêts & les conseils des deux Couronnes demeurerent unis, malgré toutes les intrigues des ministres de l'Empereur à Munster, & les caballes auxquelles se prêtoient les généraux Suedois dans leur camp.

Prétentions de l'électeur de Brandebourg.

L'électeur de Brandebourg, chef du parti Calviniste, avoit des droits légitimes sur la Poméranie, en vertu des anciens traités avec les Ducs de ce pays, & s'opposoit aux prétentions des Suedois, qui soutenoient que ce Duché leur appartenoit, par droit de conquête. Cette affaire fut d'une longue discussion, & une des plus difficiles à régler. Les ministres d'Espagne excitoient l'Electeur à rejetter tout accommodement, & lui faisoient esperer le secours de leur maître.

AN. 1646.

Prétentions de l'électeur de Baviere.

L'électeur de Baviere, chef du parti Catholique, prince le plus puissant & le plus habile de tout l'Empire, avoit avancé à l'Empereur près de neuf millions d'écus, & s'étoit fait donner pour sûreté la haute Autriche : l'Empereur pour dégager cette province, & pour s'acquitter sans rien payer, avoit donné à ce prince le haut Palatinat, en lui conférant la dignité Electorale, après avoir fait confisquer l'un & l'autre sur l'électeur Palatin. Depuis le progrès des armes de France & de Suede en Allemagne, l'Empereur étoit un très-foible appui de la maison du duc de Baviere, & devenoit un mauvais garant de la conservation de ce qu'elle avoit acquis. Le Duc sentit qu'il avoit besoin d'un secours plus puissant : il recourut à celui des François ; & se servant du prétexte de la religion, il envoya son Confesseur à la Reine régente, pour lui représenter de quelle importance il étoit pour la religion, que la dignité Electorale ne repassât plus à un prince protestant, & que la catholicité qui avoit été introduite dans le haut Palatinat, y fût conservée. Le cardinal Mazarin l'écouta favorablement ; comprit la nécessité qu'il y avoit de soutenir cet Electeur, autant pour empêcher l'abbaissement de la maison de Baviere, dont la chute auroit mis les Suedois en état de se passer des troupes & des subsides de

la France, que pour prévenir la ruine de la religion dans l'Empire.

AN. 1646.

Différens des deux couronnes de France & d'Espagne.

Les différens des deux couronnes de France & d'Espagne étoient encore plus difficiles à concilier. Les François promettoient d'abandonner la Catalogne, à condition que l'Espagne leur céderoit le Roussillon, l'Artois & le Cambresis. En joignant ces deux provinces à l'Alsace, aux trois Evêchés & aux villes qu'ils demandoient à l'Empereur, on étendoit les frontieres du royaume, & l'on remplissoit le plan du cardinal de Richelieu, que son successeur ne perdoit point de vue. Toutes les fois que Mazarin ne pouvoit y amener les puissances de l'Europe par la voie de la négociation, il faisoit naître de nouveaux incidens pour éloigner la paix. Cependant voulant toujours faire croire qu'il la desiroit, il consentit que les Plénipotentiaires des Provinces-unies fissent l'office de médiateurs entre la France & l'Espagne : mais les Hollandois ne tarderent pas à s'appercevoir que Mazarin ne cherchoit qu'à gagner du tems ; & ils se désisterent de leur médiation. Le comte de Pegnaranda, ministre d'Espagne, traitoit en secret avec eux pour les engager à faire une paix séparée avec son maître, à l'insçu & même à l'exclusion de la France. Il les prenoit dans une conjoncture favorable à son dessein ; les Hollandois se défioient

du caractere du ministre, & redoutoient la puissance du Roi: s'ils craignoient de rompre avec une nation aussi belliqueuse que la nation Françoise, ils appréhendoient encore plus de se livrer à Mazarin.

An. 1646.

On voyoit donc les Catholiques traiter avec les Protestans, & vouloir s'unir avec eux, pour continuer une guerre qui n'avoit d'abord été entreprise que pour défendre la religion. Les Suedois caballent avec l'Empereur contre la France, leur alliée. La France écoute le duc de Baviere pour empêcher que les Suedois ne poussent trop loin leurs conquêtes en Allemagne: l'Espagne soutient l'Electeur de Brandebourg, chef de la ligue Calviniste; & les Hollandois recherchent l'amitié des Espagnols leurs anciens ennemis. Quelle confusion de vues, d'intérêts & d'intrigues, à Munster & à Osnabrug! Le cardinal Mazarin à la cour, & le vicomte de Turenne à l'armée, mirent à profit ces divers mouvemens pendant cinq années entieres, & s'en servirent habilement pour parvenir enfin au but qu'ils s'étoient toujours proposé.

Plan général du congrès.

Le vicomte de Turenne, au commencement d'avril, quitta la cour & retourna sur le Rhin. Les Suédois étoient dans la Hesse: [1] Wran-

Le duc de Baviere amuse le Cardinal ministre, & veut empêcher les

[1] Charles Gustave Wrangel, comte de Salmitz, de-

AN. 1646. Alliés de se joindre.

gel les commandoit, & avoit succédé à Torstenson, qui après avoir acquis la réputation d'un grand capitaine, s'étoit retiré à Stockolm à cause d'une longue indisposition. Turenne n'eut pas plutôt rassemblé son armée auprès de Mayence, qu'il envoya avertir le général Wrangel du dessein qu'il avoit de passer le Rhin à Baccarach, de traverser le comté de Nassau, & d'aller le trouver dans la Hesse. Il étoit sur le point de partir, lorsque le cardinal Mazarin lui manda que le duc de Baviere avoit promis aux Plénipotentiaires du Roi à Munster, de tenir son armée séparée de celle de l'Empereur, si celle des François ne passoit pas le Rhin; que l'intention du Roi étoit que le Vicomte abandonnât tous les projets que les Suédois & les François devoient éxécuter après leur jonction, & qu'il quittât l'Allemagne pour aller assiéger Luxembourg. Le Vicomte, surpris de ce changement, comprit que les artifices du duc de Baviere en étoient la vraie cause: il ne passa point le Rhin, pour ne pas contrevenir à un ordre si positif; mais persuadé que le siége de Luxembourg, fait dans ce moment critique, ruineroit entièrement les affaires du Roi en Allemagne, il chercha plusieurs prétextes pour différer cette entreprise. L'événe-

puis connétable & grand général de Suede.

ment justifia sa conduite, & fit connoitre l'étendue de sa prévoyance. Pendant que le duc de Baviere amusoit le Cardinal par des promesses, son armée marchoit toujours, & joignit enfin celle de l'Empereur dans la Franconie.

AN. 1646.

Le Vicomte fait cette jonction par une marche longue & pénible.

Les Impériaux & les Bavarois, avec toutes leurs forces, se mirent entre les François & les Suédois. Le pont du Rhin à Philisbourg devint inutile : le Vicomte ne pouvoit plus aller dans la Hesse par le comté de Nassau que les ennemis occupoient, & sa jonction avec les Suédois paroissoit impossible. Soit que l'Empereur eût gagné Wrangel, soit que le duc de Baviere seul eût déconcerté les projets de la France, il est certain que tous les succès de cette Couronne en Allemagne alloient être arrêtés, sans les ressources que Turenne trouvoit toujours dans son habileté. Il prit son parti sur le champ, écrivit au Cardinal, & sans attendre sa réponse, il se hâta d'exécuter ce qu'il avoit médité. Il laissa une partie de son infanterie à Mayence, marcha avec l'autre & toute sa cavalerie vers la Moselle, passa cette riviere à un gué, six lieues au-dessus de Coblentz, traversa l'électorat de Cologne, alla par le comté de Meurs à Rhimberg ; & ne pouvant avoir de passage sur le Rhin que par les villes dépendantes de la Hollande, il envoya demander permission aux Hollandois de passer à

An. 1646.

Wesel, & arriva après quatorze jours de marche aux portes de cette ville. La garnison Hollandoise refusa de les ouvrir ; mais le comte d'Avaux, plénipotentiaire de France, s'étant heureusement trouvé dans la place, obtint à force de remontrances, qu'on laisseroit entrer l'armée du Roi. Le Vicomte dépêcha alors un courier au général Wrangel, pour lui faire part de son dessein : il passa le Rhin le quinze de juillet, tint sa route par le comté de la Marck le long de la Lippe, jusqu'à Lipstadt, d'où il prit sur la droite à travers la Westphalie ; & après une marche aussi rapide que pénible, joignit enfin l'armée Suédoise commandée par le général Wrangel & le comte de Konigsmarck, qui depuis le départ du duc d'Enguien étoit revenu pour servir avec Turenne. Cette jonction tant desirée se fit le dixieme du mois d'août, sur les frontieres de la Hesse, entre Wetzlar & Giessen sur la riviere de Lohn, avec l'appareil convenable & les marques d'honneur dues aux armes de France : les Suédois se mirent en bataille, firent deux salves, & voulurent que le vicomte de Turenne donnât l'ordre.

10 Août.

Les Impériaux & les Bavarois se retirent, & le Vicomte

Les Impériaux & les Bavarois avoient serré de près le général Wrangel, sans oser néanmoins l'attaquer ; parce qu'il s'étoit retranché dans des postes avantageux, en attendant les

François. A la nouvelle de leur arrivée, les ennemis se retirerent à six lieues de-là, & allerent se camper près de la ville de Fridberg. Les armées Françoise & Suédoise montoient à sept mille hommes de pied & à dix mille chevaux, avec soixante piéces de canon : les Impériaux & les Bavarois avec dix piéces de canon de moins, avoient quatorze mille chevaux & dix mille fantassins. Cette supériorité n'empêcha pas le Vicomte de marcher à eux, & d'avancer jusqu'à la riviere du Mein près de Fridberg. L'archiduc Léopold, loin de se présenter au combat, ne songea qu'à faire creuser nuit & jour les retranchemens de son camp, où il étoit déja presque enterré. Turenne qui ne vouloit que le passage, continua sa route vers le Mein, & s'arrêta entre Francfort & Hanau, à dix lieues de Mayence, d'où il fit venir le reste de son infanterie. Toutes les troupes des Alliés s'étant réunies, Turenne & Wrangel passerent le Mein ; & descendant le long de cette riviere, prirent Sélingenstat & Aschaffembourg. L'alarme se répandit aussitôt dans tout le pays, où l'on avoit espéré de jouir d'une grande tranquillité, à l'abri de deux puissantes armées. Les paysans abandonnerent la campagne & se réfugierent en foule dans les villes voisines, dont les Magistrats ouvrirent les portes aux Alliés ; mais, comme leur armée

AN. 1646. passe le Mein.

AN. 1646.

n'alloit au plus qu'à vingt mille hommes, on ne pouvoit, sans l'affoiblir, mettre des garnisons dans toutes les places : on se contenta de faire sauter les fortifications des unes, & d'emmener pour ôtages les principaux habitans des autres.

Le vicomte de Turenne s'ouvre une route dans les trois cercles de Franconie, de Suabe & de Baviere.

Le duc de Baviere ayant sû que les Alliés avoient passé le Mein, fit rompre les ponts de Dillingen & de Hochstet sur le Danube, qui étoit la seule barriere de ses Etats, ordonna qu'on transportât de Munick à Burckhausen ce qu'il avoit de plus précieux, & se plaignit amérement à l'Empereur de l'archiduc Léopold qui avoit si mal défendu l'Allemagne. En effet ce Prince, en ne s'opposant point aux Alliés à Fridberg, leur avoit ouvert la Franconie, la Suabe & la Baviere. Les places de ces trois cercles remplies de provisions, étoient exposées au pillage, parce qu'on avoit négligé de les fortifier, dans la confiance qu'elles seroient hors d'insulte derriere toutes les forces de l'Empire qui devoient défendre le passage du Mein. Le butin auroit été inestimable, & le Vicomte auoit pu éxiger pour lui cent mille écus de contribution par mois, sans rien faire de contraire aux usages de la guerre ; mais par un désintéressement sans exemple, il se contenta de tirer des magazins des ennemis de quoi faire subsister son armée. Tandis que les

Impériaux & les Bavarois, au grand étonnement de toute l'Europe, demeuroient immobiles dans le pays de Fulde, où ils s'étoient retirés, les armées de France & de Suéde entrerent dans la Franconie & dans la Suabe, prirent Schorndorf, Dinckespuel & Nordlingue, & passerent le Danube à Donawert & à Lavingen, dont les ponts n'avoient pas été rompus. Aussi-tôt le duc de Baviere se retira à Braunau sur la riviere d'Inn, ne se croyant pas en sûreté dans sa capitale. Le vicomte de Turenne & le général Wrangel avancerent toujours dans le pays, & traverserent le Lech le vingt-deuxieme de septembre.

AN. 1646.

22 de septembre.

Les Suédois allerent assiéger la ville de Rain qui est une des meilleures forteresses de la Baviere, & le Vicomte, de son côté, envoya le marquis de Beauvau avec cinq cent chevaux pour sommer Ausbourg de se rendre. Comme les Magistrats épouvantés commençoient à capituler, le général Wrangel craignant que les François ne se rendissent maîtres de la place, manda au Vicomte, pour le détourner de cette entreprise, qu'il trouvoit beaucoup de résistance au siége de Rain, & le conjura de venir promptement à son secours. Turenne persuadé que les Magistrats d'Ausbourg tireroient leur négociation en longueur tant qu'ils verroient l'armée Suédoise occupée au siége de Rain,

Il assiége Ausbourg & prend la ville de Rain.

An. 1646. y alla en déligence, & fit revenir d'Ausbourg le marquis de Beauveau, espérant y retourner bientôt, pour en faire le siege avec les deux armées. Il fit ouvrir une seconde tranchée en arrivant à Rain, & le troisieme jour il se trouva au pied du bastion. Les assiégés battirent la chamade du côté de son attaque, capitulerent avec lui, & sortirent au nombre de deux mille hommes. Pendant ces trois jours, Wrangel parla souvent au Vicomte des droits que la Suéde avoit sur la ville d'Ausbourg, parce que le grand Gustave s'en étoit rendu maître autrefois; & lui insinua que c'étoit aux Suédois plutôt qu'aux François d'y mettre un Gouverneur, quand elle seroit prise. Turenne connut alors la vraie raison pour laquelle Wrangel l'avoit appellé, & la faute que lui-même avoit faite en abandonnant Ausbourg : mais il n'étoit plus tems de la réparer : les Bavarois partis de Memmingen étoient déja entrés au nombre de douze à quinze cens hommes dans la ville d'Ausbourg : il ne laissa pas d'y marcher dans l'espérance de l'emporter, avant que les armées Impériale & Bavaroise pussent venir au secours. Le Vicomte & le général Wrangel prirent leurs quartiers autour de la place; & l'on ouvrit deux tranchées, une du côté des François, & une autre du côté des Suédois. En peu de tems on avança les ouvrages jusques sur le

bord du fossé qui étoit très-large & très-profond.

AN. 1646.

L'Archiduc revient au secours des Bavarois.

Le duc de Baviere alarmé fit déclarer à l'Empereur qu'il s'accommoderoit avec la France, si on laissoit prendre cette ville importante, entre laquelle & Munick il n'y avoit aucune place de défense. L'Empereur appréhendant la défection des Bavarois, ordonna à l'Archiduc de marcher. Les armées Impériale & Bavaroise quitterent le pays de Fulde, prirent leur route par Schweinfurt, Bamberg & Nuremberg dans la Franconie, percerent dans le haut Palatinat, où elles trouverent de nouveaux renforts, passerent le Danube à Straubing [1]. L'Archiduc parut bientôt près d'Ausbourg à la tête d'une armée fort supérieure à celle des Alliés, & le Vicomte avec Wrangel fut obligé de se retirer à neuf ou dix lieues de-là vers Lavingen. L'Archiduc de son côté passa le Lech, & vint se camper dans la Suabe, entre Memmingen & le Lech, à cinq lieues environ de Landsberg, où il avoit un grand magasin de vivres. Il projettoit d'attaquer les Alliés, lorsque leurs fourages seroient consommés, & de les obliger à se retirer jusques dans la Franconie. En les chassant ainsi de la Suabe, il auroit pendant l'hiver repris, sans faire aucun siége, les places

[1] Voyez Puffendorf *de rebus Suecicis*.

AN. 1646.

qu'ils avoient conquises ; & tous les exploits de leur campagne seroient devenus inutiles.

Le Vicomte marche au camp de l'Archiduc, sans l'attaquer.

Le vicomte de Turenne & le général Wrangel pénétrerent les vues de l'Archiduc, & prirent le parti d'aller à lui. C'étoit au commencement de novembre ; la saison étoit rude, les neiges couvroient la terre ; l'armée affoiblie & fatiguée manquoit de chevaux, d'armes & d'habits : malgré tous ces inconveniens, ils marcherent vers Memmingen, du côté où étoient les ennemis. Après avoir reconnu leur camp, ils jugerent qu'il seroit téméraire d'entreprendre de les forcer. L'Archiduc avoit mis devant lui de grands marais & de longs défilés, & avoit ajouté toutes les précautions de l'art aux avantages de la nature, pour fortifier ses retranchemens.

Le Vicomte lui dérobe une marche, & lui coupe les vivres.

Cependant, pour faire croire à ce Prince qu'on avoit dessein de l'attaquer, les Généraux alliés s'approcherent de ses lignes ; & ensuite ayant laissé à quelque distance un grand front de deux mille chevaux qui couvroit la marche du reste de leur armée, ils se hâterent de gagner les bords du Lech, le passerent sur le pont que les Impériaux avoient laissé, & s'avancerent à Landsberg, qu'ils prirent par escalade. Ils se rendirent ainsi maîtres des magasins des ennemis, & eurent pendant six semaines des provisions pour leur armée qui campa autour

de la ville, d'où ils envoyerent lever des contributions jusques aux portes de Munick. L'Archiduc se trouvant par-là sans vivres, avec deux grandes armées, fut contraint de repasser le Lech; & s'étant séparé des Bavarois, mena hiverner les Impériaux dans les pays héréditaires. Le duc de Baviere aigri contre Léopold, prit dès ce moment la résolution d'abandonner le parti de l'Empereur, & de ne songer qu'à lui seul, en faisant la paix, pour conserver ses Etats qu'il voyoit en proye aux troupes Françoises & Suédoises. Les Alliés décampés d'auprès de Landsberg avoient ravagé toute la Baviere, & s'étoient rapprochés de Memmingen. Le duc pressé si vivement fit demander une tréve aux plénipotentiaires de France assemblés à Munster & à Osnabrug. Ils envoyerent Croissi, conseiller du Parlement de Paris, pour savoir du Vicomte le véritable état des affaires en Allemagne. On tint des conférences à Ulm. Beauschenberg, général de l'artillerie Bavaroise, y fut envoyé par le Duc, & Tracy, maréchal de camp par le Vicomte, dont les avis régloient toutes les délibérations. On conclut enfin le quatorze de mars les articles suivans: Que le duc de Baviere se sépareroit entiérement des intérêts de l'Empereur; qu'il ne l'aideroit plus de ses troupes; qu'il donneroit le passage & des vivres à celles du Roi, & que le villes de La

AN. 1646.

An. 1646. vingen, Gondelfingen & Hochstet dans le cercle de Baviere, aussi-bien que les autres lieux qui sont entre Ulm & Donawert, demeureroient au Roi très-chrétien. Le Vicomte insista sur ce dernier article, afin que si le duc de Baviere venoit encore à manquer de parole, comme il avoit déja fait, on pût en tirer raison, par le moyen de ces places qui ouvroient un passage dans les états de ce Prince.

An. 1647.

Le Vicomte reçoit l'ordre de la Cour de quitter l'Allemagne & de marcher en Flandre.

Après la retraite des Bavarois, l'armée de l'Empereur se trouva réduite à cinq mille fantassins & à six mille chevaux. Les troupes Françoises & Weymariennes qui venoient d'être rétablies & recrutées, jointes aux Suédoises commandées par Wrangel & Konigsmarc, montoient à près de quatorze mille hommes de pied & vingt mille chevaux. Une si grande supériorité empêcha les Impériaux d'oser paroître, & détermina en même tems le cardinal Ministre à rappeller d'Allemagne les Weymariens & les François. Il vouloit les faire servir en Flandre, où l'armée étoit fort diminuée depuis qu'on en avoit démembré une grande partie, pour l'envoyer en Catalogne sous le duc d'Enguien, devenu prince de Condé par la mort de son pere, au mois de décembre de l'année précédente. Le vicomte de Turenne prévoyant que les régimens Allemans feroient difficulté de marcher en Flandre, s'opposa vi-

vement à cette ſéparation. Il envoya pluſieurs couriers au Cardinal, pour lui remontrer que la perte de la maiſon d'Autriche étoit aſſurée, ſi les deux armées continuoient de reſter unies; que par leur ſéparation on laiſſoit le duc de Baviere maître de ſe tourner contre les Suédois quand il voudroit; qu'il n'y avoit aucun danger de rendre les Suédois trop puiſſans en Allemagne, tandis que la France y auroit une armée; & qu'enfin le Roi ſeroit en état d'accorder à la catholicité une protection du moins auſſi puiſſante que celle de la maiſon d'Autriche. Les partiſans de la Baviere & les Princes catholiques repréſenterent au contraire à la reine Régente, que la continuation de la guerre contre l'Empereur alloit au renverſement entier de la catholicité en Allemagne; que les Suédois ſeuls profiteroient de la décadence de la maiſon d'Autriche; que le Roi, en retirant ſon armée, laiſſeroit les affaires de l'Empire dans une eſpèce d'équilibre, de maniere que ni la maiſon d'Autriche ni les Suédois n'en ſeroient les maîtres; & qu'enfin le duc de Baviere, en conſervant ſon armée, feroit toujours pencher la balance du côté que la France ſouhaiteroit. Ces raiſons prévalurent contre les remontrances du Vicomte, & le beſoin qu'on avoit de troupes en Flandre lui attira un nouvel ordre d'y marcher. La Reine lui avoit d'abord écrit une lettre datée du quinze

AN. 1647.

An. 1647.

d'avril, par laquelle elle lui ordonnoit de ſe préparer à quitter l'Allemagne, de mettre en ſûreté toutes les places qu'il avoit priſes, & d'y établir des commandans fideles ; lui laiſſant pourtant la liberté de différer ſon départ plus ou moins long-tems, ſelon les beſoins : mais par une autre lettre datée du mois de mai, la Reine voyant qu'il balançoit toujours à partir, lui ordonna de marcher ſur le champ du côté du Luxembourg & enſuite vers la Flandre, où l'archiduc Léopold étoit allé commander les troupes des Eſpagnols. Le Vicomte obligé enfin de quitter la Baviere, avant que d'aller à Philisbourg pour y paſſer le Rhin, prit Viblingen ſur le Danube près d'Ulm, Tubinge ſur le Neckre dans le duché de Wirtemberg, Steinheim & Hoechſt ſur le Mein, Darmſtadt, Gernsheim ſur le Rhin, & quelques autres places qui pouvoient aſſurer ſes conquêtes & lui ouvrir divers paſſages dans le cœur de l'Empire. Il raſa les fortifications des unes, & mit de petites garniſons dans les autres.

Le général Roſen empêche les troupes Weymariennes d'aller en Flandre.

Cependant les troupes Weymariennes qui étoient dans l'armée du Vicomte, témoignerent ouvertement la répugnance qu'elles avoient d'aller en Flandre. Roſen le plus accrédité de leurs officiers, qui ayant été fait priſonnier à Mariendal, venoit ſeulement d'être échangé, après la trêve des Bavarois, étoit bien aiſe de

trouver une occasion de se soustraire à l'obéissance du Vicomte, dont la présence lui reprochoit sans cesse ses fautes de Mariendal. Il jugea de Turenne par lui-même, & crut qu'il ne lui pardonneroit point d'avoir été la premiere cause du seul échec qu'il eût reçu. Excité par ces motifs, il songeoit à se rendre maître de ce corps d'Allemans, & profita de la disposition où il trouva les Weymariens, pour les détacher de la France & les retenir en Allemagne. Tout favorisoit son projet : ces troupes, comme auxiliaires, étoient libres ; elles aimoient leur pays, & craignoit de plus en allant en Flandre, d'être incorporées avec d'autres, de perdre leurs priviléges, & de n'avoir plus la même solde : l'Empereur & les Suédois leur en offroient une plus forte encore, & la France leur devoit celle de cinq ou six mois. Le Cardinal ministre, dans l'épuisement où étoient les finances, n'avoit pu leur promettre que le paiement d'un mois, & venoit de leur manquer de parole.

AN. 1647.

Le vicomte de Turenne avoit mis tout en usage pour leur faire supporter ce retardement : il avoit distribué la cavalerie Allemande dans des quartiers abondans, & procuré à leurs officiers principaux de nouveaux grades, des gouvernemens ou des pensions : il avoit obtenu sur tout pour Rosen la charge de lieutenant-

Les troupes Weymariennes refusent de passer les montagnes de Saverne & se révoltent.

An. 1647. général de la cavalerie ; mais l'oisiveté & l'aisance dont jouissoient les Allemans dans leurs quartiers, ne servirent qu'à faire naître des réflexions & des discours qui les affermirent dans leur mutinerie. Le Vicomte après le dernier ordre ayant enfin marché, à peine eut traversé le Rhin à Philisbourg, que les Allemans déclarerent hautement qu'ils ne vouloient plus le suivre, refuserent de passer la montagne de Saverne, & menacerent de retourner sur leurs pas : de toute la cavalerie Weymarienne il ne passa en effet que le régiment de Turenne. Le lendemain les principaux officiers de cette cavalerie rebelle vinrent demander au Vicomte la paie de six mois qui étoit dûe : il leur répondit qu'il lui étoit impossible de leur faire toucher de l'argent, avant qu'ils fussent arrivés en Flandre ; mais que s'ils y marchoient, il tireroit de la Cour toutes sortes d'assurances pour leur entier paiement. Cette réponse n'ayant pu réprimer l'esprit de sédition qui s'étoit emparé d'eux, il envoya Rosen, dont la fidélité ne lui étoit pas encore suspecte, pour les faire rentrer dans leur devoir. Celui-ci augmenta le trouble, bien loin de l'appaiser, demeura avec eux, fit dire au Vicomte que les officiers Allemans le retenoient par force ; & agissant dès ce moment en général qui ne reconnoissoit plus de supérieur, il leur ordonna

le jour suivant de marcher ; envoya querir des batteaux à Strasbourg ; menaça les habitans de brûler tous les villages voisins, s'ils refusoient ce secours, & continua sa route vers le Rhin. AN. 1647. 6 de juin.

Le Vicomte le suivit aussi-tôt avec trois mille hommes d'infanterie, quatre régimens François, & son régiment de cavalerie ; fit neuf lieues d'Allemagne en un jour, & joignit les rebelles qui commençoient à passer le Rhin. Rosen interdit à sa vue, ne sachant quel parti prendre, & s'imaginant peut-être qu'il pourroit encore lui cacher son infidélité ; *vous voyez*, lui dit-il, *comme on m'emmene malgré moi.* A ces paroles, aussi-bien qu'à la contenance de Rosen, Turenne reconnut qu'il le trahissoit, & crut devoir néanmoins dissimuler tout son ressentiment. Il étoit en droit de donner sur les séditieux : leur conduite méritoit une punition exemplaire ; ses troupes avoient l'avantage du nombre, & la coufusion étoit si grande parmi eux, qu'il auroit pu les faire passer tous au fil de l'epée. Turenne, le pere des soldats, ne put se résoudre à sacrifier la vie de tant de braves gens, qui avoient si bien servi le Roi, & qui pouvoient lui être utiles. Ces sentimens de bonté le firent céder aux sollicitations de quelques-uns de leurs officiers, qui vinrent lui représenter qu'on rameneroit plus facilement

Le Vicomte poursuit les Weymariens jusques aux bords du Rhin.

AN. 1647.

les mutins, si l'on se prêtoit à leur premiere fougue en leur permettant de repasser le fleuve; il le leur permit, à condition qu'ils ne s'en éloigneroient pas.

Il prend la résolution de rester avec les Weymariens pour les ramener.

Cependant le Vicomte se trouvoit dans un extrême embarras : d'un côté il appréhendoit avec raison que les Weymariens, en désertant, ne se livrassent à l'Empereur, ou au duc de Baviere qui n'avoit fait la trève que par force, & qui étoit toujours prêt à recommencer la guerre : il prévoyoit la ruine entiere des affaires de France en Allemagne, si pendant son absence les Bavarois, après avoir débauché la meilleure partie de ses troupes, se joignoient avec les Impériaux; d'un autre côté, la Cour lui avoit envoyé des ordres positifs de quitter l'Allemagne; & il sentoit que la jonction de son armée avec celle de Flandre pouvoit mettre les François en état d'accabler les Espagnols. Il balança les deux partis, & crut enfin devoir suspendre son voyage; convaincu qu'il valoit mieux rester en Allemagne, où la France couroit risque de tout perdre, que d'aller en Flandre, où il ne s'agissoit que d'augmenter ses conquêtes. S'étant ainsi décidé, il manda à la Cour les raisons de sa conduite; ne retint auprès de lui que les trois mille hommes d'infanterie & son régiment de cavalerie Allemande qu'il avoit amenés, & donna ordre aux

quatre

quatre autres régimens de cavalerie Françoiſe de reprendre la route de Flandre, avec le reſte de ſon armée qui étoit déja à Saverne. AN. 1647.

Il paſſe le Rhin avec les Weymariens & marche vers Philisbourg.

Après leur départ, il demeura près d'un mois ſur les bords du Rhin, dans le deſſein de tout employer pour regagner des troupes qui avoient toujours été la terreur de l'Empire, & de n'en venir à la force que lorſqu'il les verroit prêtes à déſerter & à marcher vers les pays héréditaires. Il entretint ſouvent les officiers Allemans, les exhorta à demeurer fidèles à la France, & enfin les ramena tous, excepté Roſen. Alors les cavaliers ne voulant plus obéir à leurs officiers, ſe choiſirent entre eux des chefs, & réſolurent de continuer leur marche. Comme Roſen fomentoit toujours leur révolte, le Vicomte crut que le ſeul moyen de la terminer ſeroit de le faire arrêter. Il en manqua d'abord l'occaſion; & pour en retrouver une plus favorable, prenant le parti de ne plus le quitter, il alla au quartier de Roſen. A la nouvelle de ſon arrivée, les Weymariens s'éloignerent un peu: mais ayant appris qu'il venoit ſeul & ſans aucunes troupes, ils ſe rapprocherent le ſoir même. Turenne ſoupa chez Roſen avec pluſieurs officiers dont il connoiſſoit la fidélité: la joie régna pendant le repas; le Vicomte parut ſans deſſein, ſans reſſentiment, & comme n'ayant aucun ſoupçon de

AN. 1647. l'infidélité de Rosen. Vers le minuit, il fut averti que les mutins montoient à cheval & marchoient du côté du marquisat de Bade. Ravi de voir qu'ils ne prenoient pas la route de Baviere, il laissa ses troupes à l'autre bord du fleuve, & se détermina à s'en aller avec eux & à ne les point abandonner, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près de Philisbourg, dans un pays où ils seroient loin des villes Impériales, & entourés de garnisons Françoises. Le projet étoit hardi : mais assuré des officiers qui avoient servi long-tems sous lui, & persuadé que les soldats qui l'aimoient respecteroient sa personne, il jugea cette démarche nécessaire, dans une conjoncture si décisive pour les intérêts de la France. Il se mit donc à leur tête, accompagné de Rosen, qu'il ne perdit pas un instant de vue : il envoya devant lui les maréchaux des logis pour marquer les campemens, & fit à son ordinaire toutes les fonctions de général, comme s'il n'y avoit point eu de révolte ; sans qu'aucun des nouveaux chefs osât retenir la moindre ombre d'autorité en sa présence. Il marcha ainsi pendant deux jours ; le troisieme, les chefs des séditieux se rendirent au quartier général pour lui demander de nouveau la paie de six mois. Il monta dans le moment à cheval, & remontra aux soldats, sans daigner regarder les chefs rebelles, qu'il ne lui étoit pas possible de paier

en entier les six mois ; que s'ils vouloient repasser le Rhin, il leur en donneroit un, & emploieroit à la Cour tout son crédit pour leur faire incessament payer le reste. Tous lui demanderent aussi-tôt s'il vouloit en être caution. Dans une si grande extrêmité, un autre, pour se tirer d'embarras, n'auroit pas manqué de promettre ; mais le Vicomte qui ne promettoit jamais que ce qu'il pouvoit tenir, & qui eût cru se deshonorer en manquant à sa parole, ne voulut s'engager qu'à ce qu'il pouvoit exécuter, & se contenta de leur répéter ce qu'il venoit de leur dire. A la mine des chefs, il s'apperçut que cette réponse n'avoit fait que les aigrir, & qu'ils songeoient à s'assurer de sa personne. Sans paroître deviner leurs intentions, il conserva sa tranquillité, & reprenant un air d'autorité qui lui étoit naturel à la tête des troupes [1], il leur commanda de retourner à leurs quartiers : tous obéirent, & aucun n'osa repliquer.

AN. 1647.

Rosen qui étoit toujours avec le Vicomte, tâcha en vain de lui persuader de quitter une armée où il ne pouvoit plus demeurer avec sûreté : Turenne, sans s'ébranler, continua le lendemain à marcher à la tête des rebelles : on arriva enfin à Etlingen, petite ville du mar-

Il fait arrêter le général Rosen, & poursuit une partie des Weymariens qui l'abandonnent.

[1] Siri, tome IX, 2 part., pag. 991.

quiſat de Bade, à huit lieues de Philisbourg.
AN. 1647. Les troupes camperent aux environs, & les principaux officiers logerent dans la place. Dès la nuit même il fit venir ſecrettement de Philisbourg cent mouſquetaires, auxquels il ordonna de ſe trouver aux portes d'Etlingen, à l'heure qu'on les ouvriroit le matin. Au même tems qu'ils furent arrivés, il ordonna au corps de garde de cette porte de poſer les armes, & mit à leur place cinquante de ces mouſquetaires pour la garder; & avec les cinquante autres il alla au logement de Roſen, l'arrêta priſonnier, & le fit conduire à Philisbourg, où il fut détenu juſques à la paix de Weſtphalie. Il envoya enſuite au camp des rebelles notifier à tous les officiers la priſon de Roſen, avec ordre de ne plus le reconnoître pour leur lieutenant général. Alors tous les officiers des révoltés, juſqu'aux caporaux, [1] avec deux régimens entiers ſe ſéparerent des mutins, vinrent ſe joindre au Vicomte, & lui promirent, comme à leur chef, une entiere obéiſſance. Le reſte des Weymariens, au nombre de quinze cent, ayant choiſi parmi eux des cavaliers pour commandans, prirent le chemin de la Franconie, & ſe hâterent de gagner la

[1] Mémoires manuſcrits du vicomte de Turenne.

vallée de Tauber, avec une diligence incroyable. Le Vicomte les ſuivit à la tête de ceux-mêmes qui étoient rentrés dans leur devoir, les atteignit à Konigshouen & les fit charger. Il en tailla en piéces trois cent, en fit autant priſonniers; le reſte, au nombre de huit à neuf cent, gagna les bords du Mein, joignit l'armée de Suede, & ſe mit à la ſolde de cette couronne. Il alloit faire pendre les priſonniers, lorſqu'un vieux cavalier qu'on menoit à la potence, découvrant ſon ſein & regardant le Vicomte en face: *mon général*, dit-il, *ne ſouille point la gloire de tes belles actions en faiſant mourir par la main d'un bourreau un vieux ſoldat tout cicatriſé, qui a affronté mille fois la mort ſous tes étendarts* [1]. Le Vicomte attendri lui pardonna auſſi-bien qu'à tous les autres, & les incorpora dans ſes troupes qu'il alla rejoindre. La Cour rendit juſtice à la conduite du Vicomte; tout le monde admira ſon courage, ſa prudence & ſon humanité. Il avoit ſu dans une conjoncture également délicate & importante diſſimuler les plus juſtes reſſentimens; ménager les eſprits ſans rien perdre de ſon autorité, châtier les particuliers, en conſervant la confiance du corps, ſe faire reſpecter des

AN. 1647.

10 Juillet.

[1] Vittor. Siri. Mercure.

An. 1647. rebelles dans le tems même qu'il se livroit entre leurs mains; les punir ensuite, ou leur pardonner à propos; & en ramener enfin la plus grande partie à leur devoir.

Il se rend ensuite dans le Luxembourg où il prend plusieurs places.

Turenne se rendit au mois de septembre dans le Luxembourg; mais il eut ordre de ne pas aller plus loin, & d'y occuper ses troupes à prendre quelques places, pour faire diversion, & obliger les Espagnols à partager leur armée de Flandre. Il se rendit maître de la ville de Virton, du château de Manguin & de quelques autres places. L'archiduc Léopold, ne doutant point que la France n'eût de grands desseins sur le Luxembourg, y envoya un détachement de son armée, qu'il affoiblit tellement, que bien loin d'être en état de rien entreprendre en Flandre, il ne put même sauver les villes de Dixmude, de la Bassée & de Lens: elles furent prises par les maréchaux de Gassion & de Rantzau.

Il ramene ses troupes en Allemagne.

Sur ces entrefaites, l'événement vérifia ce que le vicomte de Turenne avoit prévu de la conduite du duc de Baviere. L'Electeur, voyant que les Suédois remportoient de grands avantages sur l'Empereur, & craignant qu'ils ne devinssent trop puissans, joignit son armée à celle des Impériaux, & crut qu'il pouvoit rompre le traité de neutralité avec les Suédois, sans le rompre avec les François. Le général

Mélander [1] qui commandoit les deux armées Impériale & Bavaroife, étant entré dans la Heffe, pouffa le général Wrangel jufques dans le duché de Brunfwich, & reprit une grande partie de ce que les armées de France & de Suede avoient conquis l'année précédente. La reine de Suede, informée de fes progrès, fe plaignit au Roi de l'infraction faite au traité d'Ulm, & le pria avec inftance de punir l'infidélité du duc de Baviere. La cour de France manda au Vicomte de retourner inceffamment en Allemagne. Il part du Luxembourg, s'avance dans le Palatinat, fait lever aux Impériaux & aux Efpagnols le fiége de Wormes; & ayant jetté un pont fur le Rhin près d'Oppenheim, il demeura quelque tems dans le pays de Darmftadt, jufqu'à ce que les Suedois fuffent en état de marcher.

An. 1647.

[2] Ce fut pendant fon féjour dans ce pays, vers le milieu de décembre, qu'il reçut un ordre exprès de rompre la neutralité avec le duc de Baviere: une déclaration de guerre en forme étoit néceffaire dans ces circonftances, pour raffurer les Alliés du Roi contre les bruits déja répandus par toute l'Allemagne, que la

Il reçoit un ordre de la Cour de rompre la neutralité avec le duc de Baviere.

[1] Pierre Mélander, baron de Holtzappel, comte du S. Empire.

[2] Siri, tome XI, page 899.

An. 1647.

France s'entendoit avec Maximilien. Le Vicomte ne voulant pas les laiſſer dans le doute, écrivit à l'Electeur la lettre ſuivante, qui fut en même tems rendue publique.

Lettre du Vicomte au duc de Baviere.

« J'ai écrit il y a quelque tems à votre altesse Electorale, pour lui marquer que je » n'avois encore reçu aucun ordre de la Cour » ſur ce que je devois faire depuis votre rupture avec les Suedois, & que j'avois dépêché » un courier en France pour ſavoir les volontés » du Roi. J'ai depuis reçu un ordre de ſa ma- » jeſté d'envoyer un trompette à V. A. E. pour » lui faire ſavoir que le Roi reſte dans la même » union offenſive & défenſive avec les Suedois » pour pouvoir parvenir à une bonne paix, & » que ſes armées agiront à l'avenir conjointe- » ment avec eux pendant tout le tems que V. » A. E. les aura pour ennemis : c'eſt de quoi je » n'ai pas voulu manquer de me donner l'hon- » neur de vous avertir, & de vous ſupplier de » me croire, &c «.

Le duc de Baviere lui fit la réponſe ſuivante :

« Illuſtre Prince, vos lettres de ce mois, » bien que ſans date de jour, m'ont été ren- » dues par votre trompette, & j'ai appris par » elles que vous aviez reçu de la cour royale » de France des ordres de rompre la neutralité » que j'avois conclue avec cette couronne, & » où j'avois ſtipulé expreſſément que je n'adhé-

» rerois plus à ce traité, si vos troupes, à » l'avenir, se mettoient en devoir d'agir offen-» sivement & défensivement contre moi. Je » vous avoue que la renonciation de la cou-» ronne de France à la neutralité m'a beaucoup » surpris, que je ne m'y attendois pas, & que » je m'étois flatté même du contraire, par les » déclarations qui me furent faites de la part » de la reine Régente & du cardinal Mazarin » » dans le tems que je renonçai à la neutralité » établie entre moi & la couronne de Suede, » pour les raisons particulieres que j'expliquai » par écrit & par mes Ambassadeurs à Munster. » Cependant les susdites déclarations se trou-» vent contraires à la résolution présente : mais » puisque c'est une chose déja résolue, & faite, » comme on le prétend, en vue de procurer la » paix, je dois me tenir satisfait ; & quoique » mes forces ne soient point comparables à » celles de la puissante couronne de France, » je me défendrai du mieux que je pourrai » contre ceux qui m'attaqueront, dans la con-» fiance que n'ayant pas voulu adhérer à mes » intentions pacifiques, Dieu bénira mes armes, » afin de parvenir à la paix, & en attendant je » tâcherai de me défendre contre mes ennemis.

De Munick, le 30 décembre 1647.

AN. 1647.

Après avoir reçu les ordres du Roi, le Vicomte passa le Mein le onze février, & alla sur

AN. 1648.

Le Vicomte va joindre les trou-

AN. 1648 les frontieres de la Hesse, pour y rencontrer les Suedois. Il marcha en diligence, non-obstant les glaces, les neiges, & la disette continuelle de fourages. Il avoit alors quatre mille hommes de pied, quatre mille chevaux, avec vingt piéces de canon ; & les quinze places conquises au-delà du Rhin étoient en fort bon état. Les Impériaux & les Bavarois ayant appris la nouvelle du passage de Turenne, & craignant de se trouver entre les armées de France & de Suede, sortirent du pays de Hesse, se retirerent au-delà du Danube, & se mirent à couvert sous Ingolstadt dans la Baviere. Le général Wrangel ainsi délivré, rentra dans la Hesse & s'avança jusqu'à Gélenhausen dans le comté de Hanau, entre la Hesse & la Franconie, où le Vicomte le joignit le vingt-troisieme mars : de-là ils repasserent le Mein, traverserent la Franconie, allerent vers les bords du Danube, & s'y arrêterent quelques jours, pour délibérer sur la route qu'ils devoient prendre. Wrangel & Konigsmarc avoient dessein de mener les armées dans le palatinat de Baviere, pour marcher ensuite du côté de la Bohême ; mais le Vicomte ne voulut point y consentir, & représenta que cette marche les éloigneroit trop de la Suabe, qui étoit le seul lieu d'où ils pouvoient tirer leurs vivres & leurs munitions ; que les Bavarois profiteroient de leur absence,

pes Suedoises en Franconie.

pour s'emparer des places que la France tenoit au-delà du Rhin ; que d'ailleurs sa cavalerie n'ayant point eu de quartiers d'hiver, il lui avoit promis de la laisser reposer & de la recruter. Le Vicomte offroit cependant d'aller vers le haut Palatinat, à condition que Wrangel lui rendroit les Allemans déserteurs, ou lui donneroit d'autres soldats à leur place, pour garnir & défendre les villes sur le Rhin, qui demeureroient, par son éloignement, exposées à l'insulte des ennemis. Mais loin de lui accorder ce qu'il leur demandoit, les généraux Suedois ne chercherent qu'à débaucher le reste des troupes Weymariennes qu'il avoit dans son armée. L'unique ressource qui restoit à l'Empereur étoit de gagner les Suedois, & de les engager à se séparer des François. Il leur promettoit de leur laisser tout ce qu'ils avoient conquis en Allemagne, pourvu qu'ils pussent obliger le Roi d'abandonner ses prétentions dans les terres de l'Empire. Wrangel & Konigsmarck vouloient donc éloigner du Rhin l'armée du Roi, dans la vue de se servir de ses forces pour s'assurer des conquêtes faites au cœur de l'Empire qui devoient leur appartenir, sans aucun égard à la conservation de celles de la France dans le voisinage du Rhin. Le Vicomte avoit en même tems à calmer les mouvemens qui s'élevoient dans son armée : les Weyma-

AN. 1648.

AN. 1648. riens rebelles, qui avoient passé à la solde des Suedois, soufloient chaque jour l'esprit de sédition; & l'avancement de plusieurs de ces transfuges, parvenus au grade d'officiers, ne pouvoit manquer d'exciter la jalousie de leurs anciens compagnons demeurés fideles au Vicomte. Dans de telles dispositions, Turenne avoit besoin de toute sa sagesse, pour prévenir une seconde révolte qui auroit été plus fatale que la premiere.

Après la jonction il attaque le général Mélander, & le défait, aussi-bien que Montecuculli.

Quelques instances que fissent les généraux Suedois pour déterminer le Vicomte à les suivre, il leur résista constamment, sans que la bonne intelligence, qu'il vouloit entretenir avec eux, en fût altérée. Konigsmarck & Wrangel menacerent enfin de le quitter, & pour le lui faire craindre, marcherent vers le haut Palatinat. La ruse eut aussi peu d'effet: Turenne persuadé que les Suedois se voyant seuls n'entreprendroient pas d'aller plus loin, s'arrêta sur les terres de l'évêché de Bamberg. Il n'y fut point trompé: après quelques jours de feinte, ils l'inviterent à se rendre près de Rottembourg sur le Tauber. Les deux armées prirent leur route ensemble du côté des frontieres du Wirtemberg; & les généraux les ayant rafraîchies, résolurent de concert d'aller chercher les ennemis pour les combattre. Le général Mélander, averti de l'approche des deux armées, gagna

à la hâte l'autre bord du Danube : les généraux confédérés passerent aussi-tôt le même fleuve à Lavingen, & y laisserent leurs gros équipages, leurs malades, & tout ce qui pouvoit les embarrasser. Le Vicomte & le général Wrangel prirent les devants avec la cavalerie, & donnerent ordre à l'infanterie de suivre en diligence avec le canon. On atteignit l'arriere-garde de l'armée ennemie, commandée par le comte de Montecuculli dans un endroit voisin d'Ausbourg, nommé Zusmarhausen sur la riviere de Lutzen. Turenne, qui menoit l'avant-garde, chargea les escadrons de Montecuculli, les rompit, les obligea à se sauver au travers d'un bois ; & les poussa au-delà jusque dans une petite plaine. Le général Mélander qui avoit appris l'état de son arriere-garde ; y étoit accouru avec un grand corps de cavalerie : le combat fut sanglant, & le terrein long-tems disputé ; enfin Mélander ayant été tué, sa cavalerie se retira en désordre à l'autre extrêmité de la plaine, dans un autre bois. Turenne y arriva presque en même tems, & le trouva bordé de l'infanterie ennemie, dont le feu suspendit l'ardeur des escadrons François ; mais le général Wrangel étant entré dans le bois par un chemin détourné, les ennemis coupés de toutes parts ne purent résister : leur infanterie fut entiérement défaite : on prit leur canon

An. 1648. 15 mai.

17 dud.

An. 1648. & leurs bagages ; & la cavalerie mise en fuite, fut poursuivie jusqu'au ruisseau de Schmult, où il n'y avoit qu'un seul gué très-étroit, qui étoit gardé par le duc Ulrich de Wirtemberg, major général de l'armée Impériale. Ce Prince avoit avec lui six ou sept escadrons de cavalerie, & trois bataillons retranchés au-delà du ruisseau, pour en défendre le passage. Comme les François n'avoient point d'infanterie pour le forcer, on pointa contre les ennemis l'artillerie qu'on leur avoit prise. On eut beau les canoner ; le duc Ulrich vit tomber plus de la moitié de ses gens, sans abandonner le passage : il essuya le feu jusques à la fin du jour : il eut cinq chevaux tués sous lui ; & par cette étonnante fermeté, il empêcha que toute l'armée Impériale ne fût taillée en piéces : Montecuculli en profita pour s'aller poster sous le canon d'Ausbourg. On loua beaucoup l'intrépidité des ennemis qui essuyerent trois combats dans un même jour, & perdirent leur général, sans être effrayés ni par la difficulté de la retraite, ni par le nombre de leurs morts, ni par la perte de leur artillerie & de leur bagage.

19 mai. Il marche vers la Baviere. Deux jours après la défaite de Melander, le général Konigsmarck voyant que son secours n'étoit plus nécessaire, marcha avec quelques troupes vers la Bohême, pendant que le vicomte de Turenne & le général Wrangel s'a-

vancerent vers la Baviere. Les Impériaux laisserent une grosse garnison dans Rain, que l'Electeur regardoit comme la porte de ses Etats, & se retirerent au centre du pays, en attendant l'arrivée de Piccolomini [1] qu'on rappelloit de Flandre pour venir les commander. Le Vicomte enhardi par leur retraite, résolut de s'ouvrir le chemin de la Baviere en traversant le Lech. Les ennemis y avoient un pont, dont la tête étoit défendue par un petit fort : la garnison fut attaquée si vivement, qu'elle prit le parti de mettre le feu au pont : quelques soldats du Vicomte s'étant jettés à la nage, arrêterent l'incendie ; on refit le pont ; le fort fut abandonné ; & l'armée Françoise passa le Lech en cet endroit, pendant que celle des Suedois le passoit d'un autre côté. Les deux généraux réunis ne trouverent plus d'obstacles : sans s'amuser au siége de Rain, ainsi que les Bavarois se l'étoient imaginé, ils percerent dans la Baviere, traverserent la riviere d'Ambre, & prirent Frisingen sur l'Iser, où ils trouverent une prodigieuse abondance de vivres & de munitions. Les Bavarois qui avoient passé l'Iser à Landshut, étoient venu brûler

An. 1648.

29 dudit

[1] Octave Piccolomini, originaire de Sienne, en Italie, depuis prince du S. Empire, chevalier de la Toison d'or en Espagne, & duc d'Amalfi, dans le Royaume de Naples.

AN. 1648.

le pont de Frisingen ; & campés vis-à-vis des Alliés à l'autre bord de la riviere, où ils avoient deux redoutes, incommodoient par leur feu les escadrons qu'on envoyoit sonder les gués : mais à la vue d'une batterie de six grosses pieces de canon que le Vicomte fit dresser, ils se retirerent la nuit du troisieme au quatrieme de juin, & allerent brûler de même le pont de Landshut, dont ils abandonnerent la ville, aussi-bien que celle de Mosburg. L'épouvante se répandit par-tout : les Réitres de l'armée Françoise firent des courses jusqu'à la riviere d'Inn, d'où ils emmenerent plusieurs prisonniers & beaucoup de bétail. Dix cavaliers entre les autres passerent l'Inn à la nage, chasserent à coups de pierres, nuds & sans armes, plus de cinq cent paysans Bavarois qui gardoient leurs troupeaux dans une prairie, & leur enleverent trente chevaux dont ils avoient besoin pour se remonter [1].

Le duc de Baviere quitte sa capitale, & se retire chez l'archevêque de Saltzbourg.

Les armées Impériale & Bavaroise étoient alors réduites à trois mille hommes d'infanterie ; & l'électeur de Baviere, ne se croyant plus en sûreté dans sa capitale, alla chercher une retraite chez l'archevêque de Saltzbourg. Ce Prince, à l'âge de soixante & dix-huit ans, s'embarqua avec la Princesse sa femme & ses

[1] Voyez Puffendorf, *de rebus Suecicis*.

enfans ; & du batteau où il étoit, vit périr celui qui portoit ses domestiques & ses équipages. [1] Dans une si triste situation, il écrivit à l'Empereur pour le presser de conclure la paix, & au cardinal Mazarin pour lui faire une vive peinture de ses malheurs, & des ravages de l'armée Françoise dans ses Etats : mais il ne reçut aucune réponse, & fut obligé de demeurer plusieurs mois chez l'archevêque de Saltzbourg. Le prélat, quoiqu'irrité, voulut bien recevoir l'Electeur, qui pendant sa prospérité ne l'avoit pas traité avec assez de ménagement.

AN. 1648.

12 juin. Le Vicomte fait irruption dans la Baviere.

Le douzieme de juin les généraux alliés firent faire deux ponts à Frisingen sur l'Iser, passerent cette riviere, continuerent leur route, obligerent toutes les villes à se racheter du feu & du pillage par des sommes considérables, & pénétrerent jusques sur les bords de l'Inn, où ils prirent Muldorf ; tandis que l'armée ennemie se retira vers Passau. Le vicomte de Turenne qui séjourna quinze jours à Muldorf, tenta vainement de passer l'Inn pour se jetter dans les terres héréditaires : la riviere étoit large & profonde ; il n'y avoit point de batteaux ; & l'on ne pouvoit planter de pilotis pour faire un pont. Le sixieme juillet les géné-

[1] Voyez Puffendorf, *de rebus Suecicis.*

An. 1648. raux alliés partirent de Muldorf, où il n'y avoit plus de fourages, & allerent le neuf à Neumarck, de-là à Egenfelden sur le Rot. Cependant Piccolomini traversa le Danube à Passau, & arriva à cinq ou six lieues du camp des François & des Suedois, avec une armée de dix mille fantassins & de quinze mille chevaux. Le Vicomte, au lieu de demeurer sur l'Inn, jugea à propos d'aller à Dingelfing sur l'Iser, où le fourage étoit plus abondant. Les ennemis arriverent le lendemain à Landshut sur la même riviere, & y camperent un mois entier sans oser attaquer le Vicomte. De ce camp ils furent obligés d'envoyer quelques troupes en Bohême, où Konigsmarck avoit surpris la ville de Prague : leur armée d'ailleurs s'affoiblissoit tous les jours par les pertes fréquentes qu'ils faisoient dans les actions particulieres. Le prince Ulric de Wirtemberg fut fait prisonnier dans une de ces occasions ; & ce dernier malheur acheva de les décourager. Les subsistances manquant aux deux armées, les ennemis se retirerent vers Munick, & les Alliés s'approcherent de Mosburg. Le Vicomte en partit le quatre de septembre avec huit cent mousquetaires, dix régimens de cavalerie, un régiment de dragons & quatre piéces de canon, pour aller à Dachaw, qui est sur la riviere d'Ambre, presque à la vue de Munick ; & la

ville se rendit sur le champ. Les François & les Suédois, après avoir demeuré jusqu'au premier octobre près de Mosburg, quitterent, à l'approche de l'arriere saison, un pays ennemi qu'on venoit de piller & de désoler. Telle fut l'irruption dans la Baviere, où l'on poursuivit les ennemis de ville en ville, de poste en poste, de riviere en riviere, sans leur donner de relâche durant quatre mois entiers, pendant lesquels tout fut exposé à la fureur du soldat, jusqu'aux portes de Munick, d'Ingolstadt, de Ratisbone & de Prague; & où néanmoins il ne se passa aucune action considérable, hors la prise de quelques convois, & la défaite de quelques partis.

AN. 1648. 1 d'octobre.

Le dixieme d'octobre les armées Françoise & Suedoise repasserent le Lech auprès de Landsberg, & le quinze elles traverserent le Danube à Donavert, & vinrent se rafraîchir aux environs de Lavingen. Le vicomte de Turenne se préparoit, la campagne suivante, à pénétrer dans l'Autriche, & à marcher jusqu'à Vienne, lorsque, par un courier que lui dépêcha le comte Servien, il apprit la conclusion de la paix faite à Munster, & la suspension d'armes convenue jusqu'à la ratification. En mêmetems l'électeur de Mayence, le duc Wirtemberg, plusieurs autres princes, des communautés de ville, & des ambassadeurs, lui écri-

10 d'octobre.

Il repasse le Lech & le Danube, & apprend que la paix étoit conclue à Munster.

AN. 1648.

virent pour le féliciter, lui marquant que cette paix tant desirée n'étoit pas plus l'ouvrage des Plénipotentiaires, que le fruit de sa conduite & de ses victoires [1].

Motifs qui engagerent les différentes puissances à faire la paix.

Deux évenemens considérables avoient engagé le cardinal de Mazarin à accorder la paix à l'Empereür. Le commencement des troubles intestins en France, & la paix séparée que les Hollandois venoient de faire avec l'Espagne. L'Empereur de son côté, accablé de ses malheurs, consentit à tout ce que la France exigeoit de lui. Christine, reine de Suede, se contenta des victoires déja remportées, & préféra la culture des beaux arts & des sciences au bruit & à la gloire des armes. Les Protestans d'abord animés par la religion, s'étoient beaucoup rallentis sur les intérêts de l'électeur Palatin: disposition dont le duc de Baviere, en habile politique, sut merveilleusement profiter. Il n'y eut que l'Espagne qui refusa de céder à la France ce qu'elle demandoit; & la guerre continua entre ces deux couronnes jusqu'à la paix des Pyrénées: toutes les autres puissances s'étant rapprochées, témoignerent le même desir pour la paix qui fut enfin conclue & signée solemnellement.

Articles principaux de la paix de Westphalie.

On commença ce traité par la clause d'un

[1] Voyez les Preuves, n°. III.

oubli général de tout ce qui s'étoit passé, & l'on remit la décision des différens sur les états de Lorraine au traité qui devoit se faire entre la France & l'Espagne. On régla ensuite ces articles principaux, qui changerent la face des affaires dans l'Empire & dans l'Europe : que Maximilien, duc de Baviere, & ses descendans continueroient de jouir de la dignité électorale possédée auparavant par les électeurs Palatins, avec toutes ses prérogatives, du haut Palatinat & du comté de Cham ; à condition qu'il renonceroit aux treize millions qui lui étoient dûs par l'Empereur, & à toutes ses prétentions sur la haute Autriche : que pour dédommager le Palatin dépouillé, on établiroit un huitieme Electorat en sa faveur, & que le bas Palatinat lui seroit restitué dans la même étendue & avec les mêmes droits dont avoient joui ses prédécesseurs avant les troubles de Bohême ; que si l'une de ces deux branches de la maison Palatine venoit à manquer, les états & la dignité Electorale seroient réunis en la personne du survivant, & qu'alors le nouvel Electorat seroit éteint ; que l'Empereur restitueroit ce qu'il avoit occupé sur l'électeur de Treves ; que les Protestans de la confession d'Ausbourg seroient conservés dans le libre exercice de leur religion ; que la France restitueroit au duc de Wirtemberg les places qu'elle avoit prises

AN. 1648.

An. 1648. sur lui ; que l'on remettroit le Margrave de Bade dans l'état où il étoit avant les troubles de Bohême ; que l'on termineroit à l'amiable l'affaire de la succession de Juliers ; qu'on rendroit justice au landgrave de Hesse : qu'on rétabliroit le pouvoir & l'autorité des Dietes, en conservant aux princes d'Allemagne la liberté de s'unir entre eux, & de faire des alliances avec les étrangers, pour leur propre défense ; pourvu que ce ne fût point contre l'Empereur ni contre l'Empire : que la suprême seigneurie des évêchés de Metz, Toul & Verdun, & ces trois villes avec leurs dépendances, appartiendroient à la couronne de France, & lui seroient incorporées, à la réserve du droit Métropolitain qui appartiendroit toujours à l'archevêché de Treves : que l'Empereur & l'Empire céderoient à la France le droit de seigneurie directe & de souveraineté sur Pignerol dans le Piémont, comme aussi tous leurs droits de proprieté sur la ville de Brisac, le Sundgau, la haute & basse Alsace, avec le pouvoir de tenir Philisbourg à titre de protection, & d'y avoir une garnison : que la France rendroit à l'Archiduc les quatre villes Forestieres, avec toutes leurs dépendances, & lui paieroit trois millions de livres dans l'espace de trois ans : qu'on accorderoit à la Suede l'archevêché de Brémen & l'evêché de Werden, en sécularisant ces bénéfices Ecclésiastiques, &

les érigeant en Seigneuries laïques ; que les Suedois les tiendroient immédiatement de l'Empire, avec voix délibérative dans les diettes ; qu'on céderoit de plus aux Suedois le port de Wismar, la Pomeranie citérieure, les isles de Rugen & de Wollin, les villes de Stétin & plusieurs autres places très-considérables. Ainsi se terminerent les différens de la France avec l'Empereur & l'Empire, & la longue guerre de religion causée par les troubles de Bohême. An. 1648.

Conduite du Vicomte pendant les négociations de la paix, & les guerres d'Allemagne.

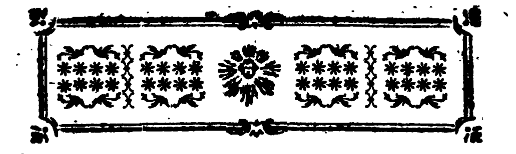
Avant la conclusion de la paix, & pendant tout le tems des négociations, le vicomte de Turenne étoit chargé d'un emploi aussi difficile qu'important. Le but des Suedois dans cette guerre étoit d'envahir l'Empire, de faire dominer en Allemagne le parti Protestant, d'empêcher que les François ne conservassent quelque établissement au-delà du Rhin, & de profiter eux seuls de tous les avantages remportés pendant la guerre. Le dessein de la France étoit d'abaisser la puissance de la maison d'Autriche, plutôt que de la détruire ; de la mettre hors d'état de secourir les Espagnols en Flandre ; de se servir des forces des Protestans pour faire la guerre à l'Empereur, sans permettre pourtant que leur parti devînt supérieur à celui des Catholiques, & de se conserver, malgré les Suedois, toutes les conquêtes qu'elle

AN. 1648. avoit faites en Allemagne. Pour remplir ces vues, le Vicomte de Turenne devoit concourir aux avantages des Suedois, & empêcher en même-tems qu'ils ne les pouſſaſſent trop loin; ſoutenir le parti Proteſtant ſans accabler le parti Catholique; ménager enfin tant de perſonnes différentes & tant d'intérêts oppoſés, ſans bleſſer ni le zele qu'il avoit pour ſa religion, ni la fidelité qu'il devoit au Roi, ni ſon amour inaltérable pour la juſtice. Il s'acquitta de tous ces devoirs avec une dextérité dont il y a peu d'exemples, & avec un courage & une fermeté inébranlables, malgré les intrigues des politiques, la jalouſie de ſes concurrens, & les contradictions même du miniſtre.

Fin du ſecond Livre.



HISTOIRE



HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE TROISIEME.

On n'avoit point vu la France, depuis Charlemagne, dans un aussi haut degré de gloire, que celui où elle se trouvoit depuis le traité de Westphalie. Redoutée de ses ennemis, & respectée de ses Alliés, elle avoit humilié l'orgueil de la maison d'Autriche, étendu les bornes de son Empire, & affermi ses conquêtes par une paix solide ; mais le cours de ses prospérités fut tout d'un coup arrêté par les guerres intestines, & par la faction de ceux qui préferoient leur intérêt particulier au bonheur des peuples, & à la grandeur de la Monarchie.

An. 1649.

Etat de la France après la paix de Westphalie.

Le corps civil, ainsi que le corps humain, a

Source des troubles &

An. 1649. des révolutions.

des maladies qui regnent en certains tems, & sont communes à plusieurs états. Vers le milieu du dix-septieme siecle, l'esprit de révolte & de confusion s'étoit répandu par toute l'Europe. Joseph Alexi, homme des plus abjects, chassa le Viceroi de Sicile de son palais; Masaniello, vendeur de poisson, souleva les Napolitains; Paul Balbi voulut changer le gouvernement de Genes; Cromwel, l'esprit le plus hardi & le plus artificieux qui ait jamais troublé la paix de l'univers, révolta les Anglois contre Charles I. Les Janissaires à Constantinople détrônerent le Sultan Ibrahim; en France, les plus grands Seigneurs du Royaume prirent les armes contre leur Roi. Dans ces tems d'orage & de confusion, les peuples livrés à leur légereté naturelle furent entierement accablés; & les efforts impuissans qu'ils firent pour secouer le joug, ne servirent qu'à le rendre plus pesant. Les loix devinrent un objet de mépris; les droits sacrés de la religion furent violés; la vertu la plus pure contracta des taches; les Héros mêmes ne furent point à l'abri de la séduction générale.

On ne peut donner une juste idée des discordes civiles qui agiterent la France, sans faire connoître les principaux personnages dont presque tous les autres suivirent les mouvemens.

La régente Anne d'Autriche, infante d'Espagne, reine douairiere de France, joignoit aux agrémens de sa personne les qualités de l'ame qui gagnent les cœurs ; affable, libérale, génereuse, fidelle à ses promesses & constante dans ses attachemens : elle aimoit la justice & haïssoit la flatterie. La bonté de son cœur l'empêchoit de croire facilement le mal, & lui faisoit dissimuler les défauts de ses amis ; mais, par une suite de son indolence naturelle & de la défiance qu'elle avoit d'elle-même, elle se livroit presque toujours à ceux qu'elle estimoit, au point d'adopter leurs préjugés & d'épouser leurs passions. Ce défaut fit tort à sa gloire, & donna occasion à ses ennemis de l'accuser d'avoir plus d'obstination que de fermeté, plus d'orgueil que d'élévation, plus de superstition que de piété ; en un mot, plus d'extérieur que de fond. Au reste, si tous ne conviennent pas de son habileté, la plûpart s'accordent à lui donner le bel éloge de LA MEILLEURE REINE DU MONDE. Elle méritoit cet éloge, non-seulement à cause de sa bonté, mais encore par son attachement invariable aux intérêts du Roi, son fils. Jamais, dans aucune Reine, les engagemens du mariage ne prévalurent avec plus d'éclat sur les sentimens que la naissance inspire : dès qu'elle devint Françoise, elle oublia qu'elle étoit née Espagnole.

AN. 1649.

Caractere de la régente Anne d'Autriche.

AN. 1649.

Caractere du duc d'Orleans.

Gaston, duc d'Orleans, avoit toutes les qualités brillantes, sans en avoir presque aucune de solide. Un enjouement séducteur, une imagination vive, un esprit éclairé, un désintéressement parfait, s'unissoient en lui avec une foiblesse surprenante & une irrésolution continuelle, qui transformoient toutes ses vertus en défauts, sans aucun vice. « Il entra, disoit » le cardinal de Retz, dans toutes les affaires; » parce qu'il n'avoit pas la force de résister à » ceux qui l'y entraînoient: il en sortit tou- » jours avec honte, parce qu'il n'avoit pas le » courage de les soutenir ». S'il n'eût pas été Prince, peut-être auroit-il été le plus aimable de tous les hommes; mais le rang où il étoit né, mit ses foiblesses en évidence, & ses talens à des épreuves au-dessus de ses forces. L'assemblage de tant de bonnes qualités & de tant de défauts, formoit un caractere que l'on ne pouvoit ni haïr ni estimer.

Caractere du prince de Condé.

Louis de Bourbon, prince de Condé, fut un des grands hommes qu'ait jamais eu la France. Dès ses premieres campagnes, il égala les plus célebres Capitaines, & montra que le talent militaire n'attendoit en lui ni l'âge ni la longue expérience. La nature lui avoit donné ce coup d'œil heureux, qui embrasse tous les objets, qui les présente à l'imagination sans les confondre, & qui, dans l'instant même, dicte à

l'esprit le parti qu'il doit prendre. Rempli d'un enthousiasme martial, il sembloit souvent agir par une inspiration subite, qui lui faisoit mépriser les dangers & forcer les obstacles. Fier dans le commandement, il ne ménageoit ni la vie du soldat ni la sienne; & dans chaque combat, intrépide à l'excès, il paroissoit toujours résolu de vaincre ou de mourir. Esprit sublime, profond, éloquent & cultivé, il connoissoit les principales beautés de toutes les sciences propres à la conversation, aux conseils & à la guerre; la force de son génie égaloit la vivacité de son esprit, qui étoit tout à la fois plein de lumiere & d'ardeur. Au milieu de ses malheurs, il conserva toujours le caractere de Héros; & quand il eut regagné la confiance du Roi, il fit oublier les fautes d'un court intervalle de sa vie, en redevenant, dans un âge mûr, ce qu'il avoit été dès sa jeunesse, la terreur de l'Espagne & de l'Empire.

AN. 1649.

Caractere du cardinal Mazarin.

Le cardinal Mazarin, d'un naturel aussi doux, que celui de Richelieu étoit violent, avoit la figure aimable, l'air majestueux, les manieres polies, les discours insinuans, & l'esprit plein d'enjouement & de graces. Il plut d'abord à la Reine par cette sympathie de caracteres, & devint bien-tôt l'ame de ses conseils. Impénétrable dans ses desseins, dissimulé dans ses démarches, habile dans ses intrigues,

AN. 1649.

il parvenoit à ses fins par des voies qui paroissoient souvent devoir l'en éloigner. Malgré l'avidité qu'on lui reproche, on l'a vu, dans des circonstances délicates, sacrifier les intérêts de sa maison à la gloire de son maître. Quoique le caractere de sa politique fût plutôt la finesse que la force; il sçavoit pourtant tout hasarder dans les grandes occasions, & opposer une ame intrépide aux malheurs les plus pressans. Le même homme qui redoutoit les cabales du parlement de Paris, se faisoit rechercher par les plus grandes puissances de l'Europe, dans le tems même de ses disgraces. Peu versé dans la connoissance des constitutions fondamentales du Royaume, il entendoit parfaitement les affaires étrangeres; il acheva par l'habileté & par les négociations ce que son prédécesseur avoit commencé par la force & par la guerre. Ses moyens, pour porter l'autorité royale au plus haut point, furent aussi tout différens : Richelieu n'avoit pu abattre les grands, qu'en employant la violence & une séverité qui paroissoit souvent cruelle; Mazarin y parvint, en conseillant au Roi de les enchaîner par les espérances, de les amollir par les plaisirs, & de les ruiner par le luxe.

Caractere du cardinal de Retz.

Jean-François de Gondy, coadjuteur de Paris, depuis cardinal de Retz, découvrit de bonne heure le fond de son caractere remuant:

& se fit gloire de porter le nom de *petit Catilina*. Ambitieux sans mesure, & courageux jusqu'à la témérité, il ne connut point de frein, & ne craignit aucun danger. Pour parvenir à ce qu'il se proposoit, il se servit tour à tour de la galanterie & de la politique, du crime & de la vertu, de la religion & des passions. [1] Vif, emporté, d'une imagination fougueuse, son esprit, quoique pénétrant & d'une vaste étendue, *frisoit sans cesse le chimérique*, aimoit tous les projets extraordinaires, & cherchoit à les exécuter par les voies les moins communes & les plus artificieuses. Il nous a laissé des mémoires qui développent assez son caractere; son esprit ressemble en tout à son stile, qui est plein de feu & de fumée: il émeut, il entraîne, il enivre, mais il n'éclaire & ne persuade presque jamais. Il faut avouer cependant, que la vertu victorieuse de la dépravation de son cœur rectifia sur la fin de sa vie toutes ses inclinations vicieuses. Tels furent les premiers acteurs qui parurent dans les troubles de la Fronde, sous la minorité de Louis XIV.

AN. 1649.

Après la mort de Louis XIII la Reine étoit adorée: on ne l'avoit jamais vue que malheu-

Origine des guerres civiles en France.

[1] Voyez les *Mémoires du tems*.

An. 1649. reuse; & la persécution donne toujours un grand relief aux personnes de ce rang. Les éxilés du regne précédent furent rappellés ; les prisonniers d'Etat mis en liberté, & ceux qui avoient perdu leurs charges y furent rétablis. On donnoit tout, on ne refusoit rien ; & les libéralités de la Reine, après douze ans de guerre, acheverent, dès le commencement de la régence, d'épuiser l'épargne. Emeri, sur-intendant des Finances, [1] occupé du projet d'y faire rentrer de nouveaux fonds, avoit été obligé, pour y parvenir, de mettre en pratique tous les moyens que son esprit lui fournissoit. Les ressources ordinaires ne suffisant pas, il taxa les pauvres & les riches, fit une nouvelle création d'offices, saisit les rentes publiques, exigea des emprunts : cette dureté aigrit les esprits, aliéna les cœurs & jetta par tout les semences d'une révolte générale. N'imaginant plus d'expédiens, il voulut s'emparer des gages de la Chambre des comptes, de la Cour des aides & du grand Conseil, qui s'unirent au Parlement, pour en porter leurs plaintes à la Cour. Ce dernier tribunal donna le célebre arrêt d'union, par lequel il fut ordonné que les quatre compagnies supérieures s'assembleroient à la chambre de S. Louis, pour y déliberer sur le

[1] Voyez les *Mémoires* du temps.

bien de l'état. Cet arrêt fut un signal aux mécontens de toutes les conditions, de se rallier, d'exposer leurs griefs au parlement, & d'en demander la réparation. Chacun déclama contre les exactions violentes, la vente des biens, l'emprisonnement des personnes, l'exorbitance des tailles, & l'oppression générale de tous les sujets du Roi. Les membres du parlement, touchés des miseres publiques, reçurent les supplications des malheureux, offrirent de leur faire rendre justice, & acquirent la bienveillance du peuple, qui les regarda comme ses dieux tutélaires, & comme les protecteurs du pauvre & de l'orphelin. Il y avoit cependant trois partis dans le parlement; les Frondeurs, qui s'opposoient à la Cour; les Mazarins, qui vouloient soutenir l'autorité du ministere; & les Modérés, qui blâmoient l'emportement des uns & les excès des autres. De plus, dans chacun de ces trois partis, il y en avoit qui se conduisoient par des motifs différens; les uns, sensibles aux calamités présentes, ne songeoient qu'à les faire cesser; les autres, par conscience & par amour de la patrie, croyoient la conservation de l'autorité royale absolument nécessaire pour le repos de l'état; d'autres enfin, & peut-être le plus grand nombre, agissoient par intérêt & par passion. De tous les côtés on confondoit le juste & l'injuste, les principes & AN. 1649.

AN. 1649.

les abus, le droit & le fait: on ne distingua plus la liberté d'avec la licence, l'autorité royale d'avec le despotisme.

Emprisonnement des chefs, & premiere révolte du peuple.

Celui qui inspiroit avec le plus d'artifice les sentimens de révolte aux Frondeurs du parlement, étoit Longueil, conseiller de la grand-chambre. Depuis quelques années, il insinuoit adroitement aux membres du parlement, que leurs charges n'étoient pas instituées seulement pour interpréter les loix & pour rendre la justice aux particuliers, mais encore pour réformer la conduite des Rois: que sous le ministere du cardinal de Richelieu, le Souverain s'étoit arrogé un pouvoir inconnu pendant les douze cens ans qu'avoit duré la monarchie; que les ministres renversant toutes les formes de la justice, avoient introduit ce dangereux principe; que la volonté royale étoit l'unique arbitre des biens, de la vie & de la liberté des sujets; que le tems étoit venu de faire revivre les anciennes maximes, & de rétablir cette harmonie politique qui doit être entre l'autorité du Prince & l'obéissance du peuple [1]. Longueil se donnant ainsi pour bon citoyen, devint l'oracle de la Fronde; Mais il ne débitoit ces discours républicains, que pour se venger du ministre qui lui avoit refusé la place de

[1] Mém. de la Rochefoucault.

chancelier de la Reine. Il gagna deux autres membres du Parlement, Brouffel & Blanc-Menil, qui avoient aussi des raisons particulieres de se plaindre de la cour. Ces deux hommes, en suivant l'ardeur de leur tempérament, commencerent à parler plus haut que Longueil même, & ne cesserent d'animer le parlement : la considération, qu'ils s'y donnoient par leurs conseils turbulens, éblouit la populace qui les prit en affection, & leur donna le beau nom de PERES. La Reine les fit arrêter vers la fin du mois d'août; & leur détention porta les plus séditieux à se révolter. Le peuple ferma les boutiques, tendit des chaînes dans les rues & fit des barricades, jusques auprès du Palais royal, contre les troupes que l'on envoyoit pour les réprimer; il demanda hautement la liberté de Brouffel & de Blanc-Ménil; & le parlement alla en corps au Palais royal supplier la Reine de les faire élargir. Elle le refusa avec fermeté; prévoyant le coup mortel que l'on porteroit à l'autorité royale, si l'on cédoit aux caprices de la multitude; mais le duc d'Orleans & le cardinal Mazarin, naturellement timides, ne songerent qu'à sortir du péril présent, & engagerent la Reine, contre son propre sentiment, à rendre les deux prisonniers. Depuis ce jour, le parlement prit de nouvelles forces contre la Cour, & plusieurs AN. 1648.

AN. 1649.

personnes de la plus haute qualité se déclarerent pour la Fronde.

Le Coadjuteur rassemble & anime les chefs des Frondeurs.

Le Coadjuteur, transporté de joie d'avoir trouvé un moyen d'entrer dans les intrigues, se promenoit le jour des barricades par les rues de Paris, en rochet & en camail, accompagné d'une suite nombreuse d'ecclésiastiques en surplis, comme s'il eût cru pouvoir conjurer la tempête en donnant des bénédictions. Il alla au Palais royal offrir ses services, & n'eut pas lieu d'être content de la réception qu'on lui fit. Se voyant exposé à la raillerie des courtisans, à l'ironique compassion du Cardinal, aux éclats de rire de la Reine, il sortit irrité, désespéré & résolu de se venger des plaisanteries de la cour sur l'état & sur la patrie. *Les railleries de la Cour*, dit-il, *me purifierent de tous les crimes.* Tout présomptueux qu'il étoit, il ne se crut pas cependant assez accrédité pour occuper la premiere place dans le parti; il chercha un chef qui la tînt de lui, & sous le nom de qui il pût être en effet le premier. Ayant été rebuté par le prince de Condé, il se tourna vers son frere le prince de Conti, qui avoit été élevé pour l'état ecclésiastique; mais à qui la seule naissance pouvoit donner un grand crédit dans un royaume comme la France.

Enumération des chefs des

Le prince de Conti, gagné par le Coadjuteur, se déclara chef de la Fronde, & fut suivi

AN. 1649. Frondeurs & leurs vues.

de plusieurs autres princes, qui s'y engagerent par des motifs différens; Henri d'Orleans, [1] duc de Longueville, parce que le Cardinal lui avoit refusé le gouvernement du Havre, qui étoit la seule place qui lui manquât en Normandie, pour être maître absolu de cette province; François de Vendôme, duc de Beaufort, par haine pour le Ministre, qui l'avoit fait emprisonner dès le commencement de la régence; Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, parce qu'il espéroit gouverner seul tout le parti. Fréderic Maurice, duc de Bouillon, revenu de Rome deux ans auparavant, devoit être à l'épreuve de la séduction; il possédoit éminemment les qualités nécessaires pour discerner la bonne cause, & pour la soutenir; de plus, il avoit essuyé dans l'affaire du comte de Soissons & dans celle de Cinqmars, tout ce qui pouvoit le dégouter à jamais des factions; mais le triste état de ses affaires & la lenteur avec laquelle se traitoit l'échange de Sedan, le disposerent à écouter les raisonnemens du Coadjuteur & de Longueil; d'ailleurs la duchesse de Bouillon, qu'on accusoit d'avoir le cœur Espagnol, le pressoit de rompre avec la Cour, en lui faisant voir plus d'avantages

[1] Il étoit issu du fameux comte de Dunois, bâtard du duc d'Orleans bisayeul de François I.

An. 1649. pour sa maison du côté de l'Espagne, qu'il n'en devoit espérer de la France. Il ne put résister aux sollicitations d'une femme de qui le cardinal de Retz disoit, « que si elle avoit eu » autant de franchise que d'esprit, de beauté, » de douceur & de vertu, elle auroit été une » merveille accomplie ». A ces premiers chefs de la Fronde se joignirent le duc de Brissac, à cause de son alliance avec le Coadjuteur; le marquis de Vitri, par le mécontentement où il étoit de n'avoir pas obtenu le brevet de son pere, qui lui fut accordé dans la suite; le maréchal de la Motte-Houdancourt, pour se venger d'une prison de quatre ans où la Cour l'avoit détenu; le duc de la Trémoille, à l'instigation de sa mere, qui étoit sœur du duc de Bouillon; Louis de la Trémoille, marquis de Noirmontier, par haine pour le prince de Condé, qui l'avoit traité avec peu de ménagement à la bataille de Lens: le duc de Luines, par zele de religion pour les opinions qu'il avoit embrassées; enfin le duc de la Rochefoucault, par attachement pour la duchesse de Longueville. L'amour s'allie souvent avec la politique, & les femmes ne contribuent gueres moins que les hommes aux révolutions civiles. La Fronde eut ses héroïnes: les duchesses de Longueville, de Chevreuse & de Montbason s'y distinguerent. La princesse Palatine, qui

mérita par son habileté politique d'être comparée à la reine Elizabeth d'Angleterre, se livra dans la suite à la même cabale.

An. 1649.

La Cour voyant ainsi grossir l'orage & le nombre de ses ennemis, mit toute sa confiance au duc d'Orleans & au prince de Condé, & crut que leur union avec le Roi & la Reine romproit les mesures des Frondeurs. Le Cardinal ministre gagna le premier, par le moyen de l'abbé de la Riviere, qui de simple complaisant, étoit devenu le maître de ce Prince. On flatta cet abbé ambitieux, par les espérances d'un chapeau de cardinal, qu'il avoit la hardiesse de disputer au prince de Conti. On s'appliqua plus particulierement à plaire au prince de Condé: la force de son esprit, sa réputation dans la guerre, & l'éclat de ses victoires le rendoient plus propre que personne à arrêter le mal contagieux de la sédition, à donner de la terreur aux plus hardis. Le Cardinal lui représentoit que peu à peu le parlement envahiroit toute l'autorité du royaume; que cette compagnie vouloit s'attribuer, non-seulement le droit de déposer le ministre, mais encore celui de connoître des affaires de la guerre; que si l'on ne s'opposoit à ces usurpations, elle iroit peut-être aussi loin que le parlement d'Angleterre, & étendroit sa puissance jusqu'à faire la loi à ses maîtres: que s'il y avoit des abus,

Le prince de Condé se déclare pour la Cour contre les Frondeurs.

An. 1649. on devoit, par de très-humbles remontrances, en demander la réformation au Roi, en qui seul réside la souveraineté du pouvoir législatif; & qu'enfin il étoit de l'intérêt personnel du Prince, de réprimer une entreprise qui tendoit à la destruction de la maison royale. Ces discours firent une vive impression sur l'esprit du Prince; il se détermina sur le champ au bon parti, & accompagna le duc d'Orleans au parlement. Les génies supérieurs sont extrêmes dans le bien & dans le mal. A peine le président Viole eut, avec enthousiasme, invoqué le S. Esprit, pour attirer ses lumieres sur les princes, que Condé se leve & lui impose silence; les jeunes conseillers murmurent: le prince s'enflamme par ce bruit, les menace de la main & de la parole. Dès ce moment, il perd l'affection de la compagnie, & l'amour du peuple se réfroidit.

La Cour quitte Paris.

Depuis ce tems, Condé ne songea plus qu'aux moyens de réduire le parlement par la force. On lui suggéra que la voie la plus prompte & la plus sûre étoit d'assiéger Paris; que s'il se saisissoit de toutes les avenues, pour empêcher l'entrée des denrées, la multitude, dans la crainte de périr par la famine, se révolteroit contre le parlement, & le regarderoit comme le seul auteur de tous ses maux. Il goûta cette proposition extraordinaire, parce

qu'il s'étoit abandonné à sa colere, qui ne connoissoit rien d'impossible, & résolut de bloquer Paris. Aussitôt le Roi, toute la maison royale, le cardinal Mazarin & les Ministres se rendirent à S. Germain en Laye. Cette sortie, ou plutôt cette évasion donna de la joie aux factieux, & fut condamnée par les gens sages, comme indigne de la majesté royale. Le peuple de Paris déclama contre tous ceux qui l'avoient conseillée, & l'appella l'*enlevement du Roi*. AN. 1649.

Cependant le Prince, avec six ou sept mille hommes, bloqua Paris & se saisit de tous les lieux d'alentour, d'où la ville pouvoit tirer des vivres. Le parlement, de son côté, nomma le prince de Conti pour généralissime de ses troupes; les ducs d'Elbeuf & de Beaufort, le duc de Bouillon & le maréchal de la Motte pour généraux sous lui; les ducs de Brissac & de Luines, les marquis de Vitri & de Noirmontier, comme lieutenans généraux sous eux. Dès que Paris se fut déclaré, le reste du royaume s'ébranla. Le parlement écrivit des lettres à toutes les villes & à toutes les cours supérieures, pour les inviter à s'unir avec lui contre l'ennemi commun; ainsi caractérisoit-on le ministre. Le feu de la discorde se répandit bientôt dans toutes les provinces; la Guyenne, la Provence, la Normandie & plusieurs villes se joignirent au parlement de Paris.

Blocus de Paris, & révolte générale dans les provinces.

An. 1649.

La Reine écrit au vicomte de Turenne, pour sonder ses dispositions.

Dans un si grand trouble, Mazarin eut recours au vicomte de Turenne, qui étoit à l'armée en Allemagne, & envoya sonder ses dispositions. La Reine, le prince de Condé & le Cardinal lui écrivirent plusieurs fois pour l'informer de la faute qu'avoit faite le duc de Bouillon, & pour s'en plaindre. La Reine dans toutes ses lettres, lui renouvelloit les protestations les plus tendres d'amitié & d'estime, & les promesses les plus solemnelles de graces & de bienfaits [1].

Lettre du cardinal au Vicomte.

Les lettres du Cardinal renchérissoient sur celles de la Reine. « Jamais, lui disoit-il, je » n'eus de déplaisir plus sensible que celui » d'apprendre la faute où vient de tomber M. » le Duc de Bouillon, qui s'est enfin déclaré » du parti du parlement contre le Roi. J'en » ai eté d'autant plus étonné, qu'il savoit » que vous devez avoir cette année le com» mandement de l'armée de Flandre; que Sa » Majesté vous avoit donné le gouvernement » des Alsaces avec d'autres avantages; que » pour l'échange de Sedan, on n'attendoit, si» non que la goutte de M. le duc d'Orleans » lui donnât du relâche, pour assister à un » conseil où l'on devoit mettre la derniere » main à l'affaire & avec très grand avantage

[1] Voyez les preuves, n°. IV.

» pour lui; & que pour les honneurs de votre » maison, Sa Majesté le vouloit aussi contenter. Il n'y a rien de si vrai que l'estime & la » passion que j'ai pour vous & pour tous vos » avantages, sont au plus haut point qu'elles » puissent aller pour qui que ce soit; & en cet » endroit, je ne puis m'empêcher de vous dire » que ce n'est pas mal prouver cette estime & » cette affection, que lorsque le duc de Modene & le prince Casimir, aujourd'hui roi » de Pologne, m'ont pressé tous deux pour » avoir l'aînée de mes nieces, sans parler des » recherches qui m'en ont été faites par presque tous les Princes & les plus grands Seigneurs du royaume, je vous ai poursuivi, » & fait toutes les diligences imaginables pour » pouvoir vous la donner. Vous êtes bien persuadé que ce n'étoit pas ni votre bien ni vos » établissemens qui me firent souhaiter la chose. Cette déclaration que je fais par écrit » n'est pas trop avantageuse pour moi; mais » rien ne m'a pu empêcher de la faire, & » même avec plaisir; puisqu'elle servira au » moins pour convaincre de fausseté tous ceux » qui ont osé vous écrire que je n'avois ni tendresse ni affection pour vous. On vous envoie les provisions du gouvernement des » Alsaces, & les expéditions pour les baillages » de Haguenau & de Tanc. J'écris en même

An. 1649.

AN. 1649. » tems au sieur Hervart, qu'il engage tout son » crédit & celui de ses amis, pour faire un fond » de quoi donner présentement quelque satis» faction aux officiers de l'armée, & je ne » doute nullement qu'il n'hésitera point à s'en» gager aveuglément à tout ce que vous lui » commanderez ».

Réponses du Vicomte à la Cour & au Cardinal.

Hervart, depuis controleur général, fut chargé de rendre ces lettres & ces provisions au vicomte de Turenne. On lui envoya son ami intime le marquis de Ruvigni, dont les instances n'eurent pas plus de force que les offres & les promesses. Turenne répondit courageusement à la Reine & au prince de Condé, qu'il ne pouvoit recevoir aucune grace jusqu'à ce que les troubles fussent appaisés; & manda au Cardinal [1] « que ce n'étoit plus le tems « où il pût parler de ses intérêts particuliers; » qu'il étoit fort redevable aux bontés de son » Eminence, d'avoir voulu lui donner une de » ses nieces en mariage; mais que la religion y » étoit un obstacle formel: qu'il avoit un dé» plaisir extrême de tous les désordres de Pa» ris, & de ce que son frere s'en étoit mêlé: » qu'il ne feroit jamais rien contre la fidélité » qu'il devoit au Roi ». Et dans une autre let-

[1] Mém. MSS. du vicomte de Turenne, & ses lettres au cardinal Mazarin.

tre, il ne craint point de lui dire « que le blo- AN. 1649.
» cus de Paris lui paroissoit une démarche bien
» hardie dans le tems d'une minorité : qu'il ne
» pouvoit l'approuver ; & que si le Cardinal
» continuoit de traiter le peuple avec tant de
» sévérité, il ne devoit plus compter sur son
» amitié : qu'il alloit passer le Rhin avec son
» armée, selon les ordres qu'il avoit reçus de
» la cour de ramener ses troupes en France,
» immédiatement après la conclusion de la
» paix ; mais qu'il ne favoriseroit, en arrivant
» à Paris, ni la révolte du parlement, ni l'in-
» justice du ministre ».

Le Vicomte déclare ses intentions à l'armée.

Le Vicomte, plein des sentimens qu'il marquoit au Cardinal, assemble les officiers de son armée, & leur expose l'état déplorable des affaires publiques en France, les exhorte à le suivre, & leur déclare qu'il ne marche que pour aller supplier le Roi de rentrer dans Paris, de faire rendre compte au Cardinal de son administration, de payer aux Weymariens ce qui leur étoit dû, & de récompenser les troupes Françoises qui avoient servi sous lui. Ces discours furent suivis d'un manifeste qu'il publia, pour faire connoître la droiture de ses intentions.

Il se retire en Hollande.

La Cour ne pouvant plus douter des dispositions du Vicomte, envoya des ordres exprès à l'armée de ne plus le reconnoître pour chef,

An. 1649. & fit distribuer trois cens mille écus aux troupes, avec promesse de leur payer les six mois qui leur étoient dûs. On ébranla la moitié de l'armée, dont six régimens allerent à Brisac, & trois autres à Philisbourg, l'autre moitié restant avec le Vicomte, quoique fort chancelante. Turenne, dès qu'il vit que les troupes étoient satisfaites, & qu'il ne pouvoit plus exécuter les desseins pacifiques qu'il s'étoit proposés, donna ordre lui-même aux officiers généraux d'emmener le reste de l'armée joindre d'Erlac, à qui la cour avoit envoyé la commission pour commander en chef; & après s'être dépouillé de la qualité de général, & avoir exhorté les officiers à l'obéissance, il se retira avec quinze ou vingt de ses amis en Hollande, pour y attendre la fin des troubles.

Paix de Ruel. Les troupes du Roi occupoient déja tous les postes aux environs de Paris, hors Charenton seul: le prince de Conti s'étoit emparé de ce lieu; il l'avoit fortifié & y avoit mis trois mille hommes: c'étoit l'unique endroit par où l'on amenoit des vivres à la capitale. Le prince de Condé l'alla attaquer le huitieme de février, & l'emporta à la vue des troupes du parlement & de dix mille Parisiens armés, qui ne furent que les spectateurs de sa victoire. Ce combat & quelques autres, également désavantageux au parti, inspirerent, aussi-bien que la retraite

du Vicomte, des penſées de paix aux chefs de la révolte. Tous les généraux, à la réſerve du duc de Beaufort, qui ne pouvoit revenir de ſa haine pour le Cardinal, méditoient leur accommodement particulier, & chacun avoit des liaiſons ſecretes à la cour. On nomma des Députés de part & d'autre : les conférences ſe tinrent à Ruel ; où, malgré les brigues continuelles du Coadjuteur, ennemi de toute paix, on convint enfin que la cour accorderoit une amniſtie générale, & que les déclarations faites depuis le jour des barricades ſeroient révoquées & annullées. Le prince de Conti eut le gouvernement de Damvilliers ; le duc de Longueville, celui du Pont-de-l'arche ; le marquis de Noirmontier, un brevet de duc ; & l'on fit Brouſſel gouverneur de la Baſtille. Le Roi déclara en même-tems, qu'en échange de la principauté de Sedan, il donneroit inceſſamment au duc de Bouillon la valeur de cette ſouveraineté en terres de ſon domaine ; que ce qui lui avoit été promis pour le rang ſeroit ponctuellement exécuté ; qu'en diſpoſant du commandement des armées & en toute autre occaſion, Sa Majeſté auroit égard au mérite, aux ſervices & à la naiſſance du vicomte de Turenne. En exécution de cet article, le Roi donna un brevet, par lequel il étoit ordonné que le duc de Bouillon, le vicomte de Turenne & leurs

AN. 1649.

An. 1649.

descendans auroient en France le rang de princes issus de maison souveraine [1].

Retour du Vicomte à Paris.

Sur la foi de ce qui s'étoit fait à Ruel, le Vicomte partit de Hollande, débarqua à Dieppe, vint en poste à Paris, & alla deux jours après à la cour qui étoit à Compiegne, où le Cardinal résolu de tout dissimuler, le fit parfaitement bien recevoir. Telle fut la fin de la premiere guerre de Paris: aucun des deux partis n'obtint ce qu'il s'étoit proposé: le Cardinal & le parlement conserverent toute leur autorité, l'un à la cour, l'autre sur le peuple.

Origine des mésintelligences entre le cardinal Mazarin & le prince de Condé.

[2] Le feu de la guerre civile, loin d'être éteint par cette paix, étoit prêt à se rallumer par la mésintelligence survenue entre le prince de Condé & le cardinal Mazarin. Comme le ministre avoit recueilli le fruit des exploits & de la protection du Prince, Mazarin étoit sans cesse exposé aux demandes, aux plaintes & aux menaces de Condé. Les petits services flattent, les grands accablent; ils donnent trop de droit sur celui qui les a reçus; telle est la fausse délicatesse de l'amour propre. La reconnoissance se soutient moins par la grandeur du bienfait, que par les sentimens qu'on a conçus pour le bienfaiteur. L'alienation du Prince &

[1] Voyez les preuves à la fin, n° V.

[2] Voyez *Labardæus de Bello civili*, & Priolo.

du

du Ministre augmentoit tous les jours ; mais le refus des charges que le Prince demandoit ne fut point la cause de leur rupture. Si Condé souhaitoit des graces, il desiroit encore plus de les mériter. Ayant éprouvé des contradictions perpétuelles, il fit en public des railleries sanglantes de Mazarin, dont les ressentimens étoient d'autant plus vifs qu'il les cachoit avec soin. Le Cardinal fit plusieurs efforts pour l'adoucir : voyant enfin qu'il ne pouvoit se flatter d'obtenir son amitié, il résolut de travailler à le perdre. Pendant qu'il l'éblouissoit par l'espérance de nouveaux établissemens, il tâcha de gagner les personnes qui pouvoient lui être le plus utiles ; il s'adressa sur-tout au duc de Bouillon & au vicomte de Turenne, qu'il jugea propres à le soutenir par leurs conseils & par leur valeur. AN. 1650.

Le prince de Condé s'apperçut des brigues & du peu de sincérité du Cardinal ; & pour attirer la Fronde à son parti, il se raccommoda avec son frere, sa sœur & le duc de Longueville ; mais les autres chefs des Frondeurs sentant qu'il ne les recherchoit que pour les faire servir à ses passions, l'abandonnerent peu à peu. Après quelques mois d'intrigues, le prince irrité se brouilla ouvertement avec eux ; & dans le dessein de se rendre lui-même chef de la Fronde, il les accusa, pour les faire Emprisonnement du Prince.

An. 1650. chasser de Paris, d'avoir voulu attenter à sa vie, prenant pour prétexte, l'assassinat commis sur un de ses domestiques qui étoit dans son carosse. Dès ce moment, toute la haine du Coadjuteur se réveilla, & porta aux plus grands excès son humeur vindicative contre le Prince. Les circonstances étoient favorables au Prélat ambitieux : la cour vouloit le regagner, & craignoit d'autant plus Condé, que ce Prince vivoit dans une grande union avec son frere le Prince de Conti & son beau-frere le duc de Longueville. Le résultat des fréquentes conférences que le Coadjuteur eut avec la reine & le Cardinal, fut que l'on arrêteroit les Princes. Pour l'exécution, il falloit nécessairement y faire consentir le duc d'Orleans, lieutenant-général de la régence. Le Duc étoit gouverné par l'abbé de la Riviere; l'abbé étoit dévoué au prince de Condé, & portoit le duc d'Orleans à suivre aveuglément les sentimens du Prince, depuis que celui-ci lui avoit promis le chapeau de cardinal, destiné pour le prince de Conti. Le Coadjuteur, toujours plus habile à détruire qu'à rétablir, trouva bientôt les moyens de perdre le favori auprès de son maître, & de prendre lui-même l'ascendant sur l'esprit du duc d'Orleans. Cependant Condé, plein de confiance, traitoit toujours le Cardinal sans ménagement, & continuoit de pousser

à bout les Frondeurs, agissant avec autant d'assurance que s'il n'eût pas vécu au milieu de ses ennemis. Enfin, le dix-huitieme de Janvier, les trois Princes s'étant rendus à l'heure ordinaire du conseil au Palais royal, furent arrêtés par Guitaut, capitaine des gardes de la Reine, & menés au château de Vincennes. A cette nouvelle, tous les amis du prince de Condé se dissiperent; la duchesse de Longueville partit dès l'entrée de la nuit pour aller en Normandie, avec une escorte de soixante chevaux, conduite par le duc de la Rochefoucault; le duc de Bouillon prit le chemin de Turenne; le marquis de Boutteville, depuis duc de Luxembourg, & plusieurs autres allerent en Bourgogne. Les Parisiens, que le duc de Beaufort & le Coadjuteur entretenoient dans la haine qu'ils avoient conçue contre le Prince, depuis le blocus, marquerent ouvertement leur joie de sa prison, on fit des feux en plusieurs endroits de la ville, & la plupart disoient que le Cardinal, après un coup de cette nature, *n'étoit plus Mazarin.* AN. 1650.

Aussi-tôt que les trois Princes eurent été emprisonnés, le Cardinal envoya le marquis de Ruvigni au Vicomte de Turenne pour l'assurer de son amitié, pour lui remettre le commandement de l'armée de Flandre, lui offrir de nouveau une de ses nieces en mariage, & Le Vicomte se déclare pour le prince de Condé.

An. 1650.

lui protester qu'il vouloit désormais partager sa fortune avec lui. Le Vicomte, qui ne régloit jamais ses attachemens selon la prospérité ou la disgrace, refusa toutes ses offres. Touché des malheurs de Condé, persuadé que c'étoit servir l'état que d'empêcher un héros du sang de France d'être immolé, préoccupé de la fausse idée qu'on pouvoit faire la guerre au Cardinal sans la faire au Roi, prévenu de plusieurs autres maximes qu'on autorisoit alors, sous prétexte de l'amour du bien public, il se laissa aller aux mouvemens de sa générosité naturelle, & résolut de procurer, à quelque prix que ce fût, la liberté des Princes. Ses motifs étoient d'autant moins suspects, que Condé, loin de le rechercher avant sa prison, l'avoit au contraire fort négligé, & lui avoit caché toutes ses brigues secrettes contre la cour. Le Vicomte jugea qu'il seroit indigne de lui de l'abandonner; & croyant n'être qu'ami généreux, il devint sujet infidele.

Le Vicomte quitte Paris, & se retire à Stenai avec la duchesse de Longueville.

Il sortit de Paris au mois de février, se rendit à Stenai, [1] place forte en Champagne, qui appartenoit au prince de Condé; la duchesse de Longueville vint l'y trouver, après

[1] La Cour avoit donné cette place, aussi-bien que Jametz & Clermont, à M. le Prince, pour le récompenser des services rendus à la couronne.

avoir fait des efforts inutiles pour soulever la Normandie. Une Princesse aimable, spirituelle & malheureuse étoit très-capable d'intéresser & d'attendrir un héros, que la vertu & la guerre ne rendirent jamais insensible. On prétend que l'amour pour la sœur eût autant de part aux fausses démarches du Vicomte, que l'amitié pour le frere. An. 1650.

Le Cardinal envoya une seconde fois pour tâcher de ramener Turenne par de nouvelles offres : rien ne put le fléchir. Il vendit sa vaisselle d'argent, & la duchesse de Longueville vendit ses pierreries, pour lever des troupes ; il sollicita en même-tems celles qu'il croyoit dévouées au prince de Condé, & les Gouverneurs qui étoient mécontens de la cour, à s'unir avec lui ; mais il ne put gagner que vingt ou trente officiers. Il s'adressa alors aux régimens qui avoient servi sous lui en Allemagne, sans pouvoir engager que ceux de Turenne, de la Couronne & de du Passage, avec une partie de celui du marquis de Beauvau, qui fut toujours ami du Vicomte. On logea ces troupes autour de Stenai, & l'on fit entrer dans la citadelle huit compagnies du régiment de Turenne, qui la garderent jusqu'à la délivrance des Princes.

Le Vicomte ramasse des troupes pour délivrer les Princes.

Quelques jours après, les troupes du Roi, sous les ordres du marquis de la Ferté-Senne-

Les Espagnols lui envoient

An. 1650. du secours & traitent avec lui.

terre, attaquerent celles du Vicomte, défirent le régiment de du Paſſage, & ravagerent tout le pays d'alentour. Turenne prêt à ſuccomber, fut obligé d'avoir recours aux Eſpagnols. Il obtint d'abord du gouverneur de Montmédi, un ſecours de quinze cens chevaux & de quelques compagnies d'infanterie; en attendant la concluſion du traité que la ducheſſe de Longueville & lui négocierent avec l'Archiduc. Le comte de Fuenſaldagne ſe rendit de la part de ce Prince dans la ville de Marche, pour conférer avec Turenne. [1] L'Archiduc commença par demander qu'on lui remît la ville & la citadelle de Stenai; mais le Vicomte refuſa de ſe deſſaiſir de la derniere; ſon deſſein ayant toujours été de ne demeurer en liaiſon avec les Eſpagnols, qu'autant que la parole, qu'il avoit donnée de travailler à la liberté des Princes, l'y forceroit. Il vouloit d'ailleurs conſerver une place où il pût ſe retirer dans tous les tems, diſpoſer de lui-même, & ſe mettre hors du pouvoir des Eſpagnols. Après ſix ſemaines de conférence à Marche, où l'on ne convint de rien, dom Gabriel de Tolede ayant été envoyé à Stenai, y conclut le traité. Les articles

20 d'avril. principaux furent que le Roi catholique fourniroit deux cens mille écus pour la levée des

[1.] Voyez les Mémoires du Vicomte.

troupes, & cinquante mille écus par mois pour leur entretien ; qu'il paieroit soixante mille écus par an à la duchesse de Longueville & au Vicomte de Turenne, pour subvenir à leurs dépenses particulieres & à celles de leurs amis ; qu'il joindroit aux troupes que le Vicomte devoit lever deux mille chevaux effectifs, armés & entretenus à ses dépens ; qu'il ne s'accommoderoit point avec la France, à moins que les amis des Princes, qui auroient été dépouillés de leurs biens, charges ou dignités, n'y fussent entierement rétablis ; qu'il mettroit des garnisons dans les places frontieres qu'on prendroit, mais que pour celles dont on s'empareroit au dedans du royaume, elles seroient gardées par les troupes du Vicomte ; que la duchesse de Longueville & le maréchal de Turenne remettroient entre les mains du roi catholique la ville de Stenai, à l'exception de la citadelle, aussi-tôt qu'ils en seroient requis ; qu'enfin si les Princes étoient délivrés avant la conclusion de la paix entre les deux couronnes, ils prendroient les armes avec leurs partisans, & emploieroient tout leur crédit & toutes leurs forces, pour procurer une paix sûre & honorable à la France & à l'Espagne.

AN. 1650.

Après la signature de ce traité, qui fut ratifié le vingt-deux mai par le roi d'Espagne, le

Le Vicomte écrit à la Reine.

AN. 1650. vicomte de Turenne écrivit à la Reine, pour lui représenter avec respect, « qu'elle s'aban» donnoit trop aux conseils du Cardinal; qu'en » faisant enfermer le prince de Condé, appel» lé par sa naissance à la fonction d'un des » chefs du conseil pendant la minorité, elle » avoit fait un usage trop rigoureux de son au» torité; que le Prince & tous ceux de son » parti, n'avoient déplu au Ministre, que pour » avoir voulu terminer une guerre cruelle entre » les Rois, frere & fils de la Reine ». Quoique toutes les raisons qu'il allégue dans cette lettre, soient fondées sur de faux principes, il y régne néanmoins une candeur, une noblesse, & un désintéressement parfait. On y admire tous les sentimens d'un héros, mais d'un héros dans l'égarement. Il finit par ces paroles qui marquent la haute idée qu'il avoit du grand Condé: « Un prince qui a si souvent exposé sa vie » & versé son sang à la tête de vos armées, » pour rendre votre nom redoutable à tous » vos ennemis, & sans autre intérêt que d'a» grandir vos frontieres, comme il a fait par » la prise de tant de villes fortes & importan» tes, & des provinces entieres qu'il a conqui» ses, sembloit avoir acquis le droit de vous » conseiller la paix dans le cabinet, sans qu'on » le pût soupçonner d'intelligence avec vos » ennemis, ni de manquer de respect envers

» votre Majesté. Mettez-le donc en état, Ma» dame, de s'employer à un si digne ouvra» ge, sans quoi son innocence opprimée va » ajoûter à la guerre des deux couronnes, » une guerre civile & intestine, où vous allez » voir vos sujets se déchirer eux-mêmes, pro» prement pour la querelle d'un particulier » étranger, contre un Prince du sang de Fran» ce, &c.

AN. 1650.

Fidélité du Vicomte pour la patrie, dans le tems de son mécontentement.

[1] Dès que les troupes furent assemblées, les Espagnols voulurent engager le Vicomte à aller dans la Champagne avec une armée, tandis qu'avec une autre, ils agiroient en Picardie; mais soupçonnant qu'ils avoient dessein de reprendre les villes conquises par les François sur la frontiere, il refusa de se séparer, & demanda opiniâtrément que les deux armées réunies entrassent en France, pour procurer plus promptement la liberté des Princes & la paix générale. Par cette fermeté, il empêcha la perte des conquêtes du Roi en Flandre, occupa les Espagnols ailleurs, tâcha de les mener dans le cœur du royaume, où toutes les villes que l'on prendroit, devoient, selon le traité, rester à sa seule disposition; & sçut ainsi ménager les intérêts de la patrie, dans le tems même qu'il avoit pris les armes contre elle.

[1] Mém. du duc d'Yorck.

An. 1650.

[1] Les Espagnols délibérerent en plein conseil s'ils lui confieroient le commandement de leurs troupes, & s'y déterminerent, sur la connoissance qu'ils avoient du fond de son caractere, quoiqu'il n'eût d'autre caution à leur donner que ses promesses.

Il se met à la tête des troupes Espagnoles, & assiége le Câtelet & Guise.

Vers le milieu du mois de Juin, il se mit à la tête de l'armée des Espagnols, qui étoit de dix-sept à dix-huit mille hommes; ils allerent assiéger le Câtelet, petite place à la source de l'Escaut. Ils emporterent d'abord le fauxbourg; & s'étant logés sur la contrescarpe, ils battirent si vivement la place, que le troisieme jour du siége, les paysans qui s'y étoient réfugiés avec leurs femmes, leurs enfans & leurs meubles, se mutinerent, & forcerent le Gouverneur à se rendre. Sur la fin du siége, l'Archiduc qui étoit à Bruxelles, inquiet de voir les troupes Espagnoles entre les mains d'un général François dans la France même, vint au camp, & d'abord, après la prise du Câtelet, mit le siége devant Guise, & ouvrit la tranchée par trois endroits différens. Le mineur fut attaché à la muraille; & les habitans, dans la crainte d'être forcés, abandonnant la ville, se retirerent avec tous leurs effets dans le Château. Les Espagnols y porterent toutes leurs forces, &

[1] Mém. de Fremont d'Ablancourt, & de Langlade.

après avoir fait jouer une mine, crurent pouvoir donner l'assaut; mais les débris des murailles rendirent le lieu, qui étoit escarpé, encore plus inaccessible. Dans cet intervalle, le maréchal du Plessis-Praslin, nommé général de l'armée Françoise par le Roi, qui étoit venu à Compiegne, se plaça entre Landrecies & le camp des assiégeans, pour leur couper les vivres, & leur enleva un convoi très-considérable. Les chemins étoient rompus par l'abondance des pluies; & les Espagnols, faute de chevaux, ne pouvant rien faire venir dans leur camp, la disette y devint si grande, qu'ils furent contraints de lever le siége, & de chercher à subsister du côté de la Capelle. L'Archiduc & le Vicomte assiégerent cette place vers le commencement d'août: ils la prirent en dix jours, & passerent la riviere d'Oise. An. 1650.

Turenne vouloit aller droit à Paris; & n'ayant pu y déterminer les Espagnols, il s'approcha de Vervins avec un détachement de deux mille chevaux, pour observer l'armée du Roi qui étoit à Marle. Bientôt, maître de tout le pays, par la retraite du maréchal du Plessis-Praslin, qui s'étoit retranché derriere les marais de Notre-Dame de Liesse, il s'empara de Rhétel, de Château-Porcien & de Neufchatel. Laissant alors, auprès de cette derniere ville, le corps de l'armée Espagnole, qui de nouveau

Il entre en France pour délivrer les Princes.

An. 1650.

refusoit de le suivre, il passa la riviere d'Aine à la tête de trois mille chevaux & de cinq cent Mousquetaires, & marcha vers Paris. Le marquis d'Hocquincourt étoit à Fimes, couvert de la riviere de Vesle, avec dix Régimens de cavalerie & cent mousquetaires. Le Viçomte le battit en passant, fit quatre ou cinq cent prisonniers, & l'obligea de gagner Soissons. Comme il savoit que l'armée du Roi s'étoit avancée jusqu'à Reims, il posta un corps de troupes derriere la Marne, & un autre à la Ferté-Milon, pour se saisir de tous les passages. Il se disposoit à aller le lendemain investir le château de Vincennes, pour en tirer les Princes; & il les auroit, sans doute, mis en liberté, si la Cour ne les eût déjà fait transférer au château de Marcoussi, à huit lieues de Paris, sur la route d'Orléans. Ayant manqué son coup, il rebroussa chemin, repassa l'Aine & rejoignit l'armée Espagnole.

Négociations pour la paix. Siége & prise de Mouson.

On jetta alors quelques propositions de paix. Dom Gabriel de Tolede alla à Paris, & les troupes demeurerent un mois dans l'inaction à Fimes, où le marquis de Verdenonne fut envoyé par la Cour. Comme les négociations n'eurent aucun effet, l'Archiduc tint conseil, pour examiner quelle ville de la frontiere il devoit assiéger. Les Espagnols avoient dessein d'aller à Rocroi: le Vicomte leur fit préferer

Mouson, dont la prise pouvoit servir à la conservation de Stenai qui n'en est qu'à deux lieuës, & étendroit davantage les quartiers d'hiver dont le tems approchoit. Sur la fin de septembre, Mouson fut investi : la continuation de la pluie & le peu d'artillerie qu'avoient les Espagnols, retarderent la prise de cette place jusqu'au milieu de novembre. L'armée d'Espagne qui avoit été extrêmement affoiblie & fatiguée par ce long siége, prit ses quartiers d'hiver en Flandre. Le Vicomte inutilement voulut la retenir ; & fut obligé de rester avec huit mille hommes sur la frontiere, entre l'Aîne & la Meuse, pour veiller à la conservation des places qu'il avoit prises.

An. 1650.

Les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault se declarent pour les Princes.

Pendant que le Vicomte combattoit ainsi pour la délivrance des Princes, le duc de Bouillon avoit pour le même sujet pris les armes à Turenne, où il s'étoit retiré d'abord après leur emprisonnement. Dès l'année précédente il s'étoit étroitement lié avec Condé, dont il se flattoit que le crédit feroit consommer l'échange de Sedan. Sur la nouvelle des mouvemens du Duc, à Turenne, la Cour fit arrêter à Paris chez lui, la Duchesse sa femme & Charlotte de la Tour sa sœur, qui s'étant sauvées par le soupirail d'une cave, furent reprises & conduites à la Bastille. Leur détention, bien loin de ramener le Duc, ainsi que la Cour

l'avoit espéré, l'irrita encore davantage, & le
An. 1650. porta à se déclarer ouvertement pour le parti des Princes. Le duc de la Rochefoucault qui avoit laissé la duchesse de Longueville à Dieppe, étoit allé dans son gouvernement de Poitou, pour y préparer les esprits à la révolte. Sous le prétexte de l'enterrement de son pere, il avoit assemblé la noblesse & ses vassaux au nombre de deux mille chevaux & de six cens hommes de pied : mais ayant appris que le maréchal de la Meilleraie avoit ordre de marcher contre lui, il chercha un azile à Turenne, auprès du duc de Bouillon ; & là ils concerterent les moyens d'engager les Bourdelois à reprendre les armes. Les troubles avoient commencé l'année précédente dans la Guyenne, à l'occasion des procédés du duc d'Epernon qui en étoit gouverneur. D'Epernon, fier de sa mere descendue des derniers comtes de Foix, & de la recherche que le cardinal Mazarin faisoit de son fils, le duc de Candale, pour lui faire épouser Anne-Marie Martinozzi, niéce du Cardinal, avoit traité avec une hauteur insupportable la noblesse & le parlement, qui souleverent contre lui les Bourdelois, & le chasserent de leur ville. Quoique ces troubles parussent appaisés par le traité fait à Ruel ; il subsistoit encore, à l'égard du duc d'Epernon, un esprit de défiance dont les ducs de Bouillon

& de la Rochefoucault surent profiter, pour engager les Bourdelois à se déclarer en faveur des Princes ; & ils y eurent d'autant moins de peine, que, selon tous les manifestes de la Cour, le plus grand crime du prince de Condé ètoit d'avoir soutenu hautement les intérêts des Bourdelois contre le duc d'Epernon.

La princesse de Condé & le duc d'Enguien arrivent à Turenne & vont de-là à Bourdeaux.

Pour donner plus de crédit & plus d'éclat à cette révolte, & pour animer le zele des Gascons, les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault solliciterent la princesse de Condé, qui avec son fils le duc d'Enguien encore enfant, s'étoit refugiée à Montrond dans le Berri, de quitter sa retraite & de venir à Turenne, d'où ils la meneroient à Bourdeaux. La Princesse se mit en chemin ; & les Ducs ayant été au devant d'elle avec huit escadrons, la conduisirent à Turenne. Elle y resta douze jours, pendant lesquels le Duc de Bouillon, malgré le mauvais état de ses affaires, la traita avec magnificence. Ce séjour, qui étoit nécessaire pour disposer l'esprit des Bourdelois, donna le tems au chevalier de la Valette de se rendre, avec un gros détachement de l'armée Royale, sur le chemin de la Princesse, pour l'empêcher de passer. Le duc de Bouillon qui le sut, rassembla au son du tocsin, tous les gens de la vicomté, & forma un corps de près de deux mille cinq cens hommes, dont quatre cens gentils-hom-

An. 1650. mes faisoient partie. Il mit la Princesse & le duc d'Enguien au milieu de cette petite armée, & marcha droit à Monfort, où il fut joint encore par quinze cens Cavaliers ou fantassins. Le chevalier de la Valette craignant d'être coupé, se retira au plus vîte : mais quelque diligence qu'il put faire, il fut atteint à Montelard en Périgord, d'où, après avoir lâché le pied sans combattre, il se sauva à Bergerac, avec perte de tous ses bagages. La Princesse continua sa route vers Bourdeaux, & elle y fut reçue avec tous les témoignages d'une joie publique. Quoique le parlement & les jurats ne la vissent point en corps, il n'y eut presque point de particulier qui ne lui donnât des assurances de service.

La Cour arrive près de Bourdeaux.

Les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, que les partisans du duc d'Epernon vouloient empêcher d'entrer, furent reçus deux jours après. La Cour informée de ce qui venoit d'arriver, fit marcher vers Bourdeaux le maréchal de la Meilleraie avec son armée ; & le Roi laissant le duc d'Orléans à Paris pour y commander, partit lui-même avec la Reine, le Cardinal & toute la Cour. Les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault qui avoient ramassé en très-peu de tems près de trois mille hommes de pied & sept à huit cens chevaux, s'étoient rendus maîtres de Castelnau, à quatre lieues

de Bourdeaux, & se seroient encore plus étendus, sans les nouvelles qu'ils eurent de l'approche du maréchal de la Meilleraie, & de celle du duc d'Epernon, qui avoit joint ses troupes à celles du chevalier de la Valette. Sur ces avis, la Princesse dépêcha en Espagne les marquis de Silleri & de Sauvebœuf, avec un plein pouvoir de traiter avec sa Majesté Catholique; ainsi qu'avoient fait peu de tems auparavant la duchesse de Longueville & le vicomte de Turenne, pour la liberté des Princes & la conclusion de la paix entre les deux Couronnes. An. 1650.

Le duc d'Epernon vient attaquer les quartiers des ducs de Bouillon & de la Rochefoucault.

Les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, après avoir laissé garnison dans Castelnau, posterent le reste des troupes à Blanquefort, à deux lieues de Bourdeaux. Ce fut là que le duc d'Epernon vint attaquer leurs quartiers, où Chambon, maréchal de camp avoit, en leur absence, le commandement. Chambon ne pouvant défendre l'entrée de son quartier contre l'armée du duc d'Epernon qui étoit supérieure, fit sa retraite en bon ordre, à la faveur des marais & des canaux dont il étoit environné. Alors les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, entraînés par l'impétuosité de la multitude, accoururent avec un grand nombre de bourgeois, & ayant joint leurs troupes, retournerent pour combattre le duc d'Epernon; mais arrêtés par les mêmes canaux, ils ne purent en

AN. 1650. venir aux mains : tout se passa en escarmouches, où la plus grande perte fut du côté du Duc. Pendant que les troupes Royales serroient Bourdeaux toujours de plus près, le Roi arriva à Libourne, fit attaquer le château de Vaire sur la Dordogne; & en fit pendre le gouverneur qui s'étoit rendu à discrétion. Pour rassurer les Bourdelois intimidés & chancelans, on pendit par représailles le baron de Canole, [1] pris dans le fort S. George, dont il étoit commandant. Cette action hardie des rebelles, étonna la Cour, irrita la Reine & ranima les Bourdelois, qui se disposerent à soutenir le siége. Dans cette vue, ils se hâterent de faire un fort de quatre petits bastions, vis-à-vis de Bourdeaux, de l'autre côté de la riviere, & travaillerent avec soin à fortifier la ville de tous les autres côtés. Il étoit des régles de la guerre, de brûler & de raser les maisons du fauxbourg S. Surin, ouvert de toutes parts & de difficile garde; mais les bourgeois de qui l'on dépendoit, s'y opposerent : il fallut entreprendre de garder le fauxbourg; & pour couvrir la porte de Digeaux qui étoit la plus voisine, on fut obligé, au défaut de toute autre fortification, de se servir d'une petite hauteur formée de dé-

[1] Ainsi appellé dans Labard, Histor. l. 8. Et *Canon*, dans les Mém. de Lenet, tome II, pag. 93.

combres & d'immondices, laquelle en forme de demi-lune [1] ſans parapet & ſans foſſé, ſe trouva néanmoins la plus grande défenſe de la place.

AN. 1650.

Détail du ſiége de Bourdeaux.

Le cardinal Mazarin laiſſant le Roi à Bourg, vint à l'armée, & l'on réſolut d'attaquer le fauxbourg S. Surin, dans l'eſpérance de ſe loger, dès le premier jour, à la porte de Digeaux, dont on croyoit la demi-lune facile à emporter. Le maréchal de la Meilleraie donna ordre à Palluau de couper entre le fauxbourg & la ville, pour marcher droit à la demi-lune, tandis que lui-même tomberoit ſur les barricades & ſur les maiſons du fauxbourg : mais ayant donné, avant que Palluau fût arrivé, il trouva plus de réſiſtance qu'il n'en attendoit. Les mouſquetaires poſtés dans les haies & dans les vignes qui couvroient le fauxbourg, arrêterent d'abord les troupes du Roi, qui perdirent beaucoup de ſoldats & pluſieurs officiers. Le duc de Bouillon étoit dans le cimetiere de l'égliſe de S. Surin, avec ce qu'il avoit pu faire ſortir des bourgeois, pour rafraîchir les poſtes ; & le duc de la Rochefoucault étoit à la barricade, où ſe faiſoit la principale attaque. L'action fut très-vive : il y eut cent ou ſix vingt

[1] Lenet, Mém. tome II, pag. 287, appelle cette demi-lune *un amas de bétun & d'immondices.*

An. 1650.

hommes tués du côté des bourgeois, & sept ou huit cens du côté du Roi. Ses troupes cependant forcerent la barricade, prirent le fauxbourg, & ne purent passer outre. Le Maréchal crut devoir ouvrir la tranchée, pour emporter la demi-lune : comme elle n'avoit point de fossés, les bourgeois ne voulurent point y faire la garde, & se contenterent de tirer de derriere les murailles voisines. Les assiégeans attaquerent trois fois cette demi-lune avec leurs meilleures troupes, & autant de fois les Bourdelois firent des sorties, à chacune desquelles ils nettoyerent la tranchée & brûlerent les logemens. Le siége, au treizieme jour, n'étoit pas plus avancé que le premier. Il est singulier qu'un tas d'ordures tînt lieu de fortifications contre onze mille hommes de troupes réglées; rien ne fait mieux voir ce que peut l'habileté des généraux dans les occasions où toutes les ressources paroissent manquer. Le duc de Bouillon par cette défense, aussi-bien que par d'autres actions connues, donna des preuves de sa haute capacité dans l'art militaire. Comme les Bourdelois avoient trop peu d'infanterie pour relever les gardes des postes attaqués, & que ceux même qui n'étoient pas blessés étoient hors de combat par la fatigue, Bouillon & la Rochefoucault les firent rafraîchir par la cavalerie qui mit pied à terre; & demeu-

serent eux-mêmes dans Bourdeaux, afin que leur présence y retînt plus de monde. Enfin le maréchal de la Meilleraie poussa la tranchée par les allées qui vont des chartreux à l'archevêché, & fit dresser une batterie de six pieces de canon qui ruinoit les murailles de la ville. An. 1650.

Pardon & paix accordée aux Bourdelois.

Dans ces entrefaites, le parlement de Paris envoya deux officiers de la grand-chambre, pour presser la Reine d'accorder la paix à ses sujets de Guyenne. Ayant salué la Reine à Bourg, sans perdre de tems, ils allerent à Bourdeaux, représenterent vivement au parlement & au peuple le danger où ils étoient, s'offrirent d'être caution de tout ce que la Reine promettroit, & déterminerent enfin les Bourdelois à demander la paix. Les députés de la ville suivirent les deux conseillers qui retournerent à Bourg; & après une treve de six jours, on conclut, le vingt-neuf de septembre, un traité par lequel il fut dit, que le Roi pardonneroit à ses sujets de Bourdeaux; que la princesse de Condé & le duc d'Enguien se retireroient à Montrond; que les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault donneroient parole de ne plus porter les armes contre le Roi; & que sa Majesté entreroit dans Bourdeaux avec sa garde ordinaire, & renverroit ses troupes. Aussi-tôt la princesse de Condé & les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault sortirent de

3 d'octobre.

An. 1650.

Bourdeaux, furent à Bourg saluer leurs Majestés : ils se mirent à genoux en les abordant, & leur demanderent pardon : la Reine les reçut avec bonté, & le cardinal Mazarin leur donna à diner. Les conférences qu'ils eurent avec lui, pour le persuader d'élargir les Princes & de se joindre à eux, donnerent de la jalousie aux Frondeurs, & furent ensuite cause de la délivrance des Princes & de l'éxil du Cardinal. Leurs Majestés monterent sur une galere que les Bourdelois leur avoient envoyée, & firent leur entrée dans Bourdeaux, au bruit du canon & au milieu des acclamations publiques. Elles y séjournerent dix jours, pendant lesquels on rétablit le premier président & les officiers, qui n'ayant pas voulu adhérer à la rebellion des autres, étoient sortis de la ville. Le quinze, la Cour partit pour retourner à Fontainebleau, où elle arriva vers la fin du mois. Le Ministre enflé de l'heureuse conclusion de la guerre de Guyenne, ne ménagea plus les Frondeurs, & fit transférer les trois Princes du château de Marcoussi au Havre, d'où il pensoit qu'il seroit plus difficile à ses ennemis de les enlever.

Les troupes du Roi marchent pour assiéger Rhétel.

Le Cardinal, de retour à Paris, apprit qu'on l'accusoit d'avoir ruiné les meilleures troupes du royaume devant Bourdeaux, pendant que les Espagnols s'étoient fort avancés dans la Champagne. Pour appaiser ces murmures, il

conçut le dessein de reprendre Rhétel, & ayant joint aux troupes qui revenoient de Guyenne, celles que l'on tira des garnisons des places frontieres de Picardie & de Champagne, il forma une armée de quinze à seize mille hommes, dont il donna le commandement au maréchal du Plessis-Praslin, pour aller assiéger Rhétel.

An. 1650.

25 de novembre.

Le vicomte de Turenne avoit pris cette ville au mois d'août précédent & en avoit fait gouverneur *Degli Ponti*, l'homme de son tems le plus renommé pour la défense des places : il y avoit laissé une garnison de dix-sept à dix-huit cens hommes, & y avoit fait porter une grande abondance de vivres & de munitions. Le maréchal du Plessis partit de Châlons avec son armée, & arriva le neuvieme de décembre à la vue de Rhétel, qu'il fit investir le même jour. Il prit ses quartiers en-deçà & au-delà de la riviere d'Aine ; & parce que la saison ne permettoit pas de camper, & que les ennemis étoient assez éloignés de la place, on ne pensa pas à faire des lignes de circonvallation. [1] Il ouvrit promptement la tranchée vers les Capucins, en coulant au-dessous de la Citadelle, pour l'attaquer en même-tems que la ville. On proposa de faire une seconde attaque par le

Détail du siége de Rhétel.

7 décembre.

[1] Mém. du Plessis-Praslin, pag. 200.

An. 1650.

fauxbourg des Minimes, en gagnant le bout du pont par l'autre côté de la riviere, & de s'attacher à la porte qui étoit assez mal flanquée. Le maréchal du Plessis balança quelque-tems, croyant avec raison qu'une si forte garnison ne se laisseroit pas approcher, par un endroit si peu accessible, & où l'on ne pouvoit parvenir qu'en traversant la riviere d'Aîne, assez rapide ordinairement, & en ce tems-là fort enflée par les pluies; mais le cardinal Mazarin arriva dans le camp, & détermina le Maréchal, qui donna aussi-tôt les ordres pour l'attaque du fauxbourg. En trois jours on en chassa les assiégés, on passa un bras de la riviere, & l'on fit une brèche aux tours qui flanquoient la porte de la ville. Comme le pont étoit rompu, on jetta des madriers sur les poutres qui restoient, les soldats passerent, monterent à la brèche & s'y logerent, nonobstant la résistance des assiégés. Degli Ponti, soit qu'il eût perdu courage, soit qu'il eût été gagné par le Cardinal, qui ne vint peut-être au siége, que parce qu'il étoit sûr du succès, demanda à capituler, & livra lâchement la place, le quatrieme jour du siége, après avoir mandé la veille au Vicomte, qu'il pourroit défendre la ville encore quatre jours.

Le Vicomte arrive trop tard

Turenne, qui jugeoit que la perte de Rhétel entraîneroit celle de toutes les conquêtes qu'il

avoit

avoit faites dans la Champagne, avoit résolu de la secourir à quelque prix que ce fût; mais il ne vouloit y arriver qu'après qu'elle seroit investie, pour trouver les tranchées ouvertes, le canon en batterie, & l'armée royale séparée dans ses quartiers autour de la ville; n'ayant pu prévoir que Degli Ponti avec une si forte garnison & si bien pourvue, feroit une si foible résistance. Il quitta les environs de Montfaucon entre la Meuse & l'Aîne, & après quatre jours de marche, arriva une heure avant le coucher du soleil, à une lieue de Rhétel, où quelques prisonniers que l'on fit lui apprirent que la garnison Espagnole venoit de capituler, & que le maréchal du Plessis ayant levé ses quartiers, sur l'avis de l'approche du Vicomte, les avoit remis en un seul corps au-delà de la riviere. Turenne demeure toute la nuit avec son armée en bataille, & le lendemain n'ayant point d'autre parti à prendre que celui de la retraite, il retourne promptement sur ses pas, fait quatre grandes lieues sans s'arrêter, gagne la vallée du Bourg, y fait reposer ses troupes, & laisse derriere lui quelques Cravattes pour observer s'il seroit poursuivi. Le maréchal du Plessis, de son côté, voulant forcer le Vicomte à combattre ou à repasser la Meuse, fait prendre de l'avoine à chaque cavalier, & marche la nuit du quatorze au quin-

AN. 1650. au secours de Rhétel.

AN. 1650. ze vers Genneville, où il arrive à la pointe du jour, & y reçoit avis que le Vicomte n'étoit qu'à trois lieues de lui. Il part sur le champ;

15 décembre. il approche vers les neuf heures du matin de l'armée des Espagnols. Le Vicomte averti par ses Cravattes, sort aussi-tôt de la vallée, gagne une hauteur qui est à gauche, quand on vient de Rhétel, & fait encore deux lieues, pendant que l'armée du Roi marchoit sur une hauteur à droite, de l'autre côté du vallon. [1] Le brouillard épais qui les avoit empêchés de se voir, se dissipa, & les deux armées se découvrirent en même-tems. Le Vicomte persistant dans le dessein de se retirer, & le Maréchal dans celui de combattre, continuerent chacun leur route: desorte que les deux armées marcherent plus d'une lieue sur deux collines paralleles, se cotoyant à la demi portée du canon. Du Plessis-Praslin cherchoit quelque endroit propre pour engager Turenne au combat, & s'étoit déja repenti d'avoir laissé échapper plusieurs occasions, qu'il n'avoit négligées que dans l'espérance d'en trouver une plus favorable. Voyant enfin qu'il étoit midi, & qu'il n'y avoit plus guere que trois heures de soleil, il résolut de descendre dans le vallon & d'attaquer les Espagnols, de peur de ne plus les re-

[1] Voyez les Mém. MSS. de l'abbé Raguenet.

trouver le lendemain. Il fit donc faire alte à son armée, entre le bourg S. Etienne & celui de Sommepi, dans la plaine nommée le Blanc-champ, & commanda qu'on la mît en ordre de bataille pendant qu'il iroit reconnoître le fond du vallon.

AN. 1650.

Les deux armées se rangent en ordre de bataille.

A ce mouvement, le Vicomte connut qu'il ne pourroit se dispenser d'en venir aux mains, quoique la partie ne fût pas égale. Il avoit un grand avantage en demeurant sur la hauteur; mais il en avoit un autre à aller attaquer le Maréchal, avant que toute l'infanterie qui n'étoit pas encore arrivée, eût joint l'armée royale. Il balança quelque-tems ces deux partis & se détermina enfin au dernier. Il descend aussi-tôt dans le vallon & s'avance dans la plaine du Blanc-champ, avec sa petite armée composée d'Allemands, de Lorrains & de François, qui ne faisoient en tout que deux mille cinq cens hommes d'infanterie, & cinq mille cinq cens chevaux. Ils furent bientôt rangés sur deux lignes. Il mit les Allemands à l'aile droite commandée par la Fauge; les Lorrains, sous le comte de Ligneville, à l'aile gauche; les marquis de Beauvau, de Boutteville, de Duras & de Montausier, avec les escadrons François à la premiere ligne du corps de bataille, & l'infanterie au centre.

Le maréchal du Plessis avoit rangé de même son armée sur deux lignes: il avoit donné le

An. 1650. commandement de son aile droite au marquis de Villequier, & celui de la gauche au marquis d'Hocquincourt ; tous deux lieutenans généraux : pour lui, il se plaça au centre avec les vieux régimens Allemans, conduits par le général Rosen, qui avoient servi sous le maréchal de Turenne pendant les guerres d'Allemagne.

Bataille de Rhétel. Le Vicomte se mit à la tête de son aile gauche, & marcha contre l'aile droite du maréchal du Plessis. Les escadrons Lorrains s'étant promptement doublés, ne donnerent le tems à la cavalerie du Roi de leur opposer que trois escadrons. Dans cette disposition, on s'approcha de si près, que les têtes des chevaux des deux armées se touchoient. Le Vicomte fit de tels efforts pour enfoncer l'aile droite du Maréchal, que les escadrons Lorrains ne furent guères moins rompus que ceux de l'armée du Roi, & que plusieurs de part & d'autre se trouverent mêlés ; mais en même tems, les marquis de Beauvau, de Boutteville, de Duras & de Montausier, rompirent entierement ceux qui leur étoient opposés, & pénétrerent jusqu'au canon. Le succès n'avoit pas été si heureux à l'aile droite : la Fauge qui la commandoit, eut bien quelque avantage à la premiere charge, mais à la seconde, il fut fait prisonnier, & les Allemans prirent la fuite.

Le marquis d'Hocquincourt qui commandoit la gauche de l'armée Royale, détacha Rosen avec quelques escadrons pour les poursuivre, mena le reste de son aile victorieuse, au secours du maréchal du Plessis, & chargea le Vicomte. On combattit de part & d'autre avec acharnement : les escadrons des deux partis furent plusieurs fois enfoncés, ralliés de nouveau & ramenés à la charge. Le combat fut long, sanglant & opiniâtre : le canon chargé à cartouches, que le Vicomte avoit mis à la tête de ses bâtaillons, fit un ravage effroyable dans l'armée du Roi : enfin le maréchal du Plessis ayant rallié une troisieme fois ses escadrons & joint sa seconde ligne à la premiere, tomba d'abord avec l'élite de ses deux ailes sur Turenne, & étendant ensuite sa droite & sa gauche, l'enveloppa de telle façon que ses bataillons rompus & dispersés furent mis en fuite. Tous l'abandonnerent, hors le seul régiment de Turenne qui fut taillé en piéces ; & il se trouva avec le seul la Berge, lieutenant de ses gardes, au milieu des escadrons Royaux. [1] Il fut reconnu par huit cavaliers Allemans qui voulurent se saisir de lui : mais la Berge & lui en ayant mis quelques-uns hors de combat, ils se débarasserent des autres ; & par un bon-

AN. 1650

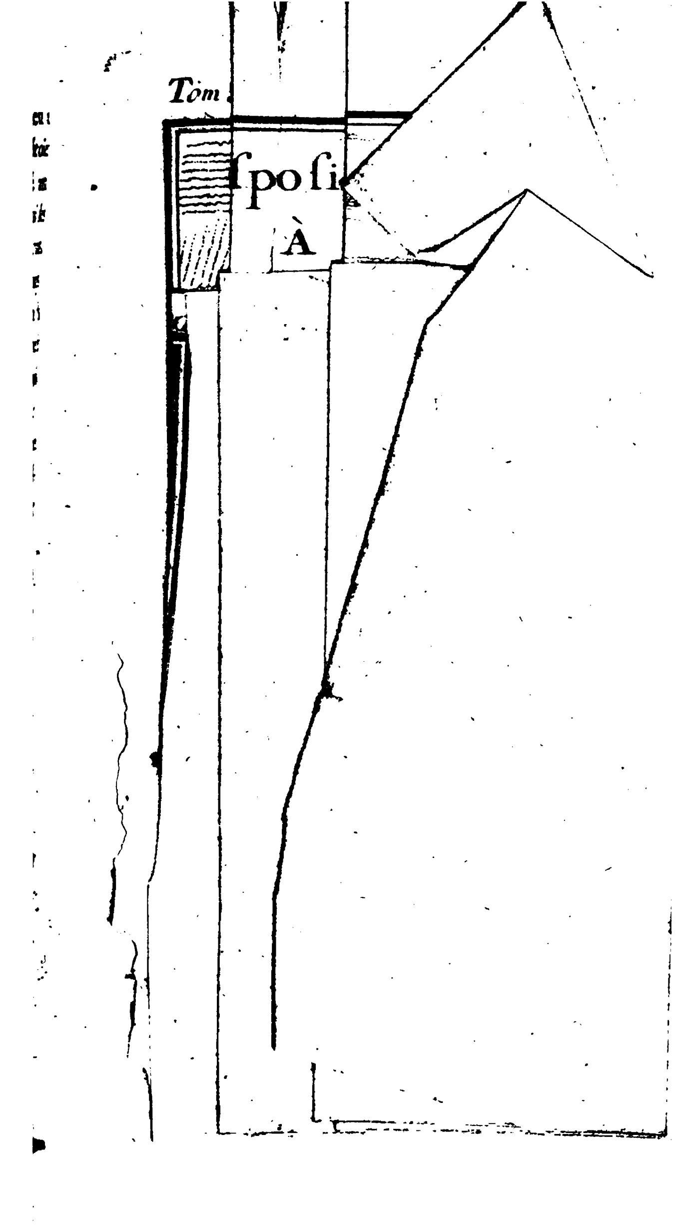
[1] Mémoires MSS. du vicomte de Turenne.

An. 1650.

heur extraordinaire, se tirerent du milieu des François, la Berge disant toujours qu'ils étoient de l'armée Royale, & qu'ils avoient été attaqués mal à propos par des Allemans qui les méconnoissoient. Le Vicomte ne pouvoit pas aller loin sur un cheval blessé de cinq coups : il rencontra Lavaux, officier du régiment de Beauvau, qui lui donna le sien, dont il ne se servit que pour se mettre en sûreté. Il n'y avoit plus aucun moyen de retablir le combat : la cavalerie Lorraine & Allemande, aussi-bien que l'infanterie, avoit lâché le pied, & l'artillerie étoit prise avec Dom Estevan de Gamarre qui la commandoit.

Retraite du Vicomte après la bataille perdue.

Cette déroute entiere ne laissa d'autre parti à prendre au Vicomte, que celui de la retraite. Le plus court chemin étoit vers la riviere d'Aine; mais les troupes du Roi qui poursuivoient les fuyards lui coupoient le passage, & il fut obligé de prendre par les plaines de Champagne. Comme la nuit approchoit & que les troupes Royales étoient extrêmement fatiguées, il arriva sans aucun obstacle à Bar-le-Duc avec cent cinquante chevaux : Le marquis de Duras l'y vint joindre avec cent autres, & le Vicomte lui ayant ordonné de mener les uns & les autres dans le Luxembourg, partit après un séjour de six heures, & accompagné de douze ou quinze cavaliers, alla droit à Mont


Tom
ſpo ſi
À

A

du
te a
hac
per

A

-édi, où il trouva le reste de sa cavalerie qui étoit sauvée. Il perdit la moitié de son armée, douze cens hommes resterent sur la place, & trois mille furent faits prisonniers. Long-tems après ayant été interrogé par un jeune homme indiscret, comment il avoit perdu les batailles de Mariendal & de Rhêtel, il répondit simplement, *par ma propre faute*. Des officiers prétendoient qu'il n'avoit jamais mieux agi que dans ces deux combats. « Si je voulois, répondit-il, me faire justice un peu sévérement, » je dirois que l'affaire de Mariendal est arrivée » pour m'être laissé aller mal à propos à l'importunité des Allemans qui demandoient des » quartiers ; & que celle de Rhêtel est venue » pour m'être trop fié à la lettre du gouverneur » qui promettoit de tenir quatre jours, la » veille même qu'il se rendit. Je fus dans ces » occasions trop facile & trop crédule : mais » quand un homme n'a point fait de fautes à » la guerre, il ne l'a pas faite long-tems. [1] »

AN. 1650.

Désintéressement du Vicomte.

Le Vicomte choisit Montmédi pour sa retraite préférablement à Stenai, dont il étoit le maître, pour ôter tout soupçon, que découragé par la perte de la bataille, il songeât à abandonner les Espagnols. L'archiduc Léopold fut si satisfait de sa conduite, qu'il lui

[1] Voyez l'éloge de S. Evremont dans les preuves.

AN. 1650.

accorda le pouvoir de nommer à tous les emplois qui vacquoient par la mort des officiers tués dans le combat, & de donner aux troupes qui reſtoient les quartiers qu'il voudroit dans les terres du roi d'Eſpagne. Il lui envoya même peu de tems après cent mille écus, ſur la ſomme promiſe par le traité : mais Turenne qui ſavoit que l'on travailloit efficacement à la liberté des Princes, renvoya les cent mille écus, & ne crut pas devoir prendre l'argent des Eſpagnols, dans un tems où il eſpéroit que ſon engagement avec eux alloit finir.

On traite de la délivrance des Princes & de l'exil du Cardinal.

En effet tout ſe préparoit pour l'élargiſſement des Princes. La converſation des ducs de Bouillon & de la Rochefoucault avec le cardinal Mazarin à Bourg, [1] avoit déja fait ſoupçonner aux Frondeurs, que le Miniſtre, ſans leur entremiſe, alloit ſe raccommoder avec les Princes. Le duc d'Orleans informé de cette converſation par la princeſſe de Montpenſier ſa fille, qui avoit ſuivi la Reine en Guyenne, en fut alarmé. Le Coadjuteur premier moteur de l'empriſonnement des Princes, voulut alors être le principal inſtrument de leur liberté. Son unique objet avoit toujours été de brouiller le prince de Condé & le Cardinal, pour perdre ce dernier & s'emparer lui-même de l'adminiſ-

[1] Voyez ci-devant, page 218.

tration des affaires : les circonstances ne pouvoient être plus favorables. Toute la turbulence du Coadjuteur aussi-tôt se réveille : il renouvelle les cabales, souleve les ennemis du Cardinal, ranime les amis des Princes, & met en mouvement les femmes intriguantes de la Cour. La Palatine traite pour les Princes avec les Frondeurs ; on promet à la duchesse de Montbazon cent mille écus ; on fait espérer à la duchesse de Chevreuse de marier sa fille au prince de Conti : le Prélat enfin parvient à gagner le duc d'Orleans, le Parlement & le peuple, & leur fait demander d'une commune voix la perte du Ministre, conjointement avec la liberté des Princes. AN. 1650.

AN. 1651. Les Princes sont élargis, & le Cardinal sort de la France.

Gaston ayant refusé d'aller chez le Roi, à moins que le Cardinal ne fût exilé, la Reine hésita long-tems avant que de pouvoir se résoudre ; mais elle fut contrainte de laisser partir le Ministre, lui promettant néanmoins de ne jamais consentir à l'élargissement des Princes, sans sa participation. Mazarin sortit de Paris vers le commencement de févrierr, & alla à S. Germain en Laye. Dès le lendemain, le duc d'Orleans fit rendre au Parlement un arrêt qui bannit du Royaume le Cardinal, le déclara *perturbateur du repos public*, & ordonna de lui *courre sus*. Pendant que le Ministre rôdoit sur les frontieres de Normandie, on répandit le bruit

AN. 1651. que la Cour, pour l'aller joindre, vouloit quitter Paris une seconde fois. Dans ce moment, les bourgeois prirent les armes & firent la garde aux portes, pour empêcher l'exécution de ce prétendu projet. La Reine se trouvant comme prisonniere dans le Palais Royal, fut obligée de consentir à la délivrance des Princes, sans consulter le Cardinal: leurs amis négocierent les conditions, & le maréchal de Gramont devoit en être le porteur. Mazarin également surpris & blessé de cette démarche de la Reine, qu'il ne lui pardonna jamais, se détermina cependant, dès qu'il l'eut apprise, à agir de maniere qu'il pût s'en attribuer tout l'honneur. Il partit promptement pour le Havre, y arriva avant le maréchal de Gramont, le treize février, alla voir les Princes, leur annonça qu'ils étoient libres, & leur demanda leur amitié, ajoutant avec fierté [1] qu'ils étoient maîtres de la lui accorder, ou de la lui refuser. Après avoir diné ensemble ils se séparerent: les Princes prirent la route de Paris, & le Ministre se retira d'abord à Liége, ensuite à Brûle, près de Cologne. Le lendemain, les Princes arriverent à Paris, où l'on fit des feux de joie pour leur délivrance, comme on en avoit fait l'année précédente pour leur emprisonnement. Le

13 février.

[1] Mém. de la Rochefoucault, *prison des Princes.*

duc d'Orleans alla au-devant d'eux, avec le duc de Beaufort & le Coadjuteur : il y eut de part & d'autre de grands embrassemens avec protestations d'amitié, mais tout se termina aux démonstrations.

AN. 1651.

Le vicomte de Turenne ayant appris cette nouvelle à la Roche en Ardennes, où il étoit, alla à Stenai, d'où il écrivit à l'Archiduc, qu'il ne mettroit point les armes bas, que la France n'eût offert à l'Espagne des articles de paix justes & raisonnables. En même-tems, il pria le prince de Condé de faire ensorte que la Cour envoyât incessamment une personne de considération à Stenai, pour y travailler à la paix, sans quoi il ne pouvoit se dégager honnêtement d'avec les Espagnols. Le Prince lui marqua dans sa réponse la reconnoissance la plus vive, & lui jura une amitié éternelle ; en effet, il ne négligea rien pour porter la Reine à achever l'échange de Sedan, & à accorder à la maison de Bouillon tout ce qu'on lui avoit tant de fois promis. Le Prince engagea ensuite la Reine à dépêcher à Stenai Croissi, conseiller du parlement, pour négocier la paix avec l'Espagne. Croissi en arrivant rendit au Vicomte cette lettre du Roi.

On travaille à la paix entre les deux Couronnes.

« Mon cousin, vous avez été averti comme » ensuite de la liberté que j'ai accordée à mes » cousins les princes de Condé, de Conti &

AN. 1651. » duc de Longueville ; j'ai résolu de faire expé» dier une déclaration, portant amnistie & par» don à tous ceux qui ont pris les armes à leur » occasion contre mon service, dans laquelle » vous êtes compris & tous ceux qui vous ont » suivi ; mais parce que peut-être vous pour» riez faire difficulté, avant la vérification d'i» celle, de retourner en France, s'il ne vous » apparoissoit de mon intention ; je vous écris » celle-ci de l'avis de la Reine régente, Mada» me ma mere, pour vous dire que j'excuse » tout ce que vous avez fait, & le veux ou» blier, pourvu que vous quittiez prompte» ment le parti que vous avez embrassé, & re» nonciez à tous les traités que vous avez » faits avec mes ennemis ; & ne doutant pas » que vous ne soyez en cette disposition, je » vous donne cette assurance, que vous pou» vez librement vous acheminer en ma Cour, » où je souhaite de vous voir, & de vous té» moigner que je n'aurai aucun ressentiment » de tout ce que vous avez entrepris contre » mon service ; puisque je tiens pour très-as» suré que vous le reprendrez avec plus de » zele & de fidélité que jamais, ainsi que vous » êtes obligé. Cette lettre sera en sûreté de » votre retour, nonobstant que lad. déclara» tion ne soit pas encore vérifiée ; & vous » pouvez donner parole à tous ceux qui vous

» ont ſuivi, qu'en quittant préſentement le » parti ennemi pour reprendre le mien, ils » ſeront affranchis de toutes craintes & pourſuites de la faute qui leur pourroit être imputée, l'ayant pardonnée & miſe en oubli; » en m'aſſurant que vous aurez autant d'impatience de venir me proteſter en perſonne » de votre obéiſſance, que j'ai maintenant de » bonne volonté pour ce qui regarde votre » perſonne & les intérêts de votre maiſon. Je » prie Dieu qu'il vous ait, mon couſin, en ſa » ſainte & digne garde.

AN. 1651.

Signé, LOUIS.

Ecrit à Paris le 6 Mars 1651.

Cette lettre fut ſuivie de marques réelles de la bienveillance de la Cour. Le contrat d'échange fut enfin ſigné le vingtieme de mars & ratifié au mois d'avril, après huit ans d'examen, de recherches & de délais. Par ce contrat, le Roi déclare que ſuivant la réſolution de Louis XIII, ayant jugé la poſſeſſion de Sedan d'une grande conſéquence au bien de l'état, pour s'aſſurer de cette place, il avoit cédé les duchés-pairies d'Albret & de Château-Thierri, les comtés d'Auvergne & d'Evreux, la baronnie de la Tour & pluſieurs autres terres & ſeigneuries, avec toutes leurs appartenances, dépendances & annexes, au duc de Bouillon & à ſes ſuc-

An. 1651.

cesseurs mâles & femelles à perpétuité, pour en jouir comme de leur vrai patrimoine en pleine proprieté incommutable & irrévocable, à titre de pur, absolu & perpétuel échange; sans que lesdites terres soient sujettes à aucun rachat, ou remboursement, revente ou réunion au domaine de Sa Majesté, pour quelque cause ou occasion que ce soit. Le Roi voulut bien comprendre dans l'échange la baronnie de la Tour & le comté d'Auvergne, qui furent demandés comme ayant été des anciens fiefs de la maison de la Tour, échus à la reine Catherine de Medicis, héritiere de la branche aînée de cette maison.

Les négociations de paix avec l'Espagne rompues, & retour du Vicomte à la Cour.

Peu de tems après l'arrivée de Croissi à Stenai, Friquet y fut envoyé de la part de l'Archiduc. Le vicomte de Turenne pressa si vivement la négociation, que la France offrit d'abandonner la Catalogne, de ne plus se mêler des affaires du roi de Portugal, & d'envoyer sur la frontiere le duc d'Orleans avec un plein pouvoir de conclure la paix, si les Espagnols y vouloient aussi envoyer l'Archiduc avec le même pouvoir. Le roi d'Espagne mal conseillé refusa d'écouter ces propositions: le Vicomte l'ayant en vain sollicité pendant deux mois, se crut suffisamment dégagé de sa parole, & résolut de retourner à la cour de France. Après avoir remercié les Espagnols de l'assistance

qu'ils lui avoient donnée, & de leurs procédés à son égard, il partit pour Paris; mais apprenant en chemin que les Princes & plusieurs grands Seigneurs vouloient venir au-devant de lui, il prit si bien ses mesures, pour éviter l'air d'ostentation, qu'il arriva un jour plutôt qu'on ne l'attendoit, persuadé que c'étoit insulter à la foiblesse de la Cour, que d'entrer d'une maniere si brillante dans la capitale du Royaume, au retour d'une guerre où il venoit de porter les armes contre le Roi. Le prince de Condé, dès qu'il le sçut arrivé, alla le voir & le mena au Louvre; il lui proposa d'entrer dans ses vûes, l'excita à former les plus grands projets pour lui-même & pour sa maison, & protesta [1] qu'il s'emploieroit avec chaleur pour les faire réussir. Le vicomte de Turenne répondit à toutes ces avances avec candeur & politesse, & lui fit entendre que, pleinement satisfait par la délivrance des Princes & par l'exil de Mazarin, il n'avoit plus rien à desirer. Effectivement, il ne voulut tirer aucun avantage du nouveau crédit du Prince à la cour, & se contenta de lui demander que les troupes qui venoient de travailler avec tant d'ardeur pour sa liberté, eussent de bons quartiers d'hiver.

AN. 1651.

1 de mai.

[1] Voyez les preuves, n°. VII.

AN. 1651.

Les nuages qui avoient obscurci pendant un an la gloire du vicomte de Turenne sont dissipés pour toujours : elle va reprendre tout son éclat ; il ne sera plus désormais que le défenseur de la patrie, & l'appui le plus assuré du trône.

Motifs qui engagent le prince de Condé à rompre avec la cour.

La Reine desiroit le retour du cardinal Mazarin, malgré les mécontentemens mutuels : accoutumée à son esprit doux & insinuant, convaincue de toute sa capacité par l'expérience qu'elle en avoit faite, elle n'étoit occupée que des moyens de le faire rappeller. Elle entra avec le prince de Condé dans un traité secret à l'insçu des Frondeurs, lui accorda le gouvernement de Guyenne, & donna en échange celui de Bourgogne au duc d'Epernon. Condé, de son côté, pour satisfaire la Reine, qui craignoit que le mariage du prince de Conti avec la jeune Chevreuse n'augmentât le crédit de la Fronde, rompit le projet de cet engagement, avec toute la hauteur & toute la vivacité de son naturel impétueux. Le Coadjuteur dont tout les ressentimens se rallumerent, osa l'accuser en face d'avoir manqué de parole : il eut même l'audace de vouloir figurer en public avec un Prince du Sang, de se faire suivre comme lui dans la salle du Palais par des gens

[1] Mém. de Mad. de Nemours, pag. 153.

armés, & d'insulter le grand Condé en plein Parlement. La Reine, qui les haïssoit tous deux, espéra de leur division leur perte mutuelle : en attendant, elle essayoit toujours par des voies différentes de les ramener l'un & l'autre en faveur du Cardinal, dont le rappel faisoit son principal objet. Voyant enfin qu'elle ne pouvoit y déterminer le Prince, elle se déclara ouvertement pour le Coadjuteur. Celui-ci porta son insolence jusqu'à conseiller à la Reine de faire arrêter Condé une seconde fois. Ce conseil ayant transpiré, le Prince en prit l'alarme, se retira à S. Maur, & forma des projets de vengeance, qui devinrent funestes à la Patrie. Ce ne furent sans doute, ni le refus des charges qu'il demandoit pour lui & pour ses amis, ni la crainte qu'il avoit de perdre sa liberté, qui fomenterent en lui l'esprit de mécontentement & de révolte : ce Prince âgé seulement de trente ans, se croyoit aussi capable de conduire l'Etat par la supériorité de son esprit, qu'il étoit par sa valeur, propre à le défendre. Il ne faut pas attribuer au grand Condé d'autre ambition, que celle d'avoir aspiré à devenir le seul conseil du Roi & l'unique soutien de la Couronne. Maltraité d'abord par le Cardinal, ensuite insulté par le Coadjuteur, il céda à son indignation, & résolut de se rendre maître par la force, de la Cour & de la personne

AN. 1651.

AN. 1651.

du Roi, pour être l'arbitre de la paix & de la guerre.

Le duc de Bouillon & le vicomte de Turenne refusent d'entrer dans les projets du prince de Condé.

Pendant qu'il étoit à S. Maur, tous ses amis l'allerent voir : le vicomte de Turenne fut de ce nombre. S'il refusa d'entrer dans les projets de Condé, la prétendue ingratitude du Prince y eut aussi peu de part, que les autres sujets de plaintes personnelles que l'on a supposés faussement. La triste expérience des horreurs des guerres civiles, & plus encore les réflexions par lesquelles il venoit de se convaincre, que rien ne pouvoit autoriser un sujet à porter les armes contre son Roi, furent les vraies raisons qui retinrent le Vicomte dans le parti de la Cour. Le Prince retourna bientôt à Paris : il continuoit d'entretenir des liaisons avec les Espagnols, qu'il gardoit toujours dans la ville de Stenai, sous prétexte de dégager d'avec eux la duchesse de Longueville. Il avoit envoyé le marquis de Silleri à Bruxelles, pour renouveller les traités avec Fuensaldagne, & pour exiger la promesse d'un puissant secours, s'il faisoit renaître les discordes civiles.

Le prince de Condé part pour Bourdeaux, & recommence les guerres civiles.

Le Roi étant allé au Parlement se faire déclarer majeur, le Prince, au lieu de l'y accompagner, passa en Normandie, où il tenta vainement de séduire le duc de Longueville. Animé par la Duchesse sa sœur, qui pensoit bien différemment de son mari, il prit la route de

Guyenne, à dessein de s'y faire de nouveaux partisans. Dans le même tems, la princesse de Condé, le duc d'Enguien, le prince de Conti à qui la Cour avoit refusé le gouvernement de Provence, la duchesse de Longueville & le duc de la Rochefoucault se retirerent à Montrond pour soulever le Berri. D'un autre côté, le comte de Tavannes, chef des troupes [1] du Prince, se sépara du maréchal d'Aumont général de l'armée du Roi en Flandre, & joignit près de Stenai Dom Estevan de Gamarre. Dès que la Reine sçut le départ de Condé, elle crut ne pouvoir rompre ses entreprises qu'en le suivant de près. On laissa le duc d'Orleans à Paris pour y commander, & la Cour partit vers la fin de septembre. Pendant son séjour à Bourges, où elle resta trois semaines, on partagea les troupes Royales en deux corps, dont le plus considérable fut donné au comte d'Harcourt pour aller s'opposer au Prince de Condé en Guyenne, & l'autre à Palluau pour bloquer Montrond : mais, avant qu'il pût investir la place, les Princes en sortirent, se hâterent de gagner Bourdeaux, & laisserent le marquis de Persan pour la défendre. La Cour se rendit ensuite à Poitiers, & résolut d'y passer l'hiver. An. 1651.

[1] Le prince de Condé avoit un corps de troupes qui portoit son nom.

AN. 1651.

Le prince de Condé avoit déja déclaré la guerre en Guyenne : une flotte Espagnole entrée par l'embouchure de la Garonne, lui avoit apporté du secours : le comte de Marsin lui amena aussi des troupes. Cet officier habile servoit le roi d'Espagne en Catalogne : toujours attaché aux intérêts de Condé, il avoit été mis dans la citadelle de Perpignan, lorsque les Princes furent envoyés à Vincennes, & il n'avoit été élargi qu'après leur délivrance. Aussi-tôt qu'il reçut des nouvelles de la rupture du Prince avec la Cour, il quitta l'armée d'Espagne, sortit des retranchemens la nuit avec son régiment de cavalerie & un régiment Suisse, passa au travers du camp des Espagnols, d'intelligence avec eux, traversa la Catalogne & vint trouver Condé en Guyenne. Le prince de Tarente alla de même se joindre aux rebelles de Bourdeaux ; mais sans avoir ni troupes ni places, dont il pût aider le parti.

Le comte d'Harcourt arrête les victoires du Prince.

Le prince de Condé avoit déja prit Saintes, investi Cognac, engagé quelques autres villes à se déclarer pour lui, & répandu la terreur de son nom dans tout le royaume : mais le comte d'Harcourt battit plusieurs de ses détachemens, & fit voir que Condé pouvoit cesser d'être invincible, lorsqu'au lieu de troupes aguerries, il n'avoit plus sous ses ordres que de nouvelles levées. Le Prince obligé de se

retirer à Bourg, y ayant appris que le maréchal de Gramont devoit entrer en Guyenne par le Béarn, pour bloquer Bourdeaux de toutes parts, n'eut d'autre ressource que celle de la négociation. Il fit des propositions d'accommodement, & offrit à la Reine, si elle les acceptoit, de ne plus s'oppóser au retour du Cardinal. Il savoit que le rappel du Ministre déplairoit au duc d'Orleans & au Parlement, souleveroit le peuple de Paris & les autres villes du Royaume. Il espéroit que toutes prendroient les armes, & que se mettant à leur tête, il seroit bientôt en état de donner la loi à ceux de qui il étoit sur le point de la recevoir.

AN. 1651.

La Reine écouta les propositions du Prince, & les amis de Mazarin saisirent cette conjoncture pour le faire revenir. On envoya plusieurs couriers à Brule, où il s'étoit tenu pendant son éxil, & d'où il avoit continué de gouverner la Reine, la Cour, les Ministres, le Royaume entier avec une autorité absolue. Le Cardinal, après avoir concerté son retour, quitta le pays de Cologne & s'avança jusqu'à Sedan, avec des troupes qu'il avoit levées en Allemagne. Le marquis d'Hocquincourt, qui venoit de recevoir le bâton de maréchal de France, joignit Mazarin avec celles qu'il avoit tirées des quartiers d'hiver de Picardie & de Champagne. Dès que ces nouvelles arriverent

Le Cardinal Mazarin quitte le pays de Cologne pour revenir en France, & sa tête est mise à prix.

AN. 1651. à Paris, le duc d'Orléans fit assembler les chambres du Parlement, & rendre un Arrêt par lequel il fut commandé à tous les gouverneurs des places frontieres, d'empêcher le passage du Cardinal, & à tous les peuples de lui *courre sus* : bientôt après on promit cinquante mille écus à quiconque le représenteroit vif ou mort.

AN. 1652.

Le Cardinal revient en France, & le duc d'Orleans leve des troupes & se déclare contre la cour.

Pendant que le duc d'Orleans ramassoit des troupes, le Ministre peu étonné de tout ce qu'on faisoit contre lui, entra en France, avec les siennes, par les plaines de Champagne, passa la Seine à Meri & la Loire à Gien, continua sa route par la Sologne, & arriva sans aucun obstacle le trente de janvier à Poitiers, d'où le Roi & toute la Cour étoient allés audevant de lui. Cependant le duc d'Orleans donna le commandement de l'armée qu'il avoit ramassée au duc de Beaufort ; & le duc de Nemours ayant traversé promptement la Picardie, vint joindre Beaufort dans le Dunois, à la tête des troupes du Prince de Condé, & de celles que les Espagnols, suivant leur traité, avoient envoyées. Le duc de Rohan fit en même tems déclarer pour le Prince, la province d'Anjou dont il étoit gouverneur ; & le Prince qui comptoit que toute la France alloit se soulever, ne voulut plus entendre parler d'accommodement. La Cour voyant les révoltés se multiplier, assembla des troupes : outre celles qui étoient en

30 janvier.

Guyenne, le Roi entretenoit trois armées, en Flandre, en Catalogne & en Italie; ainsi la nouvelle armée ne montoit qu'à neuf ou dix mille hommes. AN. 1652.

L'armée du Roi est comman-dée par les maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt.

Dans ces circonstances, le vicomte de Turenne, desiré par la Cour, s'étoit rendu à Poitiers, & de-là, ayant suivi le Roi à Saumur, la Reine lui offrit de partager le commandement de l'armée avec le maréchal d'Hocquincourt. Le Vicomte, guidé par le seul motif du bien de l'état, ne fit aucune difficulté d'accepter cet offre, quoiqu'il fût plus ancien de dix ans que le Maréchal. Aussi-tôt que la présence du Roi eut appaisé les troubles de l'Anjou, le Cardinal jugea à propos de le ramener à Paris, pour contenir cette grande ville qui donne ordinairement le branle au reste du Royaume. Il fut résolu qu'on marcheroit de Saumur jusqu'à Gien, en remontant la Loire, pour s'assurer des villes qui sont situées sur cette riviere. Tours, Amboise, Blois & toutes les autres places donnerent au Roi des marques de leur obéissance : il n'y eut que la seule ville d'Orleans qui lui ferma ses portes, à la sollicitation de la princesse de Montpensier, que le duc d'Orleans son pere avoit envoyée exprès pour exciter la révolte.

Combat au pont de Gergeau.

Les troupes ennemies, au nombre de quatorze ou quinze mille hommes, commandées

An. 1652. par les ducs de Beaufort & de Nemours, campoient dans le voisinage de Montargis, & s'étendoient jusqu'à la rive droite de la Loire. Comme le Roi, en passant à Sulli, s'approchoit de leurs quartiers, le Vicomte crut qu'il étoit nécessaire d'aller reconnoître l'état du pont de Gergeau, par où ils pouvoient traverser la riviere & venir surprendre la Cour dans sa marche. A peine étoit-il arrivé à Gergeau, accompagné de très peu de monde, que le baron de Sirot, [1] lieutenant général de l'armée du duc de Beaufort, avec quatre bataillons & quelque cavalerie, vint à l'autre bord de la Loire s'emparer du fauxbourg & de l'extrêmité du pont, & de-là gagna le milieu, où il fit un logement & plaça du canon. Turenne ne trouvant dans la place que deux cens hommes dépourvus de munitions, manda sur le champ à quelques régimens, qui étoient à deux lieues, de venir en diligence: en les attendant, il fait ouvrir la porte de la ville, entre sur le pont même avec une trentaine de personnes. Pour ôter aux ennemis le soupçon du manque de poudre, il défend à haute voix de tirer aux soldats postés dans les maisons qui bordoient le pont de son côté; & pendant que le maréchal d'Hocquincourt, sur-

[1] Claude de l'Etouf, baron de Sirot.

venu

venu avec quelques Officiers, fait dreſſer une barricade ; il s'avance pour couvrir le travail vers le logement des ennemis, & eſſuye tout leur feu. Dès que la barricade eſt achevée, il ſe retire derriere, & la défend pendant trois heures, juſqu'à ce que le ſecours ſoit arrivé. Alors il ſort de ſon retranchement, marche à la tête des troupes, l'épée à la main, ſe rend maître du logement, pouſſe au-delà de la riviere les rebelles déconcertés par la mort du baron de Sirot tué dans l'attaque, & fait enſuite rompre le pont. Ce fut à ſon retour que la Reine lui dit en préſence de toute la Cour, *qu'il venoit de ſauver l'état*. Quelque grande que fut cette action, le Vicomte en parle avec une ſimplicité ſinguliere dans une lettre écrite de Sulli à ſa ſœur Charlotte de la Tour d'Auvergne. Après lui avoir mandé de reſter à Paris, ſi elle y trouvoit quelque ſûreté, ou de ſe cacher chez quelqu'un de ſes amis, il ajoute dans une apoſtille : *Il s'eſt paſſé quelque choſe à Gergeau qui n'eſt pas de grande conſidération.*

AN. 1652.

Le prince de Condé quitte la Guyenne & arrive au camp des rebelles.

Cependant le prince de Condé, preſſé vivement en Guyenne par le comte d'Harcourt, eſpéra de mieux réuſſir avec une armée compoſée de vieilles troupes qui avoient déja ſervi ſous lui. Il fit venir le prince de Conti à Agen, le mit à la tête des affaires, en lui recommandant de ſuivre les avis du comte de Marſin &

AN. 1652. du conseiller Lenet, avec qui il avoit réglé ce qui regardoit, & l'armée, & les cabales de Bourdeaux : ensuite feignant de vouloir aller dans cette ville pour deux ou trois jours, il partit d'Agen vers la fin de mars, suivi du duc de
24 mars. la Rochefoucault, du prince de Marsillac, de Chavagnac, Guitaut, Gourville & de quelques domestiques. Il fit six vingt lieues en très-peu de tems, marcha jour & nuit sans presque changer de chevaux, ni demeurer jamais deux heures dans le même lieu; il fut exposé plusieurs fois sur sa route à être reconnu, pris ou tué, passa près de l'armée royale, & enfin arriva au camp des rebelles à deux lieues de Lorris, près de Montargis. Sa présence étoit nécessaire; les Ducs de Beaufort & de Nemours, qui étoient dans une grande mésintelligence, songeoient à se séparer : ils se réunirent sous le Prince, & toutes les troupes reprirent un nouveau courage. Condé, dès le lendemain de son arrivée, marcha vers Montargis : la ville intimidée à la premiere sommation se rendit; & l'on y trouva beaucoup de fourrages & de grains.

Le prince de Condé enlève les quartiers du maréchal d'Hocquincourt.

[1] Dans cet intervalle, les maréchaux de

---

[1] Les Mém. MSS. du duc d'Yorck, desquels on a emprunté plusieurs faits, commencent ici, & vont jusqu'à la paix des Pyrennées.

Turenne & d'Hocquincourt paſſerent la Loire ſur le pont de Gien; & la cour vers le commencement d'avril ſéjourna quelque tems dans cette ville. L'armée ſe partagéa en deux: Turenne alla ſe poſter à Briare & d'Hocquincourt à Blêneau: ils ne garderent que l'infanterie auprès d'eux, & diſperſerent la cavalerie en des endroits où l'on pouvoit trouver des fourrages. Le lendemain le Vicomte étant allé dîner à Blêneau avec le Maréchal, & ayant vu la diſpoſition de ſes quartiers, ne put s'empêcher de lui dire « qu'il les trouvoit bien expoſés, & qu'il lui conſeilloit de les rapprocher [1]. » Le Maréchal ne parut pas faire grand cas de cet avis, & le Vicomte de retour à ſon poſte, apprit la nuit ſuivante que les rebelles avoient forcé la garde avancée de d'Hocquincourt, & pénétré juſqu'aux quartiers qui étoient les plus éloignés de ſon camp. Auſſitôt il raſſembla ſon infanterie, & vola au ſecours du Maréchal; après avoir ordonné à ſa cavalerie de les venir joindre entre Ozouer & Blêneau, où il croyoit devoir ſe poſter pour couvrir Gien. Il marcha ſans guide par une nuit obſcure, vit deux ou trois quartiers du maréchal d'Hocquincourt tout en feu, s'écriant à cette vûe, *Le prince de Condé eſt ar-*

An. 1652.

7 d'Avril.

[1] Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

An. 1652.

rivé [1], continua sa route toujours dans la crainte de rencontrer à chaque pas les troupes ennemies, & arriva à la pointe du jour dans une grande plaine où sa cavalerie le vint joindre. Condé venoit d'enlever au Maréchal cinq quartiers l'un après l'autre, de piller tous les bagages, de forcer l'infanterie à se renfermer dans Blêneau, & de pousser la cavalerie trois ou quatre lieues vers la Bourgogne. La nouvelle de cette déroute jetta la cour dans une si grande consternation, que sur le champ on délibéra d'emmener le Roi à Bourges, & de rompre le pont de Gien dès qu'il auroit passé la Loire.

Perplexité du Vicomte.

Le Vicomte, qui jugeoit que le prince de Condé viendroit bientôt l'attaquer, cherchoit quelque poste avantageux pour l'arrêter seulement un jour, & pour donner le tems au maréchal d'Hocquincourt de rassembler ses troupes dispersées. Tous les officiers généraux lui représenterent le danger qu'il y avoit d'attendre une armée victorieuse avec des forces si inégales, & lui conseillerent de retourner vers Gien, pour mettre la personne du Roi en sûreté. Le Vicomte fortement occupé en lui-même, sans rien répondre à personne, donnoit ses or-

[1] On tient ce trait de feu M. le duc de la Rochefoucault, alors prince de Marsillac.

dres pour l'exécution de son dessein. [1] « Jamais, a-t-il dit depuis, il ne s'est présenté tant de choses affreuses à l'imagination d'un homme, qu'il s'en présenta à la mienne. Il n'y avoit pas long-tems que j'étois raccommodé avec la cour, & qu'on m'avoit donné le commandement de l'armée qui en devoit faire la sûreté. Pour peu qu'on ait de considération, on a des ennemis & des envieux : j'en avois qui disoient par-tout que j'avois conservé une liaison secrette avec M. le Prince. M. le Cardinal ne le croyoit pas ; mais au premier malheur qui me fût arrivé, peut-être auroit-il eu le même soupçon qu'avoient les autres. De plus, je connoissois M. d'Hocquincourt, qui ne manqueroit pas de dire que je l'avois exposé, & ne l'avois point secouru. Toutes ces pensées étoient affligeantes, & le plus grand mal, c'est que M. le Prince venoit à moi le plus fort & victorieux. » [2] ». Une si grande agitation ne lui fit point perdre de vûe son projet ; la veille, en revenant du quartier du Maréchal, il avoit remarqué une situation favorable [3] : il fit doubler la marche à ses troupes, & gagna le poste

AN. 1652.

[1] Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

[2] S. Evremont, éloge de M. de Turenne.

[3] Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

AN. 1652. qu'il cherchoit, résolu d'y attendre les ennemis. Cependant personne ne se rassura : les murmures recommencerent, & les officiers ne croyoient voir de sûreté qu'à retourner promptement à Gien. Le Vicomte fut instruit de cette disposition des esprits par la Berge, lieutenant de ses gardes ; & alors plus attentif à ce qu'on lui disoit, il répondit, « que c'étoit » lui proposer une foible ressource, dans un » danger si pressant ; que la ville d'Orléans » ayant fermé ses portes au Roi, lorsque son » armée n'avoit encore reçu aucun échec, on » devoit craindre qu'aucune ville ne voulût le » recevoir, vaincu & fugitif ; & que les armes » du Roi seroient entierement décréditées, s'il » fuyoit devant les rebelles : il ajouta avec un » ton de voix ferme & élevé, *Il faut vaincre ou* » *périr ici.* « [1] Il se prépara donc à faire tête au prince de Condé, au milieu d'une grande plaine où il avoit un bois sur sa droite, un marais [2] sur sa gauche, & entre les deux une chaussée, par où les rebelles ne pouvoient venir à lui qu'en défilant. Le Prince avoit quatorze mille hommes, le Vicomte n'en avoit au plus que quatre mille. Plein de la confiance que lui inspirerent la situation du

[1] Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

[2] On croit que c'est l'étang de la Bouziniere.

lieu, & la manœuvre qu'il projettoit, il fit dire par le marquis de Pertui, [1] son capitaine des gardes, au cardinal Mazarin, que le Roi pouvoit demeurer à Gien sans rien craindre.

An. 1652.

Le Vicomte arrête le prince de Condé près Gien.

Condé, après avoir défait le maréchal d'Hocquincourt, s'avançoit à grands pas vers Gien, dans la confiance que le peu de troupes qui restoit au Vicomte, ne pouvoit l'empêcher d'aller enlever toute la cour avec le Roi. Dès que Turenne le vit, de la tête de la chaussée où il étoit avec six escadrons, aussi-tôt il la repassa, fit retirer ce qu'il avoit d'infanterie vers le bois, ne voulant pas s'affoiblir par un combat inégal, & tint toutes ses troupes à une telle distance du bois & de la chaussée, qu'elles en étoient éloignées hors de la portée du mousquet, sans laisser assez de terrein aux ennemis pour s'y mettre en bataille. Condé qui fit entrer dans le bois son infanterie, voyant cette disposition, s'arrêta; & l'inaction où il demeura quelque tems, détermina le Vicomte à faire un mouvement qui pût donner lieu au Prince de croire qu'il vouloit s'échapper: le

[1] Le marquis de Pertui étoit d'une ancienne noblesse de Normandie, sortie originairement de l'illustre maison de Hai en Ecosse. Il mourut lieutenant général des armées du Roi & gouverneur de Courtrai.

An. 1652. Vicomte d'ailleurs, en changeant de situation, avoit dessein de reconnoître, si les ennemis ne marchoient point à couvert, pour aller quelque autre part se former dans la plaine, le prendre en flanc ou l'envelopper, comme ils auroient dû faire d'abord. Condé prenant ce mouvement pour une fuite, marcha en bataille à la chaussée, & la fit passer à quinze ou vingt escadrons: Turenne, qui pour le confirmer dans son erreur avoit doublé le pas, revint alors avec encore plus de vitesse à son premier poste, fit volte face, & obligea les escadrons mis en désordre de repasser avec précipitation. Dans ce moment, la batterie que le Vicomte avoit fait pointer droit à la chaussée *fit une exécution terrible* [1]; & le Prince n'osa plus rien tenter pendant le reste du jour qui se passa à se canoner de part & d'autre. Sur le soir, le maréchal d'Hocquincourt avec sa cavalerie, & le duc de Bouillon avec plusieurs autres Seigneurs qui étoient à Gien, se rendirent auprès du Vicomte: la partie ne fut plus inégale, & les deux armées demeurerent en présence jusqu'à la nuit.

Joie de la cour & sa reconnoissance pour le Vicomte.

Le Cardinal, dans une extrême inquiétude du succès de cette journée, qui devoit décider

[1] Expression du duc d'York, dans ses mémoires, d'où l'on a tiré une partie de ce détail.

de son sort, & même de celui du Roi & de la Reine, envoyoit sans cesse des couriers pour savoir ce qui se passoit, pendant que la Reine tranquille à sa toilette & à son dîner, ne donnoit aucune marque de crainte [1]. On avoit pourtant déja commencé à détendre son appartement, les équipages avoient passé le pont, & les pionniers se tenoient prêts à le rompre, pour mettre la Loire entre le Roi & les ennemis, lorsqu'on apprit que le prince de Condé, arrêté dans sa marche, avoit été obligé de se retirer, & que le vicomte de Turenne revenoit victorieux. Toute la cour le combla de louanges, & la Reine dit hautement, *qu'il venoit de remettre une seconde fois la couronne sur la tête de son fils.* Pendant la nuit, l'armée du Roi prit la route de Briare, & celle du Prince regagna Montargis. Le cardinal Mazarin fit faire une relation de cette heureuse journée [2]. La relation commençoit par le conseil que le vicomte de Turenne avoit donné la veille au maréchal d'Hocquincourt de rapprocher ses quartiers; mais le Vicomte pria le Cardinal avec instance d'effacer cet article, comme trop mortifiant pour le Maréchal, qui n'ayant pas la même délicatesse, osa dire que Turenne n'é- AN. 1652.

[1] Mém. de Monglat, tome III, page 261.

[2] Mém. MSS. de Fremont d'Ablancourt.

AN. 1652.

toit pas venu assez-tôt à son secours. Le Vicomte se contenta de répondre, *qu'un homme aussi affligé que le maréchal d'Hocquincourt, devoit avoir au moins la liberté de se plaindre*, & par toutes les marques de modération qu'il donna en l'excusant, il gagna même son amitié.

L'armée du Roi se retire à Châtres, & celle des Princes à Etampes.

Le peu de succès du prince de Condé dans cette derniere entreprise, engagea ses amis à le presser d'aller en personne s'opposer aux caballes du Coadjuteur devenu cardinal de Retz. La Reine qui détestoit le Coadjuteur, l'avoit nommé au cardinalat, par le besoin qu'elle crut avoir de lui, depuis la derniere révolte du Prince; & Mazarin qui revint peu de tems après, avoit fait révoquer cette nomination; mais à peine Innocent X fut élevé sur le trône Pontifical, que par haine pour le Ministre, il envoya le chapeau au Coadjuteur. Les intrigues du nouveau Cardinal, qui faisoit ses efforts pour détacher le duc d'Orleans des intérêts du prince de Condé, aussi-bien que l'impression que la derniere action du Vicomte avoit faite sur l'esprit des Parisiens, déterminerent Condé à quitter son armée qu'il remit au comte de Tavannes [1] & à revenir à Paris, où il ramena le duc de Beaufort & le duc de Nemours qui étoit blessé. Huit jours après, le

(1) Jacques de Saulx, comte de Tavannes.

Roi partit de Gien, & le comte se mit aussitôt en campagne pour surprendre la cour ; mais Turenne & d'Hocquincourt, laissant bien loin sur la gauche Montargis & l'armée du prince de Condé, s'acheminerent le long de la riviere d'Yonne, firent passer le Roi à Auxerre & à Sens ; dérobant ensuite une marche au comte de Tavannes, passerent la riviere de Loin à Moret, traverserent la forêt de Fontainebleau, arriverent à la Ferté-Alais une heure avant les ennemis, assurerent par-là Melun & Corbeil ; & après avoir couvert la marche du Roi pendant l'espace de quarante lieues, vinrent se camper à Châtres, entre l'armée du prince de Condé & Paris, dont ils ôterent la communication au comte de Tavannes, qui se retira à Etampes, où l'on avoit serré toute la récolte de la Beausse. Turenne conseilla au Roi d'aller tout droit de Corbeil à Paris, où Gaston & le Prince étoient sans troupes ; mais Mazarin ne voulut point se confier aux Parisiens qui l'avoient en horreur ; & la cour préféra S. Germain en Laye. An. 1652.

Condé y envoya en secret traiter d'accommodement avec le Ministre. Plusieurs raisons rendirent cette négociation inutile : Condé & Mazarin, quoique de caracteres fort opposés, convenoient dans ce défaut, de n'avoir jamais, lorsqu'ils traitoient, de prétentions fixes & li- Les négociations de paix sont rompues.

AN. 1652.

mitées : plus ils s'accordoient l'un à l'autre ; plus ils croyoient devoir se demander. D'un autre côté, le cardinal de Retz toujours emporté par son génie turbulent, n'oublioit rien pour traverser la paix : il craignoit, si elle se faisoit sans sa participation, de rester en butte à ses ennemis, ou du moins d'être inutile. La guerre au contraire, pour peu qu'elle durât, lui donnoit l'espérance de la perte du Prince, ou de l'éloignement du Ministre ; & dans l'un & dans l'autre cas, il comptoit de gouverner seul le duc d'Orleans, & de parvenir à l'administration des affaires, unique objet que son ambition ne perdoit point de vue. Dans le même tems les Espagnols tâchoient de ranimer le Prince par l'offre des secours qu'ils lui promettoient. Tout ce qu'il y a de plus rafiné dans la politique fut de part & d'autre exposé à ses yeux, pour l'engager ou à continuer la guerre, ou à faire la paix : mais pendant qu'il balançoit, le vicomte de Turenne cherchoit une occasion de surprendre les rebelles.

Le Vicomte marche vers Etampes, pour surprendre l'armée du Prince.

La princesse de Montpensier partie d'Orleans pour revenir à Paris, envoya d'Etampes demander un passe-port. Le Vicomte le fit attendre un jour entier, prévoyant que les ennemis, pour faire revue devant elle, sur le point de son départ, n'iroient de quelques jours au fourage ; que par ce délai ils seroient ensuite obli-

gés d'y aller en plus grand nombre, & que les fourageurs, en l'absence de leurs officiers qui ne manqueroient pas d'accompagner la Princesse, observeroient peu d'ordre. Sur cette idée, il se proposoit de se mettre entre Orleans & Etampes, pour couper les fourageurs. Le maréchal d'Hocquincourt approuva le projet; & les deux généraux, la nuit du quatre au cinq mai, firent marcher l'armée dans un profond silence, par des chemins détournés, & arriverent au lever du soleil à l'endroit où ils vouloient se poster. Les coureurs ayant rapporté que les ennemis, au lieu d'être au fourage, avoient leur armée en bataille dans une plaine auprès d'Etampes, parce que la Princesse ne partoit que ce matin même, le Vicomte prit la résolution d'aller les combattre: mais dès que les ennemis apperçurent l'armée du Roi, dont jusques-là ils avoient ignoré la marche, ils entrerent dans la ville avec tant de diligence, qu'avant que les maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt eussent gagné la hauteur au-dessus d'Etampes, les rebelles s'étoient déja mis en sûreté, & la Princesse étoit partie.

AN. 1652.

Cette retraite précipitée fit prendre une nouvelle résolution. Le Vicomte de la hauteur avoit vu un gros corps de troupes assez en désordre dans le fauxbourg qui est du côté d'Orléans: il crut pouvoir forcer ce poste. Neuf

Le Vicomte attaque le fauxbourg d'Etampes, & l'emporte.

An. 1652. régimens d'infanterie avec cinq cens chevaux s'y étoient retranchés derriere le ruisseau qui couvre tout un côté, à la réserve d'un petit espace qui est vers la porte de la ville, où les ennemis avoient élevé une forte digue. L'infanterie Royale marcha au fauxbourg, sans attendre que le canon eût tiré contre les retranchemens. Celle du maréchal d'Hocquincourt qui avoit la droite, après avoir essuyé tout le feu des rebelles, passa le ruisseau près d'un moulin, pendant que Gadagne emporta la digue à la gauche près de la porte. On dressa en ce dernier endroit des barricades, pour couper toute communication de la ville avec le fauxbourg, où le Vicomte fit entrer ensuite son infanterie : d'Hocquincourt vint la soutenir à la tête de la cavalerie ; mais elle le suivoit avec tant de précipitation & en si grand nombre, que Turenne ne retenant que quelques escadrons, jugea à propos d'en renvoyer la meilleure partie joindre le corps de cavalerie destiné à repousser les ennemis, au cas qu'ils sortissent par une autre porte de la ville. L'attaque & la défense furent également vigoureuses : on se disputa chaque maison, chaque enclos, & toutes les murailles des jardins. Le régiment de Turenne appuya avec tant de valeur les autres troupes Royales, qu'ayant été poussées un peu loin par les rebelles, elles revinrent avec une

nouvelle ardeur, & les chasserent de la derniere muraille, d'où ils furent obligés de se retirer dans une église, & y demanderent quartier. Dans cet intervalle, les ennemis, pour secourir leurs gens, sortirent de la ville par la porte du côté de la digue, attaquerent la barricade, & l'auroient gagnée malgré la fermeté de Gadagne, si le Vicomte qui s'avança à la portée du pistolet avec quelques escadrons, ne les eût repoussés. [1] Ils tenterent encore deux sorties avec aussi peu de succès; & après un combat obstiné qui dura trois heures, le fauxbourg fut emporté; la cavalerie ennemie se sauva en passant le ruisseau, & des neuf régimens d'infanterie il y eut neuf cens hommes de tués & dix-sept cens faits prisonniers. Les marquis de Navailles & de Gadagne, le comte de Broglio & le baron de Vaubecourt se distinguerent dans cette occasion avec éclat. AN. 1652.

L'action finie, si les rebelles avoient su profiter de la faute que fit une partie de l'armée du Roi, ils auroient pu la défaire dans sa retraite. Le maréchal d'Hocquincourt marchoit avec la tête de l'armée droit à Etrèchi, sans faire attention à la situation du Vicomte qui ne pouvoit

[1] On a tiré tous ces détails des Mém. du duc d'Yorck, qui fut présent à l'action.

An. 1652. le suivre avec l'arriére-garde, avant que d'avoir rassemblé ses soldats dispersés & occupés à piller le fauxbourg. Les ennemis en sortant par la porte dite de Paris, du côté opposé à celui de la porte d'Orléans, auroient pu couper les deux parties de l'armée divisée, & les battre toutes deux, mais ils se contenterent d'attaquer l'arriere-garde, pendant qu'elle se retiroit, & la presserent si vivement, que le Vicomte fut obligé de revenir sur ses pas, avec un corps de cavalerie pour la dégager. Comme on l'eut averti que l'avant-garde étoit partie, *il est trop tard*, répondit-il en haussant les épaules, *pour remédier à cet inconvénient* [1]; & conservant sa tranquillité, malgré le danger que l'embarras des prisonniers augmentoit, il se hâta de gagner Etréchi, où il joignit le Maréchal, & d'où le lendemain toute l'armée alla à Châtres.

Le duc d'Yorck arrive dans le camp du Vicomte.

Les malheurs arrivés à la maison royale de Stuart, par les troubles intestins d'Angleterre, obligerent la reine de la Grande Bretagne, Henriette fille de Henri IV, de chercher un asile en France, pour implorer la protection de cette couronne. Les princes ses fils Charles II & le duc d'Yorck, après le parricide commis dans la personne du Roi leur pere, ayant

[1] Mém. MSS. du duc d'Yorck.

échoué dans toutes leurs entreprises contre l'usurpateur Cromwel, vinrent aussi à Paris auprès de la Reine leur mere. Comme le duc d'Yorck, alors âgé de dix-huit ans, ne respiroit que la guerre, la haute idée qu'il avoit du vicomte de Turenne l'engagea à quitter Paris secrettement pour aller servir volontaire dans l'armée du Roi, & apprendre son métier sous un si grand géneral. Il se trouva à l'action du fauxbourg d'Etampes, & s'y comporta avec cette valeur qu'on admira toujours dans le duc d'Yorck. Le Vicomte le reçut avec les égards dus à sa naissance, & par toutes les marques de tendresse qu'il lui donna, tâcha d'adoucir le souvenir de ses infortunes. AN. 1652.

Trois jours après le combat d'Etampes, on envoya le maréchal d'Hocquincourt dans son gouvernement de Péronne, sous prétexte que les Espagnols s'en approchoient; & l'armée du Roi demeura sous les ordres du Vicomte seul. Turenne sachant que toutes les forces du Prince de Condé & de ses partisans en-deçà de la Loire étoient réduites aux troupes enfermées dans Etampes, où le fourage commençoit à manquer, conçut le dessein d'aller bloquer cette ville, pour les affamer s'ils y restoient, ou les combattre s'ils en sortoient. Le comte de Tavannes commandoit les troupes du Prince, Valon celles du duc d'Orleans, & Clinchamp

Le Vicomte prend la résolution d'assiéger Etampes.

AN. 1652.

les Espagnols. Ils avoient tous trois du courage ; mais aucun d'eux n'avoit assez d'expérience pour conduire une armee : quoique l'intérêt fut commun, les vues étoient différentes, & la jalousie continuelle causoit de fréquentes disputes. Le Vicomte étoit trop habile pour ne pas profiter de cette mésintelligence: cependant comme leur armée ètoit composée de quatre mille hommes de pied & de trois mille chevaux, & que celle du Vicomte n'alloit au plus qu'à dix mille hommes, on regarda ce blocus comme une entreprise téméraire : mais le Prince de Condé qui connoissoit mieux que personne la capacité de Turenne, ne jugeant pas de même, craignit qu'on ne forçât son armée à se rendre à discrétion, & pressa l'archiduc Léopold, alors gouverneur des pays-bas, de lui envoyer promptement du secours.

22 de mai. Etampes assiégé par le Vicomte.

Le Roi partit de S. Germain, & pendant qu'il se rendoit à Melun, le vicomte de Turenne s'avança à une lieue d'Etampes. Cette ville est située dans un fond ; ses murailles flanquées de petites tours sont de mauvaise défense ; du côté d'Orleans elles sont baignées d'une petite riviere, & entourées d'un fossé sec du côté de Châtres : tout auprès les rebelles occupoient une colline sur laquelle est bâtie une tour ronde d'où l'on découvre toute la plaine. Le Vicomte s'empara des autres hau-

teurs, distribua des troupes à droite & à gauche, en logea une partie dans les ruines des fauxbourgs que les ennemis avoient brûlés à son approche, & mit le reste de son armée assez près d'Etampes, dans un camp dont le canon n'incommodoit guere la ville située dans un fond. Malgré les fréquentes sorties des assiégés, on acheva bientôt les lignes de contrevallation, qui ne purent être d'une grande profondeur, à cause de la qualité du terrein qui est fort pierreux : celles de circonvallation parurent inutiles, n'y ayant point d'ennemis au dehors. On dressa un pont sur la riviere pour empêcher les assiégés d'aller au fourage, & l'on se disposoit à en faire plusieurs autres, lorsqu'on reçut la nouvelle de l'arrivée du duc de Lorraine en France. Ce Prince dépouillé de ses états, avoit dix mille hommes de troupes qui le suivoient par-tout. Peu fidele à ses engagemens, il avoit promis par un traité secret de les employer cette année au service du roi d'Espagne, dans le tems même qu'il avoit donné des paroles si positives au cardinal Mazarin, que, sur les ordres de la Cour, le maréchal de la Ferté, gouverneur de Lorraine, lui permit de rassembler ses troupes, & qu'on lui fournit des vivres sur son passage : mais en approchant de Paris il ne se fit aucun scrupule de se déclarer pour les Princes. Ce contre-tems fit chan-

AN. 1652.

AN. 1652. ger de plan à Turenne : il résolut d'attaquer de vives forces la ville d'Etampes, pour l'emporter, avant que le duc de Lorraine vînt la secourir. Comme l'artillerie manquoit d'attelages, la Cour fut obligée d'envoyer tous les chevaux qu'on put trouver, jusques à ceux des carosses du Roi & de la Reine. Avec ce secours, le Vicomte fit dresser des batteries contre la demi-lune qui étoit près de la porte d'Orléans; & dès que les défenses en furent ruinées, le marquis de Gadagne commandé pour aller l'attaquer, y marcha la nuit à la tête de mille hommes & s'en rendit maître : mais à la pointe du jour il en fut délogé par les assiégés qui l'attaquerent de tous côtes; & après avoir reçu vingt coups dans son bufle, n'échapa du milieu des escadrons ennemis que par un bonheur extraordinaire. Le Vicomte averti, revint sur le champ de son quartier où il étoit allé, & ordonna de marcher à toute l'infanterie qui y étoit : son régiment arrivant le premier, s'avança seul vers la demi-lune, n'étant pas même secondé de l'artillerie des lignes, essuya tout le feu de la courtine sans tirer un seul coup, entra dans le fossé éboulé par le travail de la nuit, monta sur l'ouvrage rempli de troupes ennemies, les en chassa & y planta ses drapeaux, que les capitaines pendant tout le combat avoient voulu porter. Cette

action d'une vigueur dont il y a peu d'exemples, faisoit espérer du repos pour le reste de la journée ; mais les assiégés sortirent l'après midi sur les trois heures avec vingt escadrons & quatre bataillons, pour tâcher de regagner la demi-lune, & tout à la fois pour insulter les lignes du côté où ils seroient le moins attendus. Turenne qui s'y trouva heureusement, envoya ordre à toutes les troupes de se rendre à leur postes, & manda à l'infanterie qui étoit dans le camp de venir le joindre. En même tems il fit sortir des lignes un des trois escadrons qui étoient de garde, l'envoya sous le comte de Rennel pour charger, & avança lui même avec les deux autres du côté de l'avenue des retranchemens, où il crut que se feroient les principaux efforts. Le premier escadron ayant été repoussé, les rebelles étoient prêts d'entrer dans les lignes, si deux cens mousquetaires du régiment des gardes n'étoient survenus : c'étoit tout ce qu'on avoit pu ramasser au camp, l'action du matin ayant attiré la plus grande partie de l'infanterie aux fauxbourgs d'Orleans. Ces mousquetaires, à qui le Vicomte recommanda de ne pas tirer tous ensemble, & de bien ajuster leurs coups, produisirent un grand effet : à leur premiere décharge, qui éclaircit fort les trois premiers escadrons, ils obligerent la cavalerie ennemie de s'éloigner ;

AN. 1652.

An. 1652. & à leur seconde ils réduisirent l'infanterie qui avançoit, à chercher un abri derriere un petit rideau, d'où la supériorité du nombre, les exhortations, les menaces, ni les coups ne purent la faire sortir : elle se contenta de faire un grand feu sur les lignes ; & se retira dès que les autres troupes du Roi furent arrivées. Les rebelles ne furent pas plus heureux à l'attaque de l'ouvrage ; ceux qui le gardoient eurent le tems de se préparer à les recevoir. Traci qui commandoit la cavalerie Allemande du Vicomte, ayant marché entre les lignes & la ville, rencontra les ennemis qui alloient attaquer l'ouvrage, les chargea brusquement quoiqu'il n'eût que quatre escadrons, les arrêta tout court & donna le tems à d'autres troupes commandées par le marquis de Richelieu de venir l'appuyer. Avec ce renfort, les ennemis furent chargés une seconde fois & forcés de se retirer en grand désordre, après avoir perdu beaucoup de soldats & plus de soixante officiers. Les assiégés ne firent plus de sortie considérable ; & l'on continua les jours suivans de les presser vivement du côté de la porte d'Orléans & de la demi-lune qu'on avoit reprise : mais dans le tems qu'on attachoit le mineur à la muraille, le Vicomte sçut que le duc de Lorraine, après s'être déclaré pour les Princes, s'approchoit, & qu'on lui pro-

paroit un pont de batteaux au-dessus de Charenton. AN. 1652.

Sur cette nouvelle, le maréchal de Turenne jugea devoir lever le siége, pour ne pas s'exposer à être enfermé entre deux armées ennemies, sans lignes de circonvallation. On retira le canon des batteries : les troupes sortirent de la demi-lune ; & après avoir mis le feu aux barraques, l'armée se mit en marche. Pendant que la premiere ligne faisoit alte, la seconde avançoit environ cinq cens pas, après quoi elle faisoit volte-face ; alors la premiere ligne s'ébranloit, passoit par les intervalles de la seconde ligne, & continuoit sa marche jusqu'à pareille distance, faisoit alte & volte-face comme avoit fait la seconde, qui recommençoit à son tour le même mouvement. Cette manœuvre fut observée l'espace d'une lieue ; & les ennemis qui suivirent d'abord la premiere ligne en escarmouchant, n'entreprirent rien dans la suite qui pût donner de l'inquiétude.

Belle retraite du Vicomte de devant Etampes.

Le quatorzieme de juin, Turenne passa la Seine à Corbeil, traversa la forêt de Sénard, & fit une si grande diligence, que le duc de Lorraine apprit son arrivée lorsqu'il s'y attendoit le moins. Le Duc étoit campé sur la hauteur de Villeneuve S. Georges, & faisoit faire un pont sur la Seine, afin que son armée & celle du prince de Condé pussent se joindre;

Le vicomte va pour attaquer le duc de Lorraine dans son camp de Villeneuve-S. Georges.

AN. 1652. Le Vicomte ayant reconnu cette disposition, alla sur le soir passer la petite riviere d'Yeres auprès de Brunoi, marcha toute la nuit autour de Gros-bois & s'approcha des ennemis à la pointe du jour, dans l'intention de les attaquer incessamment. Le prince Lorrain, qui ne subsistoit que par le trafic qu'il faisoit de ses troupes, ne voulut pas les exposer au sort d'une bataille, quoiqu'elles fussent supérieures à celles du Roi. Comme il attendoit à tout moment l'armée qui venoit d'Etampes, il se flatta d'amuser le Vicomte par les négociations. il s'étoit déja préparé cette ressource, & avoit attiré de Paris auprès de lui le roi d'Angleterre, pour s'autoriser de sa médiation & l'engager même à être sa caution envers la cour de France, où la mauvaise foi du duc si souvent reconnue l'avoit entiérement décrédité. Ce fut donc à sa priere que le roi Charles manda du camp des Lorrains au duc d'Yorck son frere, qu'il souhaitoit ardemment de le voir, pour négocier la paix entre les deux armées. Le Vicomte y consentit, & le prince Anglois voulut bien se charger des conditions que ce général exigeoit du duc de Lorraine. Cependant le Vicomte avançoit toujours pour ne pas se laisser surprendre par les artifices du Duc, qui s'étoit posté avec tous les avantages que le terrein pouvoit lui donner. Il avoit un bois

à

à main droite, la riviere d'Yeres à sa gauche, & au front de son armée, six redoutes qu'en une seule nuit il avoit fait construire: son infanterie y étoit logée, & cinq cens mousquetaires étoient postés dans le bois. Son armée montoit à cinq mille hommes de cavalerie & à trois mille d'infanterie; outre mille ou douze cens hommes des troupes du prince de Condé, que le duc de Beaufort avoit amenés. L'armée du Roi affoiblie par les pertes faites devant Etampes, n'étoit guère plus que de sept mille hommes.

AN. 1652.

Le traité est signé entre le duc de Lorraine & le Vicomte.

L'embarras du roi d'Angleterre étoit extrême sur le parti qu'il devoit prendre, au cas que les deux armées en vinssent aux mains. Il ne lui convenoit pas de se retirer à la veille d'une bataille, sans en partager l'honneur: il avoit des obligations particulieres au duc de Lorraine qui l'aimoit, avec qui d'ailleurs la conformité d'esprit l'avoit lié; & en même-tems il étoit sous la protection du Roi: il ne pouvoit combattre pour les Lorrains, sans autoriser la rébellion, ni passer du côté de l'armée de France, sans paroître trahir son ami. Le duc d'Yorck trouva le Roi son frere dans cette perplexité, en venant lui faire part des propositions, par lesquelles le Vicomte demandoit qu'on cessât sur le champ de travailler au pont sur la Seine; que le duc

de Lorraine s'engageât à sortir du Royaume
An. 1652. dans quinze jours ; & qu'en même-tems il donnât sa parole de ne plus secourir les rebelles. Tandis que les deux Princes s'entretenoient, le duc de Lorraine entra dans la chambre, & le duc d'Yorck lui présenta le projet du traité. Il le reçut de cet air railleur qui lui étoit naturel, mais qui dans cette occasion parut un peu forcé : il consentit d'abord au premier article, & envoya sur le champ un officier pour faire cesser le travail du pont ; mais il rejetta les deux autres en protestant que rien ne pourroit l'obliger à y acquiescer : le duc d'Yorck repliqua que le Vicomte seroit inflexible ; & la conférence finit. Le duc de Lorraine s'imaginant que le jeune prince aimeroit mieux une bataille qu'un accommodement, pria le roi d'Angleterre d'envoyer avec lui mylord Germin, pour essayer d'obtenir du Vicomte des conditions moins dures. Turenne avoit toujours marché sans perdre de tems, & le duc d'Yorck avec mylord Germin le trouverent à une lieue du camp des Lorrains. Le prince Anglois lui rapporta la réponse du duc de Lorraine, & Germin ayant employé inutilement toute son éloquence pour l'ébranler, s'en retourna. L'armée continuant de marcher, n'étoit plus éloignée des ennemis que de la portée du canon, quand le roi d'Angleterre

vint lui-même parler au Vicomte : tout ce qu'il put obtenir de lui, fut qu'il enverroit quelqu'un pour la derniere fois au duc de Lorraine. Le marquis de Gadagne fut chargé de lui porter les conditions par écrit, & de lui dire qu'il falloit sur le champ ou signer ou combattre. Il partit & trouva le duc de Lorraine auprès de ses batteries. Ce prince ayant lu les articles prescrits par Turenne, dit à ses canoniers, en présence de Gadagne, de tirer ; mais il parut qu'on leur avoit défendu auparavant d'obéir, & que ce n'étoit qu'une feinte pour gagner du tems. Le duc de Lorraine enfin voyant que Gadagne insistoit toujours sans se relâcher, signa les articles, & Gadagne les rapporta au Vicomte, qui demanda deux ôtages pour garans de l'exécution.

AN. 1652.

Le traité fut à peine signé, que l'armée des princes parut de l'autre côté de la Seine. Les Lorrains sortirent de leurs retranchemens, & défilerent devant l'armée du Roi qui demeura en bataille : une partie des troupes de Condé, que le duc de Beaufort avoit amenées, s'engagea dans l'armée royale ; & l'on permit au reste de retourner à Paris. Beaufort y étant arrivé, fit regarder aux Parisiens le roi d'Angleterre, comme l'auteur du traité qui venoit d'être conclu, & les irrita à un tel point, que pendant plusieurs jours aucun An-

Les armées du Duc & du Vicomte se séparent.

AN. 1652.

glois n'osa paroître en public, de peur d'être insulté.

Le prince de Condé se remet à la tête de l'armée des rebelles.

L'armée d'Etampes, après le départ du duc de Lorraine, s'étoit retirée à Villejuy : le prince de Condé qui alla en prendre le commandement, la mena à S. Cloud, où il la fit camper le long de la riviere jusqu'à Surenne; & s'étant assuré du pont, il crut n'avoir plus rien à craindre, quoiqu'il n'eût au plus que six mille hommes. Cependant le vicomte de Turenne persistoit dans le dessein qu'il avoit formé de dissiper ce reste de troupes, qui étoit l'unique soutien de la rebellion; mais voyant que de quelque côté qu'il marchât aux ennemis, l'interposition de la Seine les rendroit toujours maîtres d'éviter le combat; & jugeant ne pouvoir surmonter cet obstacle que par la supériorité du nombre, qui le mettroit en état de les attaquer en même-tems endeçà & au-delà de la riviere, il remontra au Cardinal la nécessité qu'il y avoit de faire hâter la marche des troupes, que le maréchal de la Ferté amenoit de Lorraine. En attendant ce renfort, Turenne resta quelques jours à Villeneuve S. Georges: il en partit vers la fin de Juin, marcha à petites journées, passa la Marne à Lagni & alla camper près de Dammartin, pour empêcher le passage d'un corps de troupes Espagnoles qui devoit venir de Flandre,

en coulant le long de la riviere d'Oyse. Quelques jours après, l'armée royale, par la jonction du Maréchal de la Ferté, se trouvant de dix à onze mille hommes, alla camper près de S. Denis, où la Cour étoit venue de Melun; & le Vicomte aussi-tôt ordonna qu'on amenât de Pontoise des batteaux pour construire un pont vis-à-vis d'Epinai, où l'isle S. Denis, en partageant la Seine, facilitoit la construction de cet ouvrage. Les efforts que fit le Prince pour le traverser furent inutiles : le canon qu'on plaça dans l'isle, dont on se saisit d'abord, écarta les ennemis de la rive opposée; & il ne put y rester que cent mousquetaires, à l'abri d'un rideau, d'où ils faisoient feu sur les travailleurs. La Fitte, major du régiment de la Ferté, hardi & bon officier, passa à la nage avec cinquante maîtres, coupa la retraite aux cent fantassins, en tua plusieurs, & emmena dans un batteau les autres prisonniers, sans avoir perdu un seul homme.

AN. 1652.

Condé, qui vit le pont achevé, désespéra d'empêcher le passage, & craignant d'avoir bientôt sur les bras toute l'armée royale, projetta de mener la sienne dans cette langue de terre où se fait la jonction de la Seine & de la Marne, au-dessous de Charenton, comme le meilleur poste qu'il pût prendre aux environs de Paris. Il décampa à l'entrée de la nuit,

Le prince de Condé décampe pour aller à Charenton.

1 de juillet.

An. 1652 passa sur le pont de S. Cloud qu'il fit rompre ensuite, traversa le bois de Boulogne, descendit au Cours-la-Reine, & voulut prendre son chemin par la porte de la Conférence ; mais les Parisiens ayant refusé de la lui ouvrir, il passa la nuit dans le Cours, & le lendemain à la pointe du jour pour gagner Charenton, il marcha entre le Roule & la porte S. Honoré, par la Ville-l'Evêque, par les Porcherons, par les fauxbourgs S. Denis & S. Martin & par les marais, craignant à chaque pas que l'on ne tombât sur son arriere-garde. Turenne informé des mouvemens de Condé, partit au milieu de la nuit, ordonna à son armée de le suivre, fit avertir le maréchal de la Ferté de venir le joindre avec ses troupes qui étoient déja au-delà de la Seine, & résolut d'attaquer le Prince avant qu'il pût gagner Charenton, sans attendre ni le canon, ni le maréchal de la Ferté. Il passa à S. Denis pour y conférer avec le cardinal Mazarin, & arriva à la Chapelle où il découvrit les ennemis. En allant les reconnoître, il trouva à l'entrée du fauxbourg S. Denis une partie de leur infanterie postée dans des moulins & dans des maisons : les mousquetaires qu'il fit avancer la chasserent, & donnerent lieu à la cavalerie du Roi de charger leur arriere-garde, qui aprés s'être défendue quelque tems, fut mise en déroute avec

2 de juillet.

perte de la plûpart de leurs officiers. Turenne continuant de pousser les rebelles, atteignit vers l'hôpital S. Louis le reste de leur arriere-garde, qui étoit d'environ trois cent chevaux, & les tailla en pieces. AN. 1652.

Le Prince poursuivi si vivement, sentit qu'il ne pourroit gagner Charenton, & prit le parti de se retirer dans le fauxbourg S. Antoine. Réduit à cette extrêmité, il se crut encore heureux de trouver dans ce fauxbourg, outre les barrieres où l'on paye les droits du Roi, des retranchemens faits depuis peu pour arrêter les courses des troupes du duc de Lorraine, pendant qu'elles étoient à Ville-neuve Saint Georges. Sur le champ, il fortifie les uns & les autres, fait construire de nouvelles barricades & des traverses dans les rues, fait percer les maisons, y loge des mousquetaires, garnit de cavalerie & d'infanterie tous les endroits par où il peut être attaqué, en donne le commandement à des officiers également distingués par leur valeur & par leur expérience, établit sa place d'armes dans le terrein vuide qui est devant la porte S. Antoine. Enfin Condé ne donna jamais de marques plus éclatantes de sa capacité dans la disposition, ni de sa valeur dans l'exécution.

Le prince de Condé se retranche dans le fauxbourg S. Antoine.

Turenne ayant toujours pressé l'ennemi le long des fauxbourgs, étoit arrivé à celui de

La Cour presse le Vicomte

An. 1652.

S. Antoine, où il vouloit demeurer sans combattre jusqu'à ce que le maréchal de la Ferté l'eût joint. Dans le même-tems le Roi, le Cardinal & toute la Cour vinrent sur la hauteur de Charonne, où comme d'un amphithéatre, ils furent spectateurs des scenes cruelles de cette fameuse journée. Dès que l'infanterie royale eut joint la cavalerie, le Vicomte reçut ordre d'attaquer incessamment le fauxbourg : il eut beau remontrer que l'ennemi ne pouvant échapper à moins que les Parisiens ne lui ouvrissent leurs portes, il seroit téméraire de rien entreprendre contre des troupes si bien retranchées, avant que d'avoir de l'artillerie & les instrumens nécessaires pour rompre les murs, combler les retranchemens, & enfoncer les barricades : la Cour impatiente n'eut point d'égard à ses représentations ; le duc de Bouillon même pressa son frere plus que tous les autres, & lui fit entendre que s'il résistoit aux volontés du Cardinal, il devoit craindre qu'on ne le soupçonnât de vouloir ménager le prince de Condé. Ce ne fut pourtant qu'à un ordre réitéré que le Vicomte céda, pour aller malgré lui attaquer les ennemis dans ce moment.

On le force d'attaquer le Prince plutôt qu'il ne vouloit.

Bataille de S. Antoine.

Le fauxbourg S. Antoine est composé de trois rues principales, qui aboutissent à la porte de la ville comme à leur centre, en formant une

espèce de patte d'oye, & qui dans leur longueur sont traversées par plusieurs autres rues. AN. 1652.
Le Vicomte commença par étendre son armée sur une ligne courbe depuis le bas de Charonne jusqu'à la riviere de Seine, pour ne laisser aucune issue aux troupes du Prince : il ordonna trois attaques à la fois : il chargea le marquis de S. Mêgrin [1] de celle de la droite du côté de Charonne, & le marquis de Navailles [2] de celle de la gauche, vers la riviere de Seine ; se réservant l'attaque du milieu par la grande rue. Il recommanda qu'on eut soin de s'assurer des rues de traverse, à mesure qu'on avanceroit dans le fauxbourg, afin que par leur communication, les divers corps de troupes pussent se rejoindre & s'entre-secourir dans les grandes rues. Toutes les dispositions étant faites, on marcha aux retranche-chemens des rebelles, qui faisoient un feu terrible ; on les en chassa par un feu supérieur, & l'on aborda les barricades. Le marquis de S. Mêgrin à la tête des gardes Françoises & du régiment de la Marine, soutenus des gendarmes & des chevaux-légers, attaqua celle de

[1] Jacques Stuart de Caussade, prince de Carenci, marquis de saint Mêgrin & comte de la Vauguyon.

[2] Philippe de Montault de Foix, depuis pair & maréchal de France.

An. 1652.

la rue de Charonne, & s'en rendit maître; malgré le feu qu'on faisoit de toutes parts & des maisons & des murailles. Les gendarmes aussi-tôt & les chevaux-légers entrerent avec précipitation dans cette rue, devancerent l'infanterie sans lui donner le tems de chasser les ennemis des maisons voisines, & poursuivirent les fuyards avec une ardeur indiscrette jusqu'au marché. [1] Le Prince qui y étoit, vint à la tête de vingt-cinq officiers ou volontaires, qui se trouverent auprès de lui, & les chargea si brusquement, qu'ils furent renversés sur leurs fantassins : les uns & les autres mis en desordre, furent poussés à leur tour par les rebelles à travers le feu que l'on faisoit par les fenêtres, & rechassés jusqu'à la premiere barricade : le marquis de S. Mêgrin y fut tué aussi-bien que le marquis de Mancini neveu du Cardinal.

Acharnement mutuel des Soldats.

Pendant que cette action se passoit à la droite, le régiment d'infanterie de Turenne qui étoit à la gauche, du côté de la rue de Charenton, chassa d'abord les ennemis de plusieurs maisons & de quelques jardins où ils s'étoient postés; mais ayant appris la déroute de S. Mêgrin & craignant d'être coupé, il s'arrêta & se contenta de garder ce qu'il avoit pris. Les régi-

[1] Mém. MSS. du duc d'Yorck.

mens d'Uxelles & de Carignan attaquerent plus loin à la gauche les murailles d'un jardin. Quoique leurs deux lieutenans colonels eussent été tués d'abord, les soldats s'avancerent d'eux-mêmes, & malgré le grand feu qu'on faisoit sur eux, gagnerent les intervalles des ouvertures, par lesquelles les ennemis tiroient : le mousquet ne pouvant plus être d'usage, on se servit des pistolets, on se jettoit des pierres de part & d'autre, on fourroit les épées au travers des trous qu'on élargissoit avec les mains, faute d'aucun instrument. Pendant cette manœuvre qui dura long-tems avec une espéce de fureur, les deux régimens furent soutenus par un escadron de cavalerie tiré des régimens de Clare & de Richelieu, qui d'abord mis en désordre, se rallia, ensuite, & conserva son poste jusqu'à la fin du combat. [1] Un peu plus près de la riviere, proche le jardin de Rambouillet, le marquis de Navailles emporta la barricade qui lui étoit opposée, fit déloger les ennemis des maisons qu'ils occupoient & les obligea à gagner le derriere des jardins voisins, où ils avoient déja de l'infanterie. Eclainvilliers, maréchal de camp de l'armée Royale, prenant leur retraite pour une fuite, passa la barricade, avec la cavalerie qu'il com- An. 1652.

[1] Mém. MSS. du d'Yorck.

1652. mandoit : ils firent dans le même tems volte-face ; & voyant qu'on ne pouvoit déboucher que deux de front pour venir à eux, ils le chargerent avant que la moitié de son monde fût passée & qu'il eût pu se former en escadron ; le battirent, le firent prisonnier, lui tuerent plusieurs cavaliers & quelques officiers ; & après avoir poursuivi le reste jusqu'à la barricade, se retirerent en essuyant un assez grand feu de la part de l'infanterie du Roi, qui s'étoit emparée des maisons que les rebelles venoient d'abandonner.

Vicomte est repoussé deux fois par le Prince de Condé.

Le vicomte de Turenne qui jusques-là s'étoit porté aux différentes attaques, s'avança enfin dans la grande rue dont il avoit déja fait couper la barriere, malgré la résistance de ceux qui la défendoient. Il marchoit en ordre dans cette rue, renversant tout ce qui se trouvoit sur son passage, & alloit emporter les premieres traverses, lorsque Condé arrêta ses progrès. [1] Ce Prince forma un escadron de toutes les personnes de qualité de son armée, qui n'avoient point de commandement & des gentilshommes qui lui étoient attachés, fondit sur

[1] Il paroît par les *Mém.* de la Rochefoucault & par l'Histoire MSS. de l'abbé Raguenet, que cette action est différente de celle de la rue de Charonne où saint Mégrin fut tué.

les troupes du Roi, les fit plier, & les ramena battant jusqu'à la barricade. Le Vicomte ayant pris des gens frais, pendant que le Prince faisoit reprendre haleine aux siens, passa une seconde fois cette barricade, culbuta tous ceux qui se présenterent, força plusieurs traverses & parvint jusqu'à l'abbaye de S. Antoine au milieu du fauxbourg ; mais Condé revint sur lui avec une nouvelle ardeur & le fit encore reculer. Jamais action ne fut disputée avec une valeur plus continue & plus opiniâtre : les deux généraux tout couverts de sang, & toujours exposés aux feu des mousquetaires qui tiroient des maisons à droite & à gauche, combattirent souvent vis-à-vis l'un de l'autre à la portée du pistolet ; la fureur martiale de l'un & le sang froid de l'autre faisoient un contraste, dont le spectacle excitoit l'admiration & la terreur. Enfin le Vicomte voyant qu'il ne pouvoit forcer ce gros de cavalerie choisie, détacha des troupes de son attaque, qui allerent renforcer celle du marquis de Navailles, pour prendre Condé par derriere & l'envelopper [1].

AN. 1652.

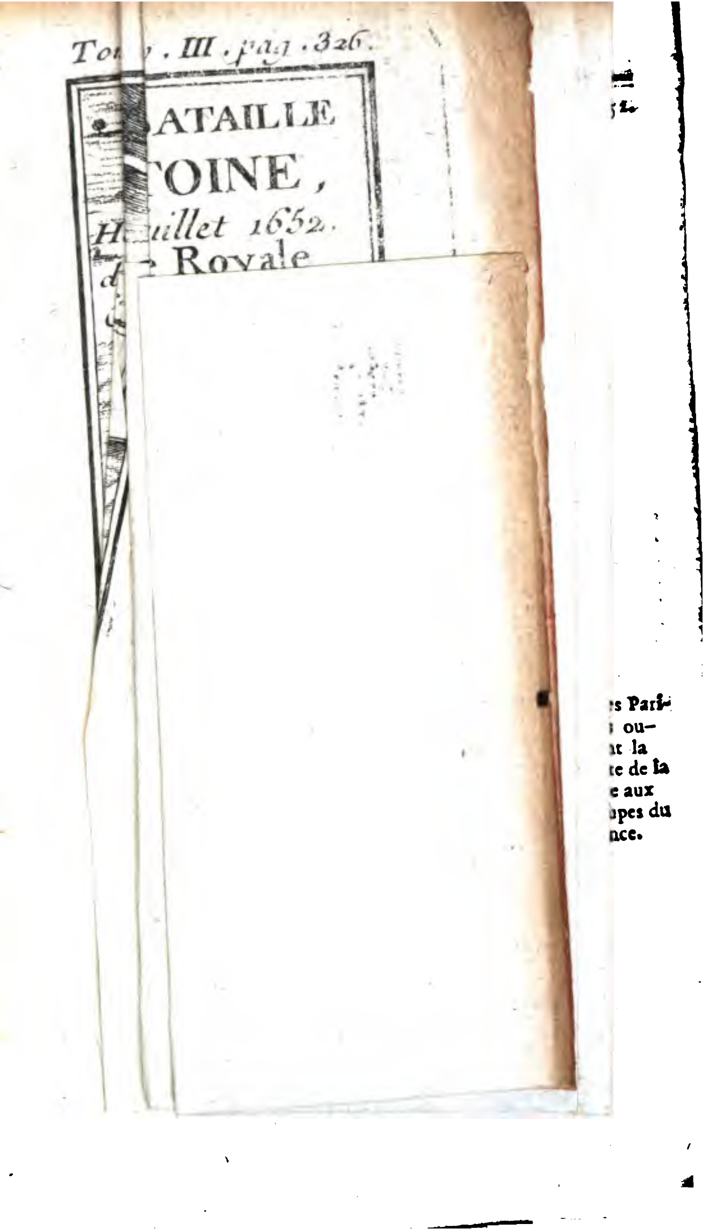
Dans ce moment les troupes du maréchal de la Ferté arriverent avec le canon. On en plaça à l'entrée de la grande rue six pièces, qui bientôt firent disparoitre les soldats dont elle étoit

Belle action des ducs de Beaufort & de Nemours.

[1] Hist. MSS. de Raguenet.

remplie : ensuite on battit les maisons qui défendoient le passage de la barricade. Comme les murs avoient peu d'épaisseur, les boulets les perçoient aisément ; mais les ennemis s'y maintinrent avec opiniâtreté & continuèrent leur feu des fenêtres. Cependant le duc de Beaufort qui avoit emploié inutilement toute la matinée à haranguer les Parisiens, pour les exhorter à ouvrir les portes au Prince, sortit de Paris, & piqué d'émulation, résolut de se signaler par quelque action éclatante. Ayant proposé au duc de Nemours de reprendre la barricade que le marquis de Navailles avoit emportée, & par-là d'empêcher que les troupes du Prince ne fussent enveloppées, il se mit avec lui à la tête d'un corps d'infanterie. Le duc de la Rochefoucault & plusieurs personnes de qualité encore en état de combattre, s'étant joints à eux, ils marcherent tous avec intrépidité entre les feux du régiment de du Plessis-Praslin & de Douglas, qui occupoient les deux côtés du passage ; mais le régiment de Picardie qui défendoit la barricade, les repoussa si vivement, qu'ils ne purent la forcer [2]. Le duc de Nemours fut blessé en plusieurs endroits, le duc de la Rochefoucault reçut un coup au coin de

[1] Mém. MSS. du duc d'Yorck, que l'on a suivi préférablement aux Mém. de la Rochefoucault.



s Pari-
ou-
t la
e de la
e aux
pes du
nce.

l'œil, sans compter beaucoup d'autres gens de distinction tués ou blessés. Le Vicomte qui sur le bruit de la mousqueterie étoit accouru, trouvant le poste conservé & en bon état, revint à la batterie de la grande rue, où les ennemis tenoient toujours bon dans les maisons qui étoient à la gauche de la barricade. Comme il eut découvert un endroit qui n'étoit point gardé, il fit mettre pied à terre à quelque cavaliers, qui se glissant par derriere, envelopperent & forcerent ces maisons, où cent hommes qui les avoient si long-tems défendues, furent tous passés au fil de l'épée [1]. Dans le même tems, les régimens d'Uxelles & de Carignan, qui avoient toujours combattu à travers les trous d'une muraille, par leur obstination à les élargir, vinrent à bout de l'abattre, & chasserent les ennemis de tous les jardins de la gauche [2].

AN. 1652.

Les troupes du prince de Condé rebutées de tant d'attaques, prirent l'épouvante, abandonnerent les barricades & les traverses, & s'étant retirées dans la place d'armes devant la porte S. Antoine, refuserent d'avancer & ne voulurent plus obéir. Le Vicomte résolu de donner une attaque générale, ne jugea pas à propos de les poursuivre. Pendant qu'il accor-

Les Parisiens ouvrent la porte de la ville aux troupes du Prince.

[1] & [2] Mém. du duc d'Yorck.

AN. 1652. doit à ses troupes quelques momens pour respirer, il fit avancer l'artillerie vers la place d'armes, & le signal donné, l'attaque générale commença. On alloit faire un carnage épouvantable de toutes les troupes du Prince, ainsi serrées & ramassées dans la place d'armes, lorsque les Parisiens qui jusques-là neutres étoient demeurés spectateurs, voyant l'extrêmité où étoit réduit le Prince de Condé, se déclarerent en sa faveur, & lui ouvrirent la porte de la ville. Le canon de la Bastille qui tira en même tems, empêcha le Vicomte de poursuivre les ennemis jusques dans Paris.

La princesse de Montpensier souleve les Parisiens contre le Roi.

Les Parisiens prévenus par les artifices du Cardinal de Retz, & persuadés que la paix du Prince étoit faite sans qu'ils y fussent compris, avoient regardé le commencement de cette action, comme une comédie qui se jouoit de concert avec Mazarin. Rez, qui goûtoit d'avance le plaisir de voir périr le Prince, ne quittoit point le duc d'Orleans, pour le dissuader de sortir & de s'exposer. La princesse de Montpensier de son côté employoit tout, pour tirer Gaston son pere de la létargie où Retz le tenoit. Enfin ayant arraché de lui les ordres qu'elle demandoit, elle les porta elle-même à la maison de ville, alla de rue en rue exhorter le peuple, l'excita à prendre les armes, & en fit sortir une partie pour escarmoucher,

en même tems que le canon de la bastille tiroit sur l'armée du Roi, & que les troupes du Prince entroient dans la ville. Condé traversa Paris, mena son armé au-delà du fauxbourg S. Victor vers la Salpêtriere, & se retrancha entre la Seine & la petite riviere des Gobelins, où il crut ne pouvoir être forcé ni affamé, ayant Paris derriere lui.

An. 1652.

Massacre à l'Hôtel de Ville.

Deux jours après cette bataille, il arriva un grand désordre à Paris. On tenoit à l'hôtel de ville un conseil où assisterent les députés de tous les corps : on y proposoit de déclarer le duc d'Orleans LIEUTENANT GÉNÉLAL DU ROYAUME, de bannir à jamais de la France le cardinal Mazarin, d'établir le duc de Beaufort gouverneur de Paris à la place du maréchal de l.Hôpital, & de donner la charge de prévôt des marchands à Broussel. Le duc d'Orléans & le prince de Condé qui s'y trouverent d'abord, étant sortis, pour laisser délibérer sur les articles proposés, des gens armés, de toutes conditions à ce qu'il paroissoit, vinrent tumultueusement dans la place de Greve, & après avoir crié qu'ils vouloient que tout se termina au gré du prince de Condé, tenterent de forcer la maison de ville, mirent le feu aux portes, & tirerent sur ceux qui paroissoient aux fenêtres. Le péril dont les flammes menaçoient devint le plus pressant : la plûpart

An. 1652.

de ceux qui étoient renfermés se précipiterent par le degré, ou se jetterent par les fenêtres basses; & les mutins confondant les Frondeurs & les Royalistes, les massacrerent sans distinction. Ce désordre affreux qui dura presque jusqu'à minuit, ne put être calmé que par l'arrivée du duc de Beaufort qui fut toujours l'idole du peuple. On n'a jamais su précisément qu'elle avoit été la cause de ce malheur: il y a quelque raison de croire que le Prince avoit aposté des soldats déguisés pour intimider l'assemblée, & empêcher qu'on n'y délibérât contre ses intérêts; mais il est vrai-semblable qu'ils avoient été au-delà de ses ordres. Cependant le simple soupçon inspira aux Parisiens une violente haine contre le Prince; & cette assemblée, où la Fronde croyoit trouver sa sûreté, fut une des principales causes de sa ruine. Les jours suivans on se rassembla de nouveau; & la plûpart des articles furent arrêtés, selon la volonté du prince de Condé.

Les Espagnols viennent au secours du prince de Condé avec une armée de vingt mille hommes.

Les Espagnols profitant des troubles qui agitoient la capitale du royaume, reprirent en peu de tems, sur la frontiere qui étoit sans défense, plusieurs places qu'ils avoient perdues les années précédentes. Dans ces circonstances, le prince de Condé représenta à l'Archiduc qu'il n'étoit plus en état de tenir la campagne; & que si on ne lui envoyoit des

secours plus puissans qu'on n'avoit fait jusqu'alors, il ne pouvoit résister long-tems à l'armée du Roi. L'Archiduc craignant que le Prince n'abandonnât le parti, & n'ayant plus rien à appréhender du côté de la Flandre, ordonna au comte de Fuensaldagne de mener son armée en France, & de se joindre aux troupes du duc de Lorraine, qui, selon sa coutume, avoit de nouveau rompu son traité avec la Cour, & s'étoit rengagé avec l'Archiduc. Ces deux corps réunis qui faisoient plus de vingt mille combattans, devoient marcher avec le Prince de Condé, pour aller accabler l'armée du Roi, qui n'étoit que de huit mille hommes. AN. 1652.

La Cour prend la résolution de se retirer à Lyon, & le Vicomte s'y oppose.

La Cour qui étoit demeurée à S. Denis, alarmée de cette nouvelle, songea à s'éloigner de Paris & à chercher un asile dans quelque province. Rouen & Dijon ayant refusé de la recevoir, si le Cardinal n'étoit congédié en même tems, la Reine tourna ses vues du côté de Lyon, & résolut d'y mener le Roi sous une escorte de deux mille hommes [1]. Turenne l'apprit à S. Denis du duc de Bouillon son frere, & prévoyant les suites funestes de cette démarche, alla représenter au Cardinal « que » la retraite de la Cour entraîneroit infailliblement la perte de toutes les places frontieres

[1] Voyez les Mém. MSS. du Vicomte.

An. 1652.

» de Picardie, de Champagne & de Lorraine; » que ces provinces se voyant abandonnées, » chacune ne songeroit qu'à s'accommoder » avec les Espagnols, ou avec les Princes; » qu'un pareil exemple inspireroit aux autres » provinces l'envie de se soulever, & réduiroit » peut-être la Cour à la nécessité de quitter le » royaume. Qu'il étoit plus sûr & plus décent » de mener le Roi à Pontoise, avec la garde » qui avoit accoutumé de l'accompagner; que » ce poste aisé à défendre le mettroit à couvert » des entreprises des Parisiens, qui d'ailleurs » s'étoient fort détachés des intérêts du Prince » depuis le massacre arrivé à l'hôtel de ville; » qu'il marcheroit avec l'armée à Compiegne » pour observer les mouvemens de Fuensal- » dagne; que le général Espagnol n'oseroit » alors marcher à Paris, de peur de laisser la » Flandre dégarnie, & de mettre entre ce pays » & son armée celle du Roi; que les Espagnols » ne manqueroient pas d'imaginer du mistere » dans la marche des troupes du Roi à Com- » piegne, & de croire que la Cour n'eût osé » la risquer sans une espérance presque certaine » de quelque accommodement avec le prince » de Condé ».

Le Vicomte chasse les Espagnols, de la France.

Le Cardinal conçut toute la solidité des raisonnemens du Vicomte. Le voyage de Lyon fut rompu; la Cour alla à Pontoise, & l'armée

en trois jours se rendit à Compiegne. Fuensaldagne s'étoit avancé jusqu'à Chauni, où le duc d'Elbeuf se laissa enfermer mal à propos, avec sept ou huit cens chevaux qu'il avoit assemblés dans son gouvernement de Picardie. Les ennemis lui avoient coupé les passages; la place étoit foible; il fut obligé de se rendre après deux jours de siége; & par la capitulation les cavaliers laisserent leurs chevaux aux Espagnols. Le vicomte de Turenne avoit sagement prévu que sa marche vers Compiegne arrêteroit les ennemis. Après la prise de Chauni qu'ils abandonnerent, ils n'entreprirent point d'autre siége, se contenterent de ravager le pays, craignirent de s'y engager plus avant, toujours dans le soupçon de quelque accommodement secret entre les rebelles & la Cour, s'en retournerent en Flandre, & laisserent sur les frontieres le duc de Lorraine avec ses troupes, & un détachement de leur armée commandé par le duc Ulric de Wirtemberg, pour secourir les Princes quand ils le demanderoient.

AN. 1652.

17 Juillet.

Aussi-tôt que les Espagnols furent retournés en Flandre, le vicomte de Turenne ramena son armée aux environs de Paris, à une lieue de Gonesse, & il y demeura pendant tout le mois. Une triste occasion l'obligea dans cet intervalle d'aller à Pontoise : le duc de Bouillon y tomba malade d'une fievre violente qui

Mort du duc de Bouillon.

An. 1652. l'emporta en peu de jours. Il commençoit alors à être reconnu pour un génie supérieur, plus capable même d'être à la tête des affaires que le cardinal Mazarin; & la Reine alloit lui confier la sur-intendance générale des Finances. « Cette mort, dit le duc de la Rochefoucault, » devroit dégoûter les hommes de tous les » plans qu'ils font pour leur élévation. L'ambi» tion du duc de Bouillon étoit soutenue de » toutes les grandes qualités qui pouvoient la » rendre heureuse : il étoit vaillant, & savoit » parfaitement la guerre : il avoit une élo» quence facile, naturelle & insinuante; un » sens droit & un discernement admirable; » l'esprit net, fécond en expédiens, & propre » à soutenir les affaires les plus difficiles : il » écoutoit les conseils qu'on lui donnoit avec » douceur, avec attention & avec une certaine » délicatesse qui faisoit valoir les raisons des » autres, & croire qu'il en tiroit ses résolu» tions. L'opiniâtreté de sa fortune s'opposa » toujours à sa prudence; & il mourut préci» sément dans le tems que cette prudence avoit » surmonté l'injustice du sort [1] ». Le vicomte de Turenne fut moins sensible à la perte que

[1] Mém. MSS. de la Rochefoucault, cités par l'abbé Raguenet, comme ayant été vus par le cardinal de Bouillon.

soufroit sa maison par la mort d'un chef de ce mérite éminent, qu'à celle d'un frere qu'il aimoit avec une extrême tendresse : mais sa douleur, quelque vive qu'elle fût, ne lui ôta rien de l'attention qu'il croyoit devoir aux besoins pressans de l'état.

An. 1652.

Pendant que la Cour étoit à Pontoise, les chambres du parlement animées par la faction du prince de Condé s'assemblerent, & donnerent un arrêt, par lequel, il fut dit que, comme le Roi préoccupé des conseils pernicieux du Cardinal, ne pouvoit être censé libre, le duc d'Orleans pour préserver l'état de la ruine prochaine dont il étoit menacé par l'ambition de Mazarin, seroit prié de prendre la qualité de lieutenant général de S. M. dans toute l'etendue du royaume, tant que le Ministre demeureroit en France. Gaston accepta le titre qu'on lui offroit : on en donna avis à tous les gouverneurs de provinces ; & ce Prince se choisit un conseil. Les ducs de Nemours & de Beaufort qui y avoient place, s'étant piqués pour le rang, se battirent & le premier fut tué. Le Roi irrité contre le parlement donna une déclaration par laquelle il transféroit ce tribunal de Paris à Pontoise. Les présidens à mortier, excepté Némond & Maisons, obéirent avec quatorze ou quinze conseillers, & se rendirent où il leur étoit ordonné. A l'ouver-

Le Parlement se partage en deux.

AN. 1652. ture des séances, la déclaration qui transféroit le parlement fut vérifiée, & tous ceux qui étoient demeurés à Paris furent interdits.

Le cardinal Mazarin sort du royaume une seconde fois, & se retire à Bouillon.

Les membres du parlement residant à Pontoise n'étoient pourtant guere plus MAZARINS que le reste de leurs confreres : à peine furent-ils assemblés, qu'ils représenterent au Ministre qu'il dépendoit de lui de rétablir la tranquillité publique ; que sa présence servant de prétexte aux factions, elles seroient dissipées par sa retraite : que si elles continuoient après son départ, les bons citoyens, alors persuadés des mauvaises intentions des mécontens, travailleroient de concert à le faire rappeller avec honneur. Le Cardinal touché de ces remontrances, consulta le vicomte de Turenne, qui les trouvant judicieuses, lui conseilla de se retirer pour un téms ; mais de ne point donner à entendre au public que son éloignement dût être pour toujours, & d'ôter parlà à ses ennemis le prétexte de déclamer à son retour contre sa fausseté. Le Cardinal résolut enfin de se sacrifier pour quelque mois, & très habilement porta la Reine à faire rendre à Pontoise un arrêt du parlement, par lequel tres-humbles remontrances seroient faites au Roi, & qu'on le supplieroit de donner la paix à son peuple en éloignant le Ministre. Le Roi répondit qu'encore que le cardinal Mazarin l'eû

l'eût fort bien servi, & qu'il ne fut qu'un prétexte aux mal-intentionnés de brouiller l'état, il consentoit néanmoins à se priver d'un bon Ministre, dans l'intention de pacifier son royaume, & de faire rentrer les rebelles dans leur devoir. Aussi-tôt après, le Cardinal ayant fait donner la direction des affaires à le Tellier & à Servien, ses amis fideles, ayant remis entre les mains du Roi une instruction pour toute sa conduite, & comptant sur la Reine dont la fermeté ne s'étoit jamais démentie à son égard, il partit bien accompagné, alla coucher à Meaux & se retira à Bouillon.

AN. 1652.

10 août.

Le duc de Lorraine revient une seconde fois en France.

Le prince de Condé campoit toujours sous les murailles de Paris. Il n'avoit pas assez de troupes pour hasarder une bataille, & il craignoit, en s'éloignant de cette ville, que le parti du Roi qui augmentoit tous les jours depuis la retraite du Cardinal, ne vînt à prévaloir. Cependant le duc de Lorraine avançoit vers Paris à la tête de ses dix mille hommes, avec le renfort de six mille Espagnols commandés par le duc de Wirtemberg. Le Vicomte averti qu'il prenoit le chemin de la Champagne pour joindre l'armée du prince de Condé, marcha vers la Marne, passa la riviere à Lagni, & avança jusqu'au petit village de S. Germain près de Cressi en Brie : là il reçut ordre de la Cour de ne rien entreprendre contre le duc de Lorraine,

à moins que ce Prince ne décampât du lieu
AN. 1652. où il étoit pour aller du côté de Paris. Le duc avoit renoué des négociations avec la Cour, pendant lesquelles il espéroit trouver l'occasion de s'approcher du prince de Condé, sans être obligé de combattre. Turenne qui connoissoit parfaitement son caractere, après avoir dit au duc d'Yorck qu'il aimoit mieux s'exposer à tout en désobéissant, que de trahir les interêts du Roi en se laissant tromper par le duc de Lorraine, décampa le matin, & pour être plus à portée de le couper, alla à Brie-Comte-Robert. Ses maréchaux des logis y trouverent ceux du Duc qui prétendoit y camper la même nuit : sur quoi le Vicomte ayant délibéré avec le maréchal de la Ferté, changea de résolution, & marcha droit à Ville-neuve S. Georges. Il prit les devants avec toute sa cavalerie ; l'infanterie le suivit avec le canon, & le maréchal de la Ferté fit l'arriere-garde. Turenne craignit avec raison que le duc de Lorraine ne changeât aussi de dessein, & que connoissant l'importance du poste, il ne le gagnât avant lui : sa conjecture se trouva véritable. Quelque diligence qu'il fit, l'avant-garde des Lorrains arriva plutôt que lui à Ville-neuve S. Georges, d'où le Duc informa le prince de Condé qu'il s'en étoit emparé. Quoique le Duc fût maître de ce lieu, & qu'une partie de ses troupes eût passé la riviere d'Yeres, le Vicomte arriva.

avec ſon avant-garde ſur la hauteur qui commande le bourg, en chaſſa les Lorrains & ſe ſaiſit du pont. Le maréchal de la Ferté arriva ſur le ſoir avec le reſte de l'armée; & les ennemis ayant manqué le poſte, ſe retirerent une lieue plus haut, le long de la riviere de Seine vis-à-vis le château d'Ablon, où le Prince les joignit peu de jours après.

AN. 1652.

Le prince de Condé & le duc de Lorraine tâchent d'enfermer le Vicomte dans ſon camp.

Les ennemis, fort ſupérieurs en nombre, compterent alors d'affamer l'armée Royale, en la reſſerrant entre la Seine & la riviere d'Yeres. Le Vicomte n'avoit de pain que pour cinq jours; les fourages lui manquoient, & il ne pouvoit en tirer des environs, parce que le pays étoit ruiné. Il avoit eu la précaution d'arrêter à Ville-neuve S. Georges, le même jour qu'il y étoit arrivé, ving-cinq bateaux qui deſcendoient la riviere; ces bateaux ſauverent l'armée: on s'en ſervit pour faire ſur le champ deux ponts ſur la Seine; on employa auſſi les poutres des maiſons du bourg. Les officiers qui avoient de l'argent en donnerent pour les ouvriers; & malgré les difficultés qui paroiſſoient invincibles, les ponts furent bientôt conſtruits, & l'on fit avec la même promptitude des travaux pour en aſſurer la tête de l'autre côté de la Seine [1]. Cette communication donna du

[1] Mém. MSS. du duc d'Yorck.

AN. 1652. pain aux soldats & du fourage aux chevaux; qui jusques-là n'avoient été nourris que de feuilles de vignes. Les maréchaux de Turenne & de la Ferté songerent en même tems à se fortifier dans leur poste, & joignirent par des lignes les six redoutes que le duc de Lorraine avoit élevées près de Limei trois mois auparavant, & qui étoient encore entieres. L'armée Royale placée entre Limei & la riviere d'Yeres qui servoit de fossé à son camp, s'appuyoit d'un côté à la Seine, & de l'autre étoit couverte d'un bois. Les ennemis, voyant les huit mille hommes qui la composoient ainsi retranchés, n'oserent avec vingt mille rien entreprendre, & persisterent dans la résolution de l'affamer, en la bloquant de toutes parts. Pour la serrer encore de plus près, ils décamperent après avoir laissé garnison dans Ablon. Le duc de Lorraine avec ses troupes alla passer plus haut la riviere d'Yeres, & vint se poster entre Brie-Comte-Robert & le camp des généraux, pendant que le prince de Condé avança vers Limei. L'un & l'autre retranchés & campés à la portée du canon de l'armée Royale, la tenant investie & comme assiégée dans l'angle des deux rivieres, manderent à Paris qu'ils l'avoient enfin réduite ou à combattre ou à périr de faim. Comme on croyoit sur ce discours sa défaite inévitable, tout le monde blâmoit

ouvertement la conduite du Vicomte: quelques-uns même l'accuſerent d'être d'intelligence avec les ennemis [1]. Jamais la Cour ne s'étoit vue ſi embarraſſée: le cardinal Mazarin étoit ſorti de France; le duc de Bouillon venoit de mourir; le parlement avoit déclaré le duc d'Orléans lieutenant général du royaume, & le prince de Condé généraliſſime des armées de la Couronne: les Miniſtres tremblans faiſoient des offres exceſſives à ce Prince, qui, ſe regardant déja comme le maître, rejettoit avec dédain tous les projets d'accommodement, quelque avantageux qu'ils fuſſent; mais l'habileté de Turenne trouva le moyen de fruſtrer les hautes eſpérances dont Condé s'étoit flatté.

An. 1652.

Le vicomte de Turenne fruſtre les eſpérances des deux Princes pendant ſix ſemaines.

Le premier ſoin du Prince, après s'être retranché, fut de conſtruire un pont de bateaux pour interrompre la communication de Corbeil, pendant que le Duc de Loraine, pour interrompre celle de la Brie, envoyoit continuellement des partis. Le Vicomte en prenant le Château d'Ablon, avant que le pont fût achevé, rendit inutiles les meſures de Condé, & aſſura par la Seine le commerce de ſon camp avec Corbeil, où Vaubecourt [2] mena deux

[1] Voyez les Mém. MSS. de l'abbé Raguenet.

[2] Ce corps de deux mille hommes venoit du ſiége

mille hommes outre cent maîtres qui y étoient
1652. déja. On ordonnoit tous les jours des détachemens de ces troupes, auſſi-bien que de celles du Camp, qui rodoient ſur les bords de la Seine, & on ne laiſſoit jamais ſortir les Fourageurs qu'avec de groſſes eſcortes d'infanterie & de cavalerie. Les Fourageurs partoient la nuit, traverſoient la riviere d'Eſſone, alloient fourager à leur aiſe au-delà Corbeil, y repaſſoient & s'y arrêtoient, ou revenoient au camp, de l'un ou de l'autre côté de la riviere, ſelon qu'il y avoit plus ou moins de riſque, ſur les avis donnés par les détachemens qui étoient ſans ceſſe à la découverte. On fit la même manœuvre pendant cinq ſemaines entieres, ſans qu'il y eût jamais d'eſcarmouches conſidérables entre les deux armées, ni de convois enlevés; & ce fut à la conſervation de ces convois que l'on dut le ſalut de l'armée Royale, que le prince de Condé s'étoit vainement promis de détruire par la famine.

iſpoſi- favo- s des iens la

Les Pariſiens ſupporterent pendant quelque tems avec aſſez de patience le voiſinage importun des deux armées, ſur les paroles que leur donnoit le prince de Condé de les en délivrer bientôt; mais voyant l'illuſion des eſpérances dont on les repaiſſoit, ils firent de ſé-

---

de Montrond qui s'étoit rendu.

rieuses réflexions sur l'aveuglement avec lequel ils se laissoient dévorer par des étrangers, pour satisfaire l'ambition de ceux à qui ils s'étoient livrés. Le cardinal de Retz, qui aspiroit uniquement à prendre la place de Mazarin & à perdre le prince de Condé, n'omettoit rien pour augmenter les mésintelligences. Les Parlementaires divisés entre eux, s'accordoient encore moins avec les Princes : les Princes eux-mêmes étoient désunis & ne comptoient plus sur le Parlement : le peuple, depuis le massacre de l'hôtel de ville, marquoit, par de fréquens tumultes, combien les Frondeurs de robe & d'épée lui étoient odieux. Dans cette situation, les sujets fideles firent aisément sentir à leurs concitoyens en quel abîme de maux l'ambition de Condé & les vues particulieres des factieux alloient les précipiter, & les ramenerent à des sentimens plus conformes à leur devoir [1]. AN. 1652.

Le Vicomte décampe pour aller joindre la Cour.

La Reine presque assurée des dispositions des Parisiens, crut, en rappellant l'armée auprès du Roi, avancer la conclusion de l'accommodement qui se traitoit, & manda au Vicomte & au Maréchal de chercher les moyens de se dégager, pour venir joindre la Cour. Les chemins rompus par les pluies commençoient à

[1] Mém. MSS. du duc d'Yorck.

AN. 1652. empêcher les fourrages ; ainsi les Généraux qui songeoient déja à décamper, eurent bientôt fait dresser plusieurs ponts sur la riviere d'Yeres, du côté de la Seine : ils envoyerent ordre en même-tems à Vaubecourt qui étoit dans Corbeil, de faire quelques redoutes sur une hauteur au-devant de la ville, pour y recevoir l'armée, & partirent la nuit du quatre au cinq Octobre. On défila en bon ordre le long de la Seine dans un grand silence, & dès que l'armée eut passé, les ponts furent rompus.

5 d'octobre.

Le duc de Lorraine ne s'apperçut de la retraite des deux Généraux, que le lendemain. Si le prince de Condé, que sa santé obligea d'aller à Paris, avoit été sur les lieux, peut-être ne lui auroit-elle pas échappé ; mais il lui auroit été difficile de s'y opposer. Après une lieue de marche, l'armée se trouva couverte d'un côté par la riviere de Seine, de l'autre, par la forêt de Senard, dans un terrein où les ennemis ne pouvoient ni la déborder, ni la prendre en flanc. Avant le jour, toutes les troupes arriverent à Corbeil, & quoiqu'elles ne dussent y rester qu'une nuit pour se reposer, on fit des retranchemens palissadés pour n'être point surpris. Turenne & la Ferté, dans le dessein de passer la Marne à Meaux, pour aller de-là joindre la Cour à Mantes, prirent leur route par Chaumes, & craignant d'être attaqués,

firent marcher les troupes en bataille sur deux colonnes, dans un tel ordre, que si l'ennemi avoit paru, l'armée auroit pu le recevoir en faisant un quart de conversion à gauche. Les rebelles n'ayant osé rien entreprendre ce jour-là, on s'avança le lendemain avec moins de contrainte par Prêle, Tournan & Quinci jusqu'à la Marne que l'on traversa près de Maux; d'ou l'on alla par Mont-l'Evêque camper à Courteuil dans le voisinage de Senlis.

An. 1652.

Le Vicomte ramene le Roi à Paris.

Une retraite si surprenante faite devant les ennemis, quoique fort supérieurs en nombre, acheva de décréditer les Princes dans l'esprit des Parisiens. La saison s'avançoit, & le pays entierement ruiné ne fournissoit plus de subsistance: ces considérations obligerent Condé de se retirer avec le duc de Lorraine auprès de Laon, où étoient les troupes de Fuensaldagne. L'armée des Princes passa auprès de celle du Roi le quatorzieme d'octobre, & dès qu'elle fut partie, le Vicomte ayant laissé le commandement au maréchal de la Ferté alla à Mantes trouver la Cour, pour la déterminer à rentrer dans Paris. Il représenta aux Ministres, qu'il falloit profiter de l'absence du prince de Condé, & ne pas laisser aux Parisiens le tems de revenir de leur dégoût pour les Frondeurs; que les officiers se retirant tous les jours faute d'argent, le Roi seroit bien-tôt sans troupes; que

l'on ne feroit pas en état la campagne fuivante
1652. de faire tête aux ennemis, dont les forces feroient alors augmentées; que l'on trouveroit Paris encore moins difpofé à recevoir le Roi, & que l'exemple de la capitale entraîneroit les autres villes du royaume. La Cour fe rendit à fes raifons, quitta Mantes & alla coucher à S. Germain: elle y féjourna trois ou quatre jours, & après avoir reçu des députés de Paris, qui fupplioient le Roi d'y revenir, fe mit en marche par le pont de S. Cloud. Comme on approchoit du bois de Boulogne, quelques gens bien ou mal intentionnés vinrent donner l'alarme, prétendant que c'étoit hafarder témérairement la perfonne du Roi, que de le mener à Paris où le duc d'Orleans & la Princeffe fa fille cabaloient pour exciter un nouveau foulevement. Le carroffe du Roi s'arrêta; & la Reine, ayant fait fortir les femmes qui y étoient, tint confeil en pleine campagne avec le prince Thomas, le vicomte de Turenne, & les maréchaux de Villeroi & du Pleffis. Tous furent d'avis de rebrouffer chemin: le Vicomte feul perfifta dans fon premier fentiment, & l'appuyant de nouvelles raifons, remontra avec fermeté, que le retour du Roi à S. Germain feroit également préjudiciable à fes intérêts & à fon honneur; que cette derniere démarche marqueroit un défaut de réfolution,

qui rendroit la Cour méprisable, ôteroit le courage aux bons sujets, & releveroit les espérances des rebelles ; & qu'enfin il regardoit, ou comme des ennemis couverts, ou comme des esprits foibles, ceux qui étoient venus alarmer la Cour si mal à propos. La Reine, naturellement courageuse, suivit sans balancer le conseil de Turenne ; on continua de marcher, & le Roi, à la tête de ses gardes, entra dans la ville par la porte S. Honoré, ne trouva par-tout que des acclamations qui marquerent la joie publique, & fut accompagné jusqu'au Louvre, par une foule de peuple qui ne cessoit de crier VIVE LE ROI. Le lendemain de l'arrivée de la Cour, le duc d'Orléans se retira d'abord à Limours, puis à Blois, & la Princesse sa fille alla à S. Fargeau. Les chambres du Parlement s'assemblerent au Louvre, selon l'ordre qu'elles en avoient reçu : on y vérifia quatre déclarations ; pour la réunion du parlement de Pontoise & de celui de Paris ; pour l'amnistie générale, en faveur de ceux qui voudroient se soumettre dans l'espace de quinze jours ; pour défendre au Parlement de se mêler des affaires d'état ; & pour obliger douze Présidens ou Conseillers à s'éloigner : de plus, il fut défendu aux ducs de Beaufort, de Rohan & de la Rochefoucault, & à tous les domestiques du prince de Condé & de la du- An. 1652.

AN. 1652

chesse de Longueville de se montrer dans Paris. L'ordre fut bien-tôt rétabli dans cette grande ville, & le calme qui succéda fit oublier les troubles de la Fronde.

Le prince de Condé se retire sur les frontieres & prend plusieurs villes.

Le prince de Condé fut le seul qui ne voulut point accepter l'amnistie : il aima mieux se jetter entre les bras des Espagnols & perdre tous ses établissemens en France, que d'y vivre avec le cardinal Mazarin, qui fut bien-tôt après rappellé. Le Prince se retira sur les frontieres de Champagne, avec le duc de Lorraine, le duc de Wirtemberg & le comte de Fuensaldagne. Il prit en peu de tems Château-Porcien, Rhetel, Mouson & sainte Menehoult ; il licentia les troupes du duc d'Orleans, qui étoient dans son armée, & leur permit de retourner en France, à condition qu'elles ne serviroient point le Roi pendant le reste de la campagne. Les ennemis s'emparerent ensuite de Bar-le-duc, d'où Fuensaldagne se retira en Flandres avec la plus grande partie de ses troupes, ne doutant pas que le prince de Condé & le duc de Lorraine ne fussent assez forts pour se rendre maîtres du Barrois. En effet, ils prirent bien-tôt Linni, Void & Commerci, résolurent d'établir leurs quartiers d'hiver dans le pays ; & se flatterent de retourner en France au printemps [1].

[1] Mém. du duc d'Yorck.

Le vicomte de Turenne n'avoit point voulu quitter la Cour avant que l'autorité royale fût entierement affermie dans Paris : dès qu'il vit que tout étoit tranquille, il recommença la campagne dans une saison où l'on a coutume de la finir. Il partit le trentieme d'octobre, en faisant espérer au Roi qu'il empêcheroit les ennemis de prendre des quartiers d'hiver dans le Royaume ; & se mit à la tête de l'armee, qu'on avoit renforcée de deux mille hommes : pendant que le maréchal de la Ferté alla dans son gouvernement de Nanci. Turenne s'avança du côté de la Lorraine, & sans s'arrêter devant toutes les petites places que le Prince avoit prises, & où il avoit laissé une partie de ses troupes en garnison, il marcha droit aux ennemis ; arriva à Vaucouleurs ; y passa la Meuse, derriere laquelle ils étoient postés, aux environs de Toul ; les obligea de décamper, & ne cessa de les poursuivre. Le Prince, qui n'avoit presque plus d'infanterie, se retira d'abord du château de Void à Commerci, delà à saint Mihel, d'où il partit subitement pour gagner Damvilliers dans le Luxembourg. Le Vicomte ne jugea pas à propos d'aller plus loin que saint Mihel : il se contenta d'avoir obligé Condé à sortir du Royaume, & ne songea plus qu'à faire rafraîchir son armée, que tant de marches pénibles avoient beaucoup fatiguée.

AN. 1652.

Le Vicomte le poursuit, & l'oblige de sortir du Royaume.

30 d'octobre.

An. 1652.

Comme les ennemis avoient épuisé le pays de vivres, & que les habitans de saint Mihel lui en refuserent, il fut contraint, pour ne pas laisser périr de faim son armée, de faire entrer par force l'infanterie dans leur ville, & de distribuer la cavalerie dans les villages voisins. Ce rafraîchissement étoit nécessaire aux troupes; mais elles ne purent en jouir long-tems: le maréchal de la Ferté, à qui les habitans de saint Mihel porterent leurs plaintes, se tint vivement offensé de ce que le Vicomte avoit pris par force des quartiers dans une ville de son gouvernement. Transporté de colere, il vint de Nanci sur les lieux mêmes, & parla avec aigreur au Vicomte, qui tâcha de l'adoucir, en lui remontrant que la conservation de l'armée royale l'avoit mis dans cette dure nécessité. Malgré ces raisons, il fallut déloger le lendemain; & la Ferté toujours irrité, suivit les troupes de Turenne à la tete de ses Gardes, & chargea les traîneurs. Les effets de ce ressentiment furent dans la suite encore plus nuisibles aux intérêts du Roi [1].

Le Vicomte assiége Bar-le-duc, & le cardinal Mazarin arrive au camp.

Pendant que le maréchal alla faire le siége de Ligni, le Vicomte fit celui de Bar-le-duc. La même nuit qu'on y arriva on dressa une batterie contre la basse ville; & quoiqu'on

[1] Mém. MSS. du duc d'Yorck.

n'eût que des piéces de campagne, & en petit nombre, on fit le premier jour une grande bréche aux murs près de la porte, qui n'étoit flanquée que de deux petites tours rondes. Les assiégeans, malgré le feu qu'on faisoit des tours, non-seulement emporterent la bréche, mais chasserent encore les assiégés des barricades qu'ils avoient faites dans les rues, & les poursuivirent jusqu'à la ville haute. L'infanterie ayant été logée à couvert dans la ville basse, & la cavalerie distribuée dans les quartiers des environs, on commença le siége de la ville haute & celui du château. Le même jour que la basse ville fut prise, le cardinal Mazarin arriva au camp avec un renfort de troupes tirées de différentes places, & commandées par le duc d'Elbeuf & le maréchal d'Aumont : à ces troupes se joignirent bientôt celles du maréchal de la Ferté, qui vint au siége après la prise de Ligni. Le prince de Condé, pour empêcher celle de Bar, voulut tenter le secours de la place. Sur les nouvelles de sa marche, il fut arrêté, que Turenne & la Ferté iroient au devant de lui avec la plus grande partie de la cavalerie, trois mille fantassins, & six pièces de campagne ; que le Cardinal les suivroit à quelque distance, pendant que le duc d'Elbeuf & le maréchal d'Aumont avec le reste des troupes continueroient le siége.

AN. 1652.

AN. 1652.

Faute considérable du maréchal de la Ferté, & prise de Bar-le duc.

Les ennemis venoient par le chemin de Vaubecourt, qui n'eſt qu'à cinq lieues de Bar. L'armée du Roi marcha droit à eux ; & le Vicomte qui conduiſoit l'avant-garde, ayant appris que le prince de Condé étoit nouvellement arrivé dans ce village & qu'il y devoit paſſer la nuit, propoſa au maréchal de la Ferté d'aller attaquer ſur le champ les ennemis, qui ſe trouveroient infailliblement en grand déſordre, parce que le quartier étant rempli de vins & de proviſions de toute eſpèce, les officiers pourroient difficilement raſſembler leurs troupes & faire monter à cheval leur cavalerie. Le Maréchal, toujours piqué contre le Vicomte, ne voulut point conſentir à cette attaque ſans l'avis du cardinal ; & l'approbation du Miniſtre, quoiqu'il ne fût qu'à deux lieues, vint trop tard. Le Prince averti de l'approche du Vicomte, ordonna qu'on battit la générale ; & pour obliger les troupes à déloger plus promptement, fit mettre le feu au bourg. Il ne jugea pas à propos de reſter plus long-tems dans le pays, voyant que l'armée du Roi étoit aſſez nombreuſe, & pour venir à ſa rencontre, & pour continuer le ſiége. Quand on fut certain que les ennemis étoient éloignés, on retourna devant Bar-le-duc, qui fut pris en peu de jours.

Priſe du château-

Le Cardinal que ces ſuccès animoient, &